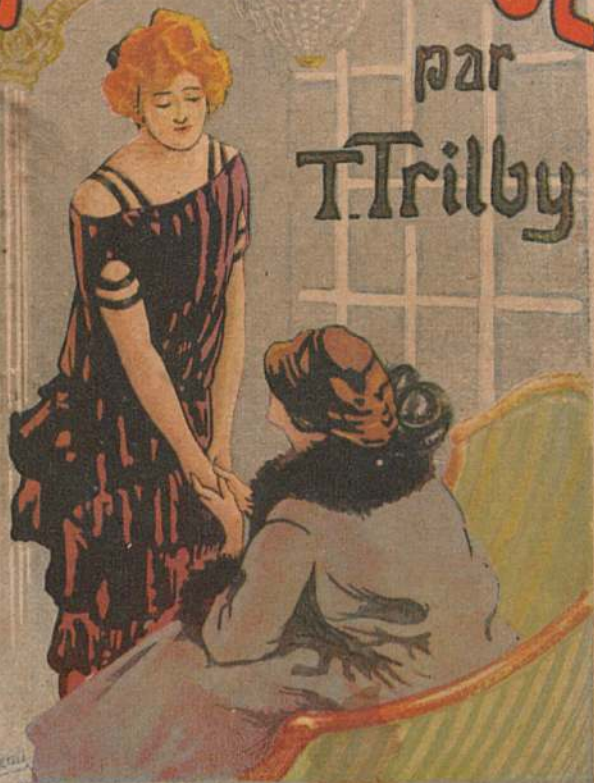


LA TRANSFUGE

par

T. Trilby



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mou"
1, Rue G.
PARIS (10.)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
Salva du BEAL : 160. *Auteur d'Yoette*.
M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculins*. — 34. *Un Réveil*.
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindros*.
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
André CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux Roses*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?* — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*. — 261. *Au-dessus de l'amour*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludoline*.
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mary HELLA : 230. *Quand la cloche sonna...*
M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suits).

Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jeu.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui ! (Adapté de l'anglais.)*
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En lutte.*
 Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Petite. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *Le Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C 92589

T. TRILBY

LA
Transfuge



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)



La Transfuge

Aujourd'hui j'ai vingt et un ans, quel triste anniversaire ! Est-ce possible que nous soyons le 15 mai ! Le calendrier est devant moi, je le fixe... mes yeux lisent : mai, 15... jeudi... oui... c'est ce soir... que nous devons donner notre premier grand bal de la saison !

A cette heure, si rien n'était arrivé, je serais en bas, donnant les derniers ordres, m'occupant des plus petites choses, veillant à tout. Ma chère maman, si joliment paresseuse, m'a transmis, depuis plusieurs années, son pouvoir ; très jeune, j'ai pris l'habitude de commander.

Si rien n'était arrivé !... Sur mon lit il y aurait une robe de bal rose, fraîche et jolie, une merveille créée par Renoux.

Je me retourne et j'aperçois, posé sur mon couvre-pied de vieille guipure, un grand chapeau noir autour duquel s'enroule un immense voile de crêpe. A côté, jeté dans un mouvement de révolte, un châle de cachemire et, par terre, au pied du lit, deux gants, deux petits gants si tristes, si sombres, que rien qu'à les voir on a envie de pleurer... Pleurer... à quoi bon, cela fait du mal, les larmes affaiblissent et enlèvent tout courage. Je ne veux pas pleurer.

Dans la chambre voisine, veillée par une religieuse, ma pauvre maman s'est enfin endormie. Ce soir le docteur m'a rassurée, je la garderai, tout danger est écarté. Elle a besoin de ménagements, de tendresse, il faut qu'elle oublie ! Oublier ! le pourra-t-elle ? Est-il possible de ne plus se souvenir du camarade, de l'ami charmant, du mari si tendre qu'était mon père ?... Mon pauvre papa, je ne peux pas croire que c'est fini et que je ne le reverrai plus jamais, jamais...

La mort d'un être aimé est toujours une affreuse chose, mais lorsqu'elle arrive brutalement, sans que rien ne vous y prépare, c'est une terrible douleur, si terrible qu'on croit ne pas y survivre.

Il y a quatre jours seulement, nous étions très heureux : maman allait bien ; elle avait reçu de nombreuses visites, sans aucune fatigue, c'était son jour de réception ; moi, avec plusieurs de mes amies, j'avais passé un agréable après-midi. Nous avions causé, ri, et nous nous étions quittées en nous promettant de nous retrouver le soir même au bal.

Après leur départ, je m'étais mise au piano et je jouais une sonate de Beethoven, lorsque le domestique vint me prévenir que le secrétaire de mon père désirait me parler.

On l'introduisit. Je continuai ma sonate tout en lui demandant s'il apportait, comme d'habitude, la mauvasse nouvelle que père ne viendrait pas dîner.

Le piano seul était éclairé, je distinguais à peine la figure du jeune homme, mais dès qu'il parla sa voix me sembla si bizarre, qu'immédiatement je cessai de jouer. Pourtant il ne me disait que des choses très banales.

— Mademoiselle Régine, M. le comte m'envoie vous prévenir qu'il ne pourra pas, ce soir, rentrer de bonne heure... et... si son absence se prolongeait plus que d'habitude, il ne faudrait pas l'attendre pour la soirée où vous devez aller.

Père ne rentrant pas pour me conduire au bal, cela me surprit extrêmement.

Contrariée, j'interrogeai le jeune secrétaire.

— Que se passe-t-il donc à la Banque, monsieur Pierre, on travaille la nuit, maintenant ?

Il hésita avant de me répondre, mais cette hésitation ne m'inquiéta pas, je le savais timide.

— Mademoiselle Régine, reprit-il, M. le comte a un long travail très pressé... à examiner. Je crains même qu'il soit forcé de veiller tard.

Je repris, presque gaiement :

— Alors, j'irai au bal sans père ; mais vous lui direz que je suis fâchée et que je lui en veux beaucoup. Puis, sérieusement, j'ajoutai : Depuis plusieurs jours père est nerveux, très nerveux ; veillez à ce qu'il ne se fatigue pas, je vous en serai bien reconnaissante.

Prêt à s'en aller, le jeune secrétaire s'inclina respectueusement devant moi.

Alors, je ne sais pourquoi, je lui tendis la main.

— Empêchez père de travailler, monsieur Pierre, renvoyez-le-moi de bonne heure, je vous en prie.

Il accepta ma main et, la serrant avec une énergie étrange, il s'écria :

— Je ferai ce que je pourrai, je vous le promets, mademoiselle ; mais M. le comte ne m'écoute guère... Enfin, vous savez que je lui suis tout dévoué.

Avant que j'aie pu répondre à ces paroles dites avec émotion, il avait disparu.

Un instant je réfléchis à l'attitude de ce jeune homme, à cette protestation de dévouement qu'il tenait de me faire là, dans ce salon; mais maman vint me chercher, je partis avec elle, et je ne pensai plus au secrétaire de mon père.

Vers onze heures, comme nous descendions l'escalier pour nous en aller, la sonnerie du téléphone retentit.

Cet appel, à une heure aussi tardive, me fit peur. Je saisis le bras de maman, et, angoissée, je lui dis :

— C'est père qui nous demande, j'en suis certaine.

Avec un joli rire insouciant, maman me répondit :

— Naturellement. Il veut savoir si nous sommes parties.

Toutes les deux, arrêtées sur la même marche, nous attendîmes qu'on vint nous communiquer le message. Moi, j'attendais avec un cœur inquiet, maman, avec un sourire de femme heureuse.

Au haut de l'escalier, le valet de chambre parut. Ce visage, pareil à tant d'autres, avait une expression que je n'oublierai jamais. Maman ne s'en aperçut pas, le regarda-t-elle seulement ?

— C'est M. le comte qui téléphone, demandait-elle.

Puis, sans attendre la réponse, elle ajouta :

— Vous avez dit que nous partions ?

J'entendrais toujours les paroles que le domestique balbutia d'une voix tremblante :

— Le secrétaire, M. Pierre, fait prévenir Mademoiselle que M. le comte est souffrant... M. Pierre revient avec M. le comte... ils seront ici dans un instant.

Ce qui suivit ces mots, puis-je me le rappeler ? Ai-je vraiment vécu ces heures tragiques ?

En ambulance, père arrivait. Deux inconnus, des infirmiers, le montaient dans sa chambre, et, quelques secondes après, l'agonie commençait... A minuit, tout était fini, père était mort ! Et moi, debout, au pied de son lit, en robe de bal, je regardais, terrifiée, ce cadavre que maman embrassait.

Après ce furent les journées funèbres, j'étais seule, pour discuter, pour décider tout. Ma mère luttait contre une fièvre affreuse qui pouvait l'emporter.

Ce soir elle est là, à côté de moi, convalescente. Tout à l'heure elle m'a appelée près de son lit, elle m'a regardée avec des yeux pleins de larmes et m'a dit en me montrant ma robe noire :

— Ma pauvre petite, tu étais seule ce matin !

Puis très enfant, pauvre chose si fragile, elle m'a tendu ses bras en ajoutant :

— Je n'ai plus que toi, ma chérie. Tu m'aimeras plus... plus... qu'avant, promets-le-moi. Tu m'aimeras pour lui, maintenant.

J'ai promis, j'ai dit des tendresses, j'ai donné des baisers, j'ai consolé; moi qui avais tant besoin d'être consolée!

Ma petite maman s'est endormie tranquille, tenant ma main, et, près de son lit, un bon moment, je suis restée là, regardant ce visage si jeune encore, que le chagrin et la maladie ont, en quelques jours, rendu méconnaissable.

Sans doute mon immobilité effraya la religieuse, car, affectueusement, elle me supplia d'aller me reposer.

Je lui ai obéi et j'ai quitté la chambre de ma mère; je suis venue dans la mienne, non pour me reposer, mais pour réfléchir. Je n'ai près de moi ni frère, ni sœur, ni amie; mes parents n'avaient pas de famille; je suis seule, toute seule... Personne n'est là pour partager mon chagrin, personne ne me prendra dans ses bras, comme j'ai pris maman tout à l'heure, pour me dire avec des baisers, qu'on pense à moi, qu'on me plaint, qu'on m'aime.

Père me croyait une « vaillante », il disait que j'étais née courageuse. S'il me voyait, ce soir, il aurait honte de moi.

Ce matin, au cimetière, j'ai remercié, un peu brusquement, deux amies qui voulaient me ramener ici; j'espérais une visite et je désirais être seule pour la recevoir.

De trois heures à sept heures j'ai attendu, tressaillant dès qu'une voiture s'arrêtait devant l'hôtel, écoutant avec anxiété si le domestique venait me prévenir que quelqu'un me demandait.

Personne n'a franchi le seuil de notre porte. La journée s'est achevée, et celui que j'espérais n'a pas pensé à venir près de moi, aujourd'hui!

Pourquoi ce silence, pourquoi s'est-il contenté de me serrer la main au milieu de cette foule, si peu recueillie, qui encombrait l'église?

J'ose à peine l'écrire. Je ne sais rien de certain, mais je crois avoir deviné.

La mort de mon père, cette mort « accidentelle », m'a-t-on dit, est la conséquence d'un désastre financier. Tout Paris doit le savoir, moi, je l'ignore, et je voulais l'ignorer jusqu'à demain. J'espérais que demain quelqu'un serait près de moi, quelqu'un qui aurait eu le droit d'y être, et que nous eussions appris ensemble les mauvaises nouvelles.

Il n'est pas venu, parce qu'il savait déjà !

Faut-il regretter, faut-il pleurer celui que mon cœur était tout prêt à aimer.

Non. Je ne veux pas avoir de chagrin, je ne veux pas souffrir pour un être que je n'estime plus. C'est si mal de n'avoir pas osé me faire une suprême visite. Elle aurait pu n'être que charitable, amicale ; je ne lui en demandais pas plus !

Mais rien, rien.

Devant l'incertitude de la situation, il a eu peur de se compromettre !

C'est vilain, c'est lâche, je méprise cet homme, ce Jean de Marvy si séduisant, mais cela m'est douloureux d'être obligée de le mépriser.

Allons, ne pensons plus à lui, ce rêve-là est mort comme tant d'autres mourront demain.

..

M. Pierre, le secrétaire de père, est venu ce matin. Mon attitude énergique, mon grand air brave, lui ont fait croire que je savais à peu près la vérité, aussi, sans ménagement, il m'a tout dit.

Nous sommes ruinées, complètement. Des spéculations malheureuses ont englouti la grosse fortune de mes parents ; il ne nous reste rien, rien. L'hôtel où nous sommes, les meubles, les objets d'art, tout ce qui nous entoure va devenir la proie des créanciers, et, d'ici peu de jours, ils viendront réclamer ce qui leur appartient.

Ma mère, de par son contrat, a droit à des reprises qui nous donneront quelques billets de mille francs ; le temps de nous retourner, de voir clair devant nous.

Ruinée !

Autrefois, lorsque j'étais une fillette, je lisais des livres — que je juge stupides à présent — faisant partie d'une bibliothèque pour demoiselles. Invariablement, dans ces romans, c'était la même aventure :

Une jeune fille, de grande naissance, se voyait tout à coup obligée de gagner sa vie. Elle partait pour l'étranger et trouvait, dans une famille très riche, une situation d'institutrice ou de demoiselle de compagnie. Au début du roman, on l'accueillait mal, on la faisait souffrir, elle supportait tout avec patience, et sa bonté, sa douceur désarmaient ses ennemis. Puis, quelqu'un s'éprenait d'elle, ce quelqu'un était beau, bon, riche, et, à la fin du volume, il finissait par offrir son cœur et sa fortune à la petite institutrice qui était jeune et jolie.

Ces histoires-là sont bonnes pour des romans. Mais, aujourd'hui, nous savons parfaitement que les mes-

sieurs beaux et riches n'épousent pas les demoiselles de compagnie de leur famille, si nobles soient-elles!

Et pourtant ces jeunes filles-là sont des jeunes filles comme les autres; elles ont, elles aussi, le désir, le droit d'être aimées. Nous, leurs élèves, sans nous en douter, nous sommes cruelles avec elles; elles vivent auprès de nous, elles voient notre vie facile, nous leur étalons nos joies, nous leur montrons tout ce qui nous fait heureuses. Leurs visages de filles pauvres restent toujours les mêmes, elles savent sourire quand il le faut, mais ce sourire, que le bonheur des autres leur arrache, doit être plein de douleur. Ces jeunes filles-là souffrent, j'en suis certaine, toute leur vie et leur vieillesse doit être une chose affreuse.

La conclusion de ces réflexions, la voici. Jamais je ne serai institutrice ou demoiselle de compagnie.

Dès aujourd'hui, il faut que j'envisage notre situation nouvelle; nous sommes ruinées, ce qui veut dire que l'argent va nous manquer.

Cela me semble extraordinaire. L'argent, jusqu'ici, je m'en suis si peu occupée, et, depuis quelques heures, c'est l'idée fixe, l'idée qui m'obsède, qui me hante.

L'argent, il en faut pour vivre, et maman saura-t-elle se passer, sans souffrir, de ce luxe qu'il donne.

Ce matin, j'ai essayé de lui parler de notre nouvelle situation. Je lui ai dit que, bientôt, dans quelques jours à peine, il nous faudrait quitter cet hôtel. Sans s'étonner, sans me questionner, elle m'a répondu :

— Je serai contente de m'en aller; ces pièces, sans ton père, sont lugubres. Je le cherche partout, j'espère toujours qu'il va rentrer, je ne peux pas croire qu'il ne reviendra plus jamais.

D'une voix tremblante, j'ai repris :

— Alors, petite maman, tu ne souffriras pas de ne plus habiter ici... tu n'auras pas trop de chagrin d'y laisser ces meubles que tu aimes tant ?

— Non, ma chérie, car chacun d'eux est un souvenir, et comme je veux vivre, à cause de toi, il faut que j'oublie. Allons-nous-en quand tu voudras. Régine, et où tu voudras.

Où je voudrai ! Le sais-je seulement ?

D'ici quelques jours, une ou deux semaines au plus, il faut que tout soit décidé. Tout ! Ce petit mot signifie tant de choses : changement de vie, pauvreté, travail. Que faire ? Où aller ?

Un conseil, un avis, quelqu'un pour me venir en aide, j'ai réclamé un appui. Seule, c'est affreux !... Du courage, mon Dieu, donnez-moi du courage, je suis à une heure de ma vie où j'en ai vraiment besoin !

La première chose désagréable qu'il faut faire, est de remercier les domestiques. Tout à l'heure je préviendrai le maître d'hôtel, lui se chargera d'avertir ses camarades; il y a des gens qui sont ici depuis ma naissance, je prévois des larmes, des chagrins que je ne veux pas voir.

Cela fait, j'écrirai à une agence de locations pour demander un appartement. Dans quel prix? Deux mille, trois mille francs! Peut-on avoir quelque chose de possible pour ce prix-là? Oui, sans doute, mais avec quoi le meublerons-nous? Tout ce qui est ici appartient aux créanciers de père. Il paraît que nous pourrions, à la rigueur, emporter nos chambres, demander des autorisations, discuter, s'abaisser peut-être; cela, jamais! Nous partirons d'ici les mains vides, n'emportant que la grande photographie de celui qui n'est plus.

C'est bien, c'est ce qu'il faut faire, mais c'est vraiment très pénible de partir ainsi de chez soi, et d'y laisser toutes les choses avec lesquelles on a vécu depuis plusieurs années. Et puis, lorsqu'on pense que tout va être vendu, dispersé, acheté par n'importe qui, on a bien envie de ne plus être honnête, le mot devoir vous semble très sot, et vos mains, malgré vous, se tendent vers ces petits bibelots qu'on aime, souvenirs très chers d'un disparu.

Il y a là, sur ma table, une petite pendule ancienne que j'adore; père me l'avait donnée le jour de mes vingt ans. Je ne veux pas qu'on la vende, je l'emporterai... en cachette... Ce n'est pas mon droit, ce bibelot a beaucoup de valeur et je le sais. Qu'importe, je n'ai pas le courage de le laisser.

J'écris cela, mais je suis sûre que le jour du départ, je ne saurai pas me glisser de chez moi comme une voleuse, pour emporter quelque chose qui ne m'appartient déjà plus. Non, je laisserai tout... tout!

Où irons-nous? Provisoirement à l'hôtel, ou dans une pension de famille, c'est ce qui me semble le plus raisonnable; puis, lorsque nous aurons pris une décision et que je saurai ce que je veux faire, nous louerons un petit appartement, nous achèterons l'indispensable, et nous attendrons... Quoi?... Je ne sais pas... J'ai vingt et un ans, demain quarante-trois; la vie, pour nous deux, peut être longue encore, et il faut espérer qu'elle nous réserve des jours meilleurs.

..

Aujourd'hui plusieurs de mes amies sont venues me voir; pour certaines, c'était la carte de visite obligatoire.

Elles ont presque toutes été banalement gentilles, mais leur bavardage d'oiseaux m'a fait mal; aucune n'a eu un véritable élan, aucune ne m'a serrée dans ses bras, très tendrement. Non, déjà je n'étais plus pareille à elles, elles le sentaient, moi aussi; quelque chose était entre nous. Avant de venir, ensemble, elles avaient causé, et je devine ce qu'elles s'étaient dit.

— Tu sais, Régine est ruinée, complètement. Il paraît qu'il ne lui reste rien, rien.

— Vraiment, que va-t-elle faire ?

— Je ne sais; elle est si orgueilleuse qu'elle ne nous le dira pas.

— Tu y vas aujourd'hui ?

— Dame, on ne peut guère faire autrement. Je l'aimais bien, Régine.

Avant de venir me voir, déjà elles parlaient au passé de leur affection.

Elles sont venues, elles m'ont embrassée; puis, mutuellement, elles se sont regardées, ne sachant que me dire. La plus jeune, presque une enfant, m'a affirmé que tout le monde me plaignait et pensait à moi.

J'ai souri tristement et je n'ai pas répondu.

Alors, au bout de quelques minutes de silence, gênées, elles ont essayé de me parler d'autre chose que de mon chagrin. Mais, décidément, entre nous la conversation n'était plus possible. Après plusieurs essais infructueux, elles se sont levées, toutes ensemble; elles avaient hâte de partir, hâte de quitter cette maison que la mort avait transformée.

Je suis certaine que, dans la rue, elles ont poussé des soupirs de soulagement; la corvée était finie, elles avaient fait ce qu'elles devaient. Et, avec indifférence, je les ai regardées partir; je n'aurais pas voulu qu'une d'elles restât près de moi.

Pourtant, avant, je les aimais bien, je les trouvais gentilles et, ensemble, nous avons passé de bons moments. Oui, mais ces amitiés étaient très superficielles, mon grand ami, c'était père, et avec aucune d'elles je n'avais d'intimité.

Maintenant je suis toute seule, puisqu'il n'est plus là!

Ce matin ses domestiques sont partis, et nous nous en irons demain dans une pension de famille, qu'une amie de ma mère nous a recommandée.

Cette amie, Mme Durnal, nous reste fidèle; elle a connu des mauvais jours, et s'en souvient encore.

Hier, j'ai eu une longue conversation avec elle,

et, ensemble, nous avons examiné notre situation actuelle. Elle n'est pas brillante! Maman a une rente de quinze cents francs qui lui vient d'une de ses tantes, rente insaisissable, et nous avons devant nous une dizaine de mille francs. « Le temps de se débrouiller, » dit Mme Durnal.

Elle a raison, je ne dois pas me plaindre, tant d'autres sont plus malheureuses que nous.

Nous avons discuté ce que je pouvais faire. Institutrice, je n'ai que mon brevet élémentaire et puis, non allure, ma figure seraient, paraît-il, des obstacles sérieux. Leçons de piano, je n'ai qu'un talent d'amateur. Lectrice ou demoiselle de compagnie, près d'une dame seule; voilà, pour Mme Durnal, ce qui serait parfait.

— Ma chère Régine, m'a-t-elle dit, je crois que vous ne pouvez pas espérer trouver autre chose; après tout, ce n'est pas désagréable de faire la lecture à quelque vieille personne. Je connais une dame, très riche, qui vient de remercier sa demoiselle de compagnie. C'est une parvenue, d'origine américaine; elle adore la noblesse et sera très fière d'avoir pour lectrice Mademoiselle de Bois-Mesnil. En sortant d'ici je vais aller la voir, je lui parlerai de vous et je suis presque certaine de réussir. Vous n'aurez besoin de faire aucune démarche, je me charge de tout.

Avec entrain, cette obligeante amie me serra affectueusement la main.

— Vous êtes contente, Régine? s'écria-t-elle.

Une question que je fis calma son enthousiasme.

— Chère madame, combien votre Américaine donnait-elle à sa lectrice qu'elle vient de remercier?

— Je ne sais pas au juste, fit Mme Durnal embarrassée, cent cinquante ou deux cents francs par mois. Elle est très riche!

— Et, naturellement, cette somme, fixée par elle dès le premier jour, sera toujours la même.

— Bien entendu.

— Alors, chère madame, je refuse.

L'étonnement de Mme Durnal fut extrême.

— Comment, vous refusez! Mais permettez-moi de vous dire, ma chère Régine, que ce n'est pas du tout raisonnable. Puisque, malheureusement, vous êtes forcée de travailler, cette situation n'a rien de pénible. Et vous savez, ma petite, ajouta-t-elle vexée, ce ne sera pas facile de trouver quelque chose pour vous.

Sans aucune humilité, je repris:

— Je le sais, et croyez que je vous suis très reconnaissante, madame, d'avoir voulu m'aider.

Elle insista.

— Mais enfin, vous avez une raison

— Oui, chère madame, et j'espère que vous comprendrez. Lectrice, demoiselle de compagnie, cela ne mène à rien. On gagne cent cinquante, deux cents francs par mois; on végète, la jeunesse passe et avec elle l'énergie et le courage. Un matin, on se réveille très vieille, lasse de travailler, et on gagne toujours cent cinquante francs par mois!

— C'est vrai, reprit-elle, peu convaincue, mais puisque vous ne pouvez pas faire autre chose, vous devriez toujours prendre cette situation, en attendant.

— En attendant quoi, chère madame?

— Je ne sais pas, vous êtes jeune, petite amie, vous pouvez vous marier.

Malgré moi j'éclatai de rire.

— Me marier, m'écriai-je, mais ces choses-là ne se voient que dans les romans. En France, à Paris surtout, on n'épouse pas les jeunes filles pauvres. Vous avez un fils, madame, pour lui vous ne voudriez pas d'une femme sans dot.

Ma réponse stupéfia Mme Durnal.

Il y eut entre nous un court silence, puis, très vite, elle reprit: ○

— Ma chère enfant, nous détournons complètement la question. Mon fils a peu de fortune, moi je n'en ai guère, s'il épousait une femme pauvre, ensemble ils seraient très malheureux. Les ingénieurs sortant de Centrale ne trouvent pas de brillantes positions. Cinq mille, six mille francs par an, c'est le maximum! Avec cela, à Paris, on vit difficilement lorsqu'on a une femme et des enfants. Mais nous voilà bien loin de vous, ma petite Régine, et de votre situation. Du reste, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais m'en aller, car je pense que vous devez avoir mille choses à faire. Vous partez demain matin?

— Oui, vers onze heures. Maman n'est pas très matinale.

— Aujourd'hui votre pauvre maman m'a paru mieux, mais elle est encore bien faible. Ce changement de vie doit lui être pénible?

— Je le crois, répondis-je, mais pour le moment tout lui est égal.

— Elle sait que vous allez être obligée de travailler?

— Oui.

— Que dit-elle?

— Elle pleure.

— Ces larmes-là doivent vous faire du mal, et vous enlever votre courage.

— Non, je me raisonne.

— Vous êtes énergique.

— Il le faut bien.

— Mais dites-moi, reprit-elle en se levant, que

comptez-vous faire? Je ne vous interroge pas par curiosité; j'ai pour vous, ma chère enfant, une ieielle et très grande affection.

Ce que je comptais faire, je ne le savais pas. Au hasard, je répondis:

— Rien n'est décidé... je vais demander des conseils, des avis, me renseigner. Je crois qu'il y a des métiers où une femme arrive à gagner assez largement sa vie...

J'aurais blasphémé, que Mme Durnal, je crois, n'eût pas été plus épouvantée.

— Un métier, vous, Régine de Bois-Mesnil, mais vous n'y pensez pas!

— Si, j'y pense, répondis-je amusée, et même très sérieusement. Je n'aime pas la pauvreté, et je veux en sortir à n'importe quel prix.

Ahurie, Mme Durnal reprit sur un ton de reproche:

— A n'importe quel prix, Régine!

Alors, avec arrogance, j'ai répondu:

— Comprenez-moi, madame: pour moi il n'y a qu'une route, celle où l'on marche toujours tête haute. Je ne crains pas les défaillances.

Mme Durnal s'est excusée, elle ne voulait pas dire cela, je n'avais pas bien compris; quelquefois les mots expriment mal la pensée. Enfin, après m'avoir embrassée et répété que nous pouvions compter sur son amitié, elle partit.

Sur le seuil de la porte, elle me dit encore:

— N'oubliez pas, ma chère petite, que si vous changiez d'avis je suis prête à faire une démarche auprès de mon Américaine. Causez avec votre mère, et écrivez-moi un mot.

Causer avec ma mère, je sais d'avance ce qu'elle me répondra.

« — Fais ce que tu voudras, ma chérie, tu sais mieux que moi ce qui est raisonnable, mais écoute Mme Durnal, c'est une bonne amie... »

Je suis certaine que, ce soir, Mme Durnal m'en veut un peu.

Elle était contente de m'avoir trouvé cette situation. Son cœur (très pitoyable, je crois) se réjouissait d'avoir pu secourir quelqu'un de malheureux. Mon refus l'a étonnée, froissée peut-être, mais j'es père qu'elle ne se fâchera pas. Maman a besoin d son amitié.

..

C'est la dernière soirée que nous passons ici, notre dîner a été un bien triste repas.

Dans la grande salle à manger, vers huit heures, nous nous sommes retrouvées et la femme du com

cierge nous a servies. Assises à côté l'une de l'autre, nous n'osions pas nous regarder, de peur d'éclater en sanglots. En face de maman, la place de père !... Je ne pouvais pas croire que c'était fini, et qu'il ne viendrait plus jamais...

Chaque fois qu'on ouvrait la porte, malgré moi je me retournais, pour bien m'assurer que ce n'était que la domestique qui entraît... Maman pensait la même chose, car un moment où nous étions seules, elle m'a serré la main en me disant d'une voix rauque :
• Tu l'attends aussi. •

Le repas n'a pas été long; ni l'une ni l'autre nous ne pouvions manger. La gorge contractée, les yeux pleins de larmes, sans nous parler, nous avons quitté la salle à manger. J'ai suivi maman dans sa chambre, elle y a eu une affreuse crise de désespoir que je n'ai pas essayé de calmer. Parfois les larmes et les cris soulagent. Épuisée par la douleur, elle a voulu se coucher et j'ai remplacé, tant bien que mal, sa femme de chambre; puis je lui ai donné une potion calmante et, après un dernier baiser, la voyant tranquille, je l'ai quittée.

Il était à peine neuf heures, l'hôtel sans domestiques — il ne reste plus que le concierge et sa femme — était étrangement silencieux. Aucune lumière, seule une ampoule brûlait encore au milieu du grand escalier.

Je me dirigeai vers l'antichambre, pour éteindre cette dernière clarté. Sur la table, près du vestiaire, je trouvai une petite lampe électrique, lampe de poche que mon père emportait en voyage. Je pris cette lampe, j'éteignis la lumière de l'escalier, et, éclairée par une toute petite lueur, je me dirigeai vers ma chambre, mais je n'y entrai pas. Pour la dernière fois, seule, je voulais revoir quelques-unes des pièces où tous les trois nous avons vécu si heureux. Et, sans réfléchir que ce serait peut-être très douloureux, j'ouvris la porte du cabinet de père.

Rien n'était changé, tout attendait celui qui ne reviendrait jamais. Dans un coin les journaux, avec leurs bandes intactes, s'empilaient, quelques lettres décachetées traînaient sur le bureau; sous le presse-papier des notes écrites par père indiquaient ses rendez-vous.

Je manquai de courage et cessai de regarder ce meuble sur lequel, tous les jours, mon père travaillait.

Machinalement je fis quelques pas dans la pièce, puis, très lasse, je m'assis dans un fauteuil près de la cheminée. Là, d'autres souvenirs.

Je pensais aux matins de Noël de mon enfance.

Lorsque j'étais une toute petite fille, j'arrivais dans ce bureau, en courant, pour chercher le beau joujou que le petit Jésus y avait mis pour moi. Un jour, ma stupéfaction fut grande, le joujou, une automobile mécanique, était plus large que la cheminée! Comment avait-il bien pu passer? J'accablais père de questions si pressantes qu'il finit par ne plus savoir que dire et, pour conclure, il me fit monter dans l'auto; puis, moi, pédalant, lui, poussant, nous fîmes une entrée triomphale chez ma mère où d'autres surprises m'attendaient.

Mon Dieu! comme ces matins de Noël étaient de doux matins!

Je nous revois, dans la grande chambre de maman, tous les trois assis par terre, admirant les joujoux; chacun jouait pour son compte, et les grands s'amusaient autant que la petite. Quelquefois, en riant, nous nous disputions; papa et maman voulaient le même jouet, je le réclamais aussi; mais j'avais bien vite fait de dire que tout était à moi et qu'il fallait m'obéir.

Ces souvenirs m'attristèrent tellement que j'eus peur de pleurer; aussi, bien vite, je repris la petite lampe que j'avais posée sur une table, afin de quitter cette pièce où chaque chose parlait de celui qui n'était plus.

Droite, je me dirigeai vers la porte. Au moment où j'allais l'ouvrir, je me retournai pour regarder, une dernière fois, ce bureau où père avait tant travaillé. Mes yeux fixèrent un objet, vers lequel mes mains se tendirent.

Le porte-plume de père était là, posé sur le plateau de l'encrier...

Je ne sais à quel sentiment j'obéis, mais je fis quelques pas, et, sans réfléchir, je saisis ce porte-plume; puis, en courant, je quittai la pièce. Réfugiée dans ma chambre, je regardais attentivement l'objet que je venais de voler; car j'avais volé!

Au lendemain de la mort de mon père, les créanciers ont fait faire un inventaire, une saisie, je ne sais au juste, et le concierge est responsable de tout ce qu'il y a ici. Rien ne doit sortir de l'hôtel. Ce porte-plume a une certaine valeur: — écaille blonde et chiffre en or. — je l'avais donné à père le jour de ma première communion, depuis il s'en était toujours servi.

J'aurais dû rougir de mon action, j'aurais dû me précipiter pour remettre ce que j'avais dérobé dans un moment de folie; mais non, j'étais presque calme et je n'avais aucun remords.

Je pris le cher porte-plume, ma seule relique.

j'y appuyai tendrement mes lèvres et je le cachai au fond du petit sac que j'emporterai demain.

Seulement, comme je ne veux pas qu'on accuse un innocent, avant de m'en aller, je prévienrai le concierge, et, si les créanciers l'exigent, je restituerai le porte-plume de mon pauvre papa.

Maintenant je devrais aller me coucher, la nuit s'avance, minuit va sonner. Je suis fatiguée, mais tout me retient près de cette table sur laquelle j'écris. Les meubles, ce soir, me semblent avoir une âme, on dirait qu'ils m'appellent, qu'ils me parlent. Je les aime d'un amour ridicule, et je ne les verrai plus.

Bientôt une autre femme s'assoiera devant cette table, tous ces objets que mes parents m'ont donnés appartiendront à des étrangers.

Non, je ne veux pas; pourquoi faut-il que je les laisse? Désespérées, mes mains se tendent vers ce qui m'entoure et, pourtant, je sais que je dois tout abandonner.

Oh! petites choses inutiles, bibelots précieux et charmants, je ne me doutais pas que je vous aimais tant, et que vous faisiez partie de mon bonheur. Lorsque je rentrais, j'aimais à vous voir, à vous toucher, à vous remettre à votre place. Maintenant c'est fini, vous allez partir, égayer une autre chambre que la mienne, et je ne peux pas, je ne dois pas emporter le plus petit d'entre vous.

Déjà, ce soir, j'ai commis une vilaine action, celle-là est excusable, une autre ne le serait pas. Aussi, pour ne plus être tentée, je ne regarde rien; je suis lasse, le sommeil va venir, j'oublierai.

..

Nous sommes installées, depuis quelques heures à peine, dans une pension de famille, et, déjà, je pense au jour où nous la quitterons.

La petite chambre, que nos deux lits emplissent, est triste, froide, malsaine. La fenêtre s'ouvre sur une cour où le soleil ne vient jamais, et, vis-à-vis de nous, du premier jusqu'au sixième, des cuisines, d'où, deux fois par jour, sortent des odeurs désagréables...

Ma mère n'a pas eu une plainte, elle semble résignée à tout, mais elle me regarde avec des yeux qui me disent: « Emmène-moi, je suis mal ici. »

Elle a sa figure de petite fille malade, cette figure qu'inquiétait tant mon pauvre père. On la sent fragile, on la devine incapable de supporter le moindre choc physique ou moral. Il n'y a en elle aucune énergie, aucune volonté, c'est une grande enfant qui s'abandonne.

Petite maman, je t'emmènerai le plus tôt possible, dès que j'aurai une situation.

L'heure est venue où il faut agir, je ne dois plus penser qu'à l'avenir.

Ce matin, en quittant l'hôtel, j'ai versé mes dernières larmes; à présent, quoi qu'il arrive, je ne pleurerai plus.

Sans rancune, cet après-midi, Mme Durnal est venue nous voir, et, avec entrain, elle nous a vanté toutes les commodités de cette pension de famille tenue par une de ses amies.

Pour elle, notre chambre, tendue de cretonne claire, était gaie, riante; sa petitesse la faisait intime. Par bonheur, notre fenêtre ne donnait pas sur la rue, parfois très-bruyante; tout était pour le mieux. Matin et soir, forcément, nous aurions des distractions: c'était bon pour le premier jour de dîner dans notre chambre; demain, dès demain, il fallait déjeuner à la table commune. Et comme je lui montrais nos robes noires, elle s'est penchée vers moi, et, très-bas, m'a dit:

— Ma chère Régine, il est convenu, avec la directrice de cette pension, que les repas doivent être pris avec les autres pensionnaires. Les conditions ont été faites ainsi, et ce serait peu raisonnable de vouloir les changer.

J'ai rougi, vexée; cette manière de me rappeler notre situation m'humiliait. Mme Durnal a certainement de très-bonnes intentions, mais parfois elle manque de tact, de mesure; ou bien, soyons juste, mon orgueil est-il en ce moment si susceptible que la moindre chose le fait souffrir? Il faut que je prenne l'habitude de ces froissements, petits riens qui me semblent terribles, il faut que je sache tout entendre, sans que mon visage me trahisse.

Mme Durnal s'est aperçue qu'elle m'avait blessée, car, après m'avoir regardée avec des yeux étonnés, elle a haussé les épaules et s'est mise à causer avec maman. Elle est partie sans me dire un mot affectueux. Je suis sûre que déjà avec ses amies elle me juge, elle me blâme. J'entends les mots ironiques, les mots méchants, que ces dames disent tout en prenant le thé.

— Croyez-vous, ma chère, que j'avais trouvé une situation pour Régine et qu'elle me l'a refusée?

— Est-ce possible! Quelles raisons vous a-t-elle données?

— Aucune ne mérite d'être répétée, des propos en l'air, qui ne signifient rien.

— Vous concluez qu'elle ne veut pas travailler?

— Je le crains.

~ ALORS ?...

Mme Durnal ne répond rien, elle n'ose pas encore. Bien vite la bonne petite amie reprend :

— Moi, cela ne m'étonne pas, j'avais toujours jugé Régine ainsi. C'est une orgueilleuse qui se croit très folle et qui s'imagine, j'en suis certaine, que quelque Prince Charmant la sortira de là.

— Non, je ne crois pas, réplique faiblement Mme Durnal.

— Chère madame, votre amie Régine tournera mal, c'est inévitable, c'est écrit. Vous verrez que, dans quelque temps, nous aurons le chagrin de ne plus pouvoir la sauver.

Mme Durnal proteste pour la forme, mais au fond d'elle-même, elle pense ce qu'on vient de dire.

Son amitié ne me pardonne pas, d'avoir refusé ses conseils, son amitié aurait voulu me voir pleurer pour pouvoir me consoler. Elle me juge mal, parce que j'ai du courage et que je ne pleure pas. Mais je souffre autant qu'une autre et je crois que mon cœur est pareil à bien des cœurs.

Ce matin, il m'a fallu beaucoup d'énergie, j'avais tant de chagrin ! Je ne pouvais me décider à quitter ma chambre, pour aller chez maman lui dire qu'il fallait partir.

Partir, quitter cet hôtel où j'étais née, où tous les trois nous avions été si heureux, quitter tous ces souvenirs, c'était pour moi comme si la mort entraînait chez nous une seconde fois. Et lâche, à bout de forces, une heure durant je suis restée devant ma table à écrire, pleurant comme une enfant.

La sonnerie de la pendule, cette petite pendule que j'aimais tant, m'a fait tressaillir ; je me suis souvenue que maman était là et que son chagrin devait être pareil au mien. Alors j'ai cessé de pleurer, je me suis habillée, sans savoir ce que je faisais ; puis, sans rien regarder autour de moi, les yeux fixés sur la porte, j'ai quitté, pour toujours, ma chambre.

Pâle, d'une pâleur qui me fit peur, maman m'attendait.

En me voyant, tout de suite elle s'est levée, et, d'une voix sourde, elle m'a dit :

— Je suis prête, partons.

Nos malles, pleines de nos affaires personnelles avaient été emportées la veille, nous n'avions à la main que nos sacs. Pour descendre l'escalier j'ai soutenu maman, ses jambes étaient moins fortes que les miennes. Mais lorsque nous sommes arrivées dans le vestibule et qu'elle a aperçu le concierge et sa femme qui, soit par curiosité ou par pitié, nous

regardaient partir, elle s'est redressée, et, sans aucune faiblesse, elle a quitté son hôtel.

Au moment de monter dans la voiture qui allait nous emmener, je me suis souvenue de ce que j'avais fait hier soir. Je suis revenue sur mes pas, et j'ai dit au concierge, sans aucun embarras :

— Je vous prévienne, Firmin, que j'ai pris dans le bureau de M. le comte son porte-plume ; si quelqu'un le réclame, vous me l'adresserez.

Cela fait, ne craignant plus qu'on accuse un innocent, la conscience en paix, je suis montée en voiture.

Ce soir, sur cette table de pitchpin, qu'un tapis taché d'encre recouvre, j'écris avec le porte-plume de père, et ce tout petit objet, qu'il a tenu si souvent, m'est un très précieux souvenir ; au moins, dans cette chambre d'hôtel où tant de gens ont passé, il y a quelque chose qui vient de là-bas, de notre chère maison que j'aimais tant.

Maman, sans s'en apercevoir, s'est endormie, son joli visage, si jeune encore, est délicieux à regarder. Elle doit faire quelque rêve heureux, car elle sourit.

Pauvre petite maman, comme elle me semble délicate, si peu faite pour souffrir.

Pendant sa courte agonie, père la fixait avec des yeux désespérés. Sans doute, il avait peur pour elle de la vie qui l'attendait ; pour moi, il ne craignait rien ! L'heure est venue de montrer qu'il ne s'est pas trompé, que sa fille est bien digne de lui, et qu'elle n'est pas de celles qui se laissent abattre par le malheur.

Demain je chercherai une situation. Où ? Je ne sais. Je n'irai pas à un bureau, on m'offrirait des places d'institutrice ou de demoiselle de compagnie et je ne les accepterais pas. Cette décision est irrévocable.

Je désire apprendre un métier, un joli métier de femme. Je suis adroite, je fais tout ce que je veux et, bien souvent, pour des amies et pour moi-même, j'ai garni des chapeaux, coupé des blouses qui étaient parfois très réussies. Je voudrais essayer d'utiliser ces talents.

Demain, j'irai chez nos anciens fournisseurs, je leur expliquerai mon désir, et, peut-être, trouverai-je là de précieux conseils.

* * *

La journée est finie, je suis fatiguée, mais contente, j'ai réussi.

Contente. Est-ce le mot qu'il faut écrire ? Non, car je suis triste... vexée... peut-être... d'avoir aliéné, si

vite, ma liberté. Cette décision ressemble à un coup de tête, et, pourtant, ce coup de tête est sage. Attendre, à quoi bon ?

Non, je ne dois pas regretter la décision que j'ai prise.

Cet après-midi, je suis partie exaspérée, décidée à quitter cette pension de famille le plus tôt possible.

Le déjeuner, avec une vingtaine d'Américaines qui toutes savaient nos récents malheurs, m'avait énervée, et ma petite maman paraissait tant souffrir de cette curiosité déplacée, qu'elle ne pouvait manger et qu'à chaque instant ses yeux s'emplissaient de larmes.

Nous avons quitté la salle à manger, le repas à peine terminé. Vite, nous nous sommes habillées et j'ai conduit maman chez Mme Durnal, puis je suis partie.

J'ai débuté par Clarine, notre ancienne modiste. Il était à peine trois heures, mais déjà les salons étaient pleins. Je ne m'attendais pas à cela et sur le seuil de la porte j'hésitai avant d'entrer. Mais déjà une vendeuse, une jolie fille blonde, m'avait aperçue; espérant une commande, elle s'avança vers moi.

J'étais seule, elle m'appela madame.

— Aujourd'hui, nous avons de bien jolies toques, me dit-elle avec un sourire charmant; vous verrez, madame, que nous arrivons à rendre le crêpe élégant. C'est un tour de force, mais nous le faisons.

D'un mot j'arrêtai ce gentil babillage.

— Mademoiselle, je ne viens pas pour choisir des chapeaux, je voudrais parler à Mme Clarine. Est-elle là ?

La petite vendeuse jeta autour de nous un rapide coup d'œil.

— Je ne sais pas où est Madame, mais je suppose qu'elle va venir. Si vous voulez attendre, je vais aller me renseigner.

Sur un canapé, je m'assis, contente de me dissimuler derrière une table encombrée de chapeaux. De là, je voyais tout, et l'on ne me voyait guère.

Après avoir regardé autour de moi, je poussai un soupir de soulagement, je ne connaissais aucune des acheteuses.

Au bout de quelques minutes, ma jolie vendeuse revint.

— Mme Clarine est un peu souffrante, me dit-elle elle voudrait savoir votre nom, madame, et j'ai justement oublié de vous le demander.

Je répondis :

— Voulez-vous lui dire que Mlle de Bois-Mesnil veut lui parler.

Avec un clignement d'œil bien amusant, la petite vendeuse me dit tout bas :

— Elle n'est pas malade, seulement il y a deux dames qu'elle préfère ne pas voir. Voilà une heure qu'elles sont là, elles ont essayé plus de cent chapeaux et ne sont pas encore décidées. On les connaît, ce sont deux crampons, dont personne ne veut plus s'occuper... Je vais prévenir Madame.

Elle s'enfuit en riant, et, très vite, revint.

— Voulez-vous me suivre, mademoiselle, Mme Clarine vous attend dans son bureau.

Je me levai, mais tout à coup je me sentis très faible, je tremblais et mon cœur battait si fort qu'il me faisait mal.

Pourtant j'avancai. Je traversai les deux salons, plusieurs vendeuses me reconnurent et me saluèrent respectueusement. Mes grands voiles de crêpe sont si neufs encore !

A mesure que j'approchais du bureau où je devais trouver Mme Clarine, je sentais qu'il me serait impossible de parler. Aucun son ne sortirait de ma gorge contractée.

Tout à coup, sans que je susse comment j'étais entrée, je la vis, elle était là, devant moi, souriante, vraie gravure de mode.

D'un geste peu poli, elle renvoya la jeune fille qui m'avait accompagnée, et, familière, différente de celle que je connaissais, elle parla.

— J'ai fait une exception pour vous, mademoiselle de Bois-Mesnil, car, aujourd'hui, je ne reçois personne. Je suis éreintée, c'était hier la première de la Porte-Saint-Martin, et nous en sommes sortis à une heure. C'est ridicule !... Madame la comtesse va bien, j'espère.

Et comme, incapable de répondre, j'inclinai la tête, cette parfaite commerçante reprit :

— Je pense que vous avez voulu me voir au sujet de votre petite facture. Oh ! vous savez, fit-elle, avec un sourire qui me déplut, je m'occupe peu des questions de caisse, mon comptable arrangera cela le mieux possible ; mais je pense que, pour vous et pour moi, il serait préférable que ma facture ne fût pas portée au liquidateur.

Et, sans me regarder, elle ajouta :

— Vous comprenez, on pourrait peut-être s'étonner qu'à la veille d'une ruine, que tout le monde prévoyait, votre mère et vous ayez fait en un seul mois, ici, une facture de deux mille francs. Car le mois dernier, mademoiselle, j'ai livré, chez vous, pour deux mille francs de chapeaux !

Le ton, plus encore que les paroles, me froissa.

Au début de notre entretien, Mme Clarine était polie, maintenant elle devenait insolente. Une colère subite s'empara de moi, il me semblait que cette femme non seulement m'insultait, mais insultait mon père, ma mère, tous ceux que j'aimais. Brusquement, je me levai, et d'une voix qui ne tremblait plus, je répondis à la modiste :

— Vous pouvez être tranquille, madame, votre facture sera payée. Je venais vous dire, justement, que nous nous étonnions de ne pas l'avoir encore reçue. Veuillez l'envoyer à notre nouvelle adresse, que voilà, et dès que ma mère l'aura vérifiée, elle vous sera réglée.

Mon air, mon ton, en imposèrent à cette marchande ; immédiatement elle redevint obséquieuse et sourit en me disant :

— Mademoiselle de Bés-Mesnil, vous ne m'avez pas comprise...

Je ne la laissai pas achever, je me dirigeai vers la porte, et m'en allai sans la regarder.

Dans les salons je retrouvai ma petite vendeuse qui, gentiment, me reconduisit.

Au bas de l'escalier, je me jugeai ridicule. Somme toute, cette femme était dans son droit, manque d'éducation plutôt que vraie méchanceté. Enfin mon orgueil, mon stupide orgueil, venait de me fermer une porte qui, si j'avais été plus habile, aurait pu s'ouvrir devant moi.

Et pourtant, malgré ces raisons très sages, je n'arrivais pas à regretter mes paroles.

Non, jamais je n'aurai pu obéir à cette Mme Clarine, me plier à ses fantaisies, m'entendre commander par cette femme grossière, au sourire méchant. Je revoyais le geste insolent avec lequel elle avait renvoyé la petite vendeuse. Moi, je n'aurais jamais supporté cela. Alors... Alors...

Le cœur gros, je marchai, ne sachant plus ce que je devais faire, me demandant où je devais aller.

En quittant maman, j'étais décidée. D'abord Clarine, puis, si je ne réussissais pas, Renoux, notre couturier. Mais maintenant, j'hésitais. Chez Renoux il me faudrait supporter les mêmes humiliations. Là aussi nous avions une facture très importante !

Une détresse affreuse s'empara de moi, détresse physique et morale. J'avais à peine déjeuné, et, malgré mes soucis, j'avais faim. J'entrai dans une pâtisserie et, tout en attendant mon thé, je réfléchis. D'abord, j'essayais de me persuader qu'aujourd'hui je ne pouvais plus rien faire, et que ce serait sage de retourner près de maman.

Maman. Ce nom cher m'empêcha de prendre le

tramway qui passait devant la pâtisserie et qui me ramenait directement à la pension de famille.

Maman. Je voyais son visage ravagé par le chagrin, je pensais qu'elle n'avait plus un coin à elle et, que le soir même il lui faudrait supporter la curiosité indiscreète de ces étrangères, contentes de pouvoir dévisager, tout à leur aise, une comtesse ruinée !

Maman ! Ce mot-là me poussa dans la rue et, prête à accepter les humiliations qui m'attendaient, je pris le chemin qui conduisait chez Renoux.

Lorsque j'arrivai devant l'hôtel du couturier, les autos encombraient la porte. L'idée de rencontrer quelques-unes de mes amies me fut si désagréable, que je résolus, immédiatement, de ne pas les reconnaître la première. Pourtant, j'étais encore une femme du monde !

Tranquillement, sans la moindre émotion apparente, je montai l'escalier, et, au haut des marches, je demandai au groom :

— Savez-vous si M. Renoux est occupé ?

— Sûrement que oui, madame. L'après-midi y a pas de chances qu'il ne fasse rien.

— A quelle heure sera-t-il libre ? J'attendrai.

— Faudrait demander ça aux vendeuses ; moi, je ne sais pas.

— Eh bien ! pourriez-vous prier une de ces demoiselles de venir me parler ? Je ne voudrais pas entrer dans les salons.

Etonné, le groom me regarda, puis il me dit en souriant :

— Ça m'est défendu de bouger d'ici, mais tant pis, j'y vais.

Quelques secondes après, tout content, il revint.

— J'ai eu de la veine, j'ai rencontré le patron, je lui ai raconté qu'une dame voulait le voir, et, comme ça n'avait pas l'air de l'emballer, j'ai ajouté qu'elle était jeune et jolie. Alors, il va venir.

Je rougis stupidement, la réflexion de ce gamin me déplaisait.

Très embarrassée de ma personne, je restai là, un long moment. Enfin, M. Renoux parut.

Il me reconnut tout de suite et, respectueusement, s'inclina devant moi.

— Mademoiselle de Bois-Mesnil, fit-il avec surprise, vous m'avez demandé, m'a-t-on dit ?

Je balbutiai :

— Oui, monsieur, je voudrais vous parler.

— Voulez-vous m'accompagner dans mon bureau, mademoiselle ?

Croyant qu'il fallait traverser tous les salons de vente, j'hésitais à répondre ; alors il ajouta :

— Il y a un étage à monter, mais ce n'est pas bien haut.

Je suivis le couturier. Cette fois il fallait en finir, et, avec énergie, en pensant à maman, je gravis l'escalier.

Devant moi, M. Renoux ouvrit une porte, j'entrai dans un joli bureau, meublé avec goût. Très empressé, il m'avança un fauteuil et, debout, devant la cheminée, les bras croisés, il attendit. Mais comme, intimidée, je me taisais, il parla :

— J'espère, mademoiselle, que Mme la comtesse va aussi bien que possible et que sa santé ne se ressent pas des pénibles moments que vous venez de traverser.

Avec des mots polis, je le remerciai. Puis, me souvenant de mon aventure chez Clarine, je jugeai prudent de rappeler la note que nous avions chez lui.

— Monsieur, dis-je, je suis venue vous voir pour plusieurs raisons... d'abord à cause de notre facture. Je voulais savoir si vous l'avez remise au liquidateur ou si vous préférez que nous vous la réglions nous-mêmes... en vous demandant du temps.

Homme d'affaires, il trouva ma démarche toute naturelle :

— Je ferai ce que vous désirerez, mademoiselle, me répondit-il, mais je crois qu'il est préférable que je remette cette facture au liquidateur, à moins que vous ne vous y opposiez, c'est ce que je compte faire.

Je m'inclinai, consentante, puis, bien vite, avec courage, j'ajoutai :

— Je voulais aussi vous demander, monsieur, un avis, un conseil. Vous savez que mon père est mort ruiné, et que de sa grosse fortune il ne nous reste rien. Je suis donc forcée de gagner ma vie. Or, n'ayant aucune disposition pour être institutrice ou demoiselle de compagnie, j'ai pensé que le commerce était, pour une femme, un débouché aussi honorable que beaucoup d'autres.

Flatté, M. Renoux appuya :

— Certainement.

Mais voulant en finir, tout de suite, j'ajoutai :

— Et alors j'ai pensé que vous pourriez, peut-être me trouver une situation dans votre maison. Je parle l'anglais, l'allemand, je suis très adroite ; enfin, j'ai beaucoup de bonne volonté, et je ne demande qu'à travailler.

Contente d'avoir dit tout ce qu'il fallait dire, je poussai un soupir de soulagement et j'osai regarder mon interlocuteur. Il s'était assis sur une chaise, en face de moi, et, moqueur, il souriait.

Je devinai sa réponse.

— Mademoiselle, fit-il, j'admire votre énergie, mais votre jeunesse, votre inexpérience, vous empêchent de voir les inconvénients de votre projet. Pour réussir dans le commerce, pour en supporter les désagréments, les ennuis, il faut d'abord un caractère très spécial, et puis connaître ce milieu-là, y avoir été élevée. On ne s'improvise pas commerçante du jour au lendemain, surtout lorsque votre éducation ne vous y a nullement préparée.

Comprenant le refus qui se cachait sous ces paroles, et pensant que je n'aurai plus le courage d'aller frapper à une autre porte, j'implorai :

— Monsieur, je vous assure que j'ai beaucoup de bonne volonté, croyez-moi. Je suis jeune, je viens d'avoir vingt et un ans. Eh bien ! à cet âge-là, on peut encore apprendre, et vous verrez que je saurai apprendre.

Cette prière sembla émouvoir M. Renoux.

Plus familier, déjà « patron », il consentit à discuter.

— Comprenez-moi, chère mademoiselle, je ne doute pas de votre intelligence, de votre bon vouloir, mais chez moi, que pourriez-vous faire ?

Embarrassée par cette question, je répondis avec hésitation :

— Je ne sais pas, je pourrais peut-être m'occuper des étrangères, je parle très bien l'anglais et l'allemand.

— Ici toutes mes vendeuses parlent anglais, et l'allemand n'est pas nécessaire.

— Alors, je pourrais surveiller des ouvrières, être contremaîtresse dans un de vos ateliers.

— Chère mademoiselle, regardez-vous. Avez-vous une allure qui vous permette d'être contremaîtresse ! Les ouvrières ne vous écouteront pas.

Désolée, je me tus, comprenant que c'était fini et que là, non plus, il n'y avait rien à espérer.

J'allais me lever pour m'en aller quand, à ma grande surprise, M. Renoux reprit :

— Mademoiselle, croyez bien que je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous, mais je vais être très franc et vous expliquer les raisons de mes hésitations.

• Depuis quinze ans, je suis propriétaire de cette maison, et depuis quinze ans bien des employés ont passé chez moi. Plusieurs étaient des femmes du monde que des déboires, des malheurs, le désir de gagner honnêtement leur vie, m'amenaient. Je vous assure, et cela je vous le dis en toute franchise, aucune de ces femmes-là n'a résisté plusieurs mois. Leur santé en était souvent la cause ; ce sont de rudes journées de neuf heures du matin à huit heures

du soir, et pendant ces heures-là, il faut être toujours souriante, et écouter les bêtises que des clientes, plus ou moins comme il faut, vous débitent. Les femmes du monde ne se font pas à cette vie-là, elles songent au passé, le comparent au présent et, un jour ou l'autre, acceptent n'importe... qui, pour retrouver leur aisance d'autrefois. Ici, j'ai déjà vu cela bien souvent.

Presque gaiement, je dis :

— Je me porte très bien, et puis j'ai beaucoup de courage. D'abord, je ne vis pas seule, j'ai une maman, fort délicate, qui ne peut pas se passer de mes soins. Pour elle, je travaillerai, et je vous assure, monsieur, que je ne penserai qu'à elle.

— Chère mademoiselle, fit-il en souriant, je voudrais vous croire, mais tant de jeunes filles m'ont déjà dit cela.

— Si vous voulez, repris-je avec entrain, nous pourrions essayer quelque temps. Un mois, deux mois ; après, si vous trouvez que je ne vous rends aucun service, je m'en irai.

Ces dernières paroles lui plurent ; il parut moins hésitant, et moi j'avais le pressentiment qu'en ce moment mon avenir se jouait. Je n'osais parler, je n'osais bouger, et j'avais un peu peur des mots que j'allais entendre.

Enfin, après un long silence, M. Renoux me dit :

— Soit, mademoiselle, cette fois encore je vais essayer de faire travailler une femme du monde. Je vous avoue que je n'ai aucune confiance dans cet essai, mais puisque vous semblez tant le désirer, je ne veux pas vous le refuser.

En entendant ces paroles je n'éprouvai aucune joie. Non, maintenant que je touchais au but, j'étais lâche devant le fait accompli, et je regrettais déjà ma liberté. M. Renoux continuait :

— Voyons, voulez-vous commencer tout de suite ? Nous sommes le 25 aujourd'hui, voulez-vous entrer le premier ? Pour débiter vous essaieriez de vous occuper de la vente, c'est ce qui est le plus facile, du reste, je vous recommanderai très spécialement à ma première vendeuse, une charmante femme. J'espère qu'elle vous prendra en amitié et qu'elle vous aplanira les difficultés du commencement. Moi, pour cela, je ne peux pas vous être utile ; ces questions de détail, je ne m'en occupe jamais... Maintenant, pour les appointements, je vais faire une exception en votre faveur. Toute vendeuse qui débute ici a cinquante francs les premiers mois ; vous, mademoiselle, je vous donnerai cent francs, et si cela

marche bien, je vous intéresserai sur vos ventes. Voilà tout ce que je peux faire.

En disant cela, il se leva. Je compris que je devais m'en aller.

Immédiatement je pris congé de lui, non sans l'avoir vivement remercié. Somme toute, cet homme avait été très bon pour moi.

Je descendis l'escalier. Au premier je retrouvai le groom qui me sourit malicieusement, mais, comme le « patron » n'était pas loin, il ne fit aucune réflexion.

Dehors l'air m'étourdit, j'étais fatiguée et je n'avais plus qu'un désir : rentrer, pour retrouver maman. J'avais soif de tendresses, je me sentais une âme de petite fille, et cette petite fille demandait à être encouragée, soutenue.

Dans le tramway qui m'emmenait vers elle, je pensais avec joie que j'allais la revoir. Elle serait là, dans notre petite chambre, m'attendant, songeant à sa grande fille ; dès que j'ouvrirais la porte, ses bras se tendraient. Près d'elle, je m'agenouillerais, et sur ses genoux, comme lorsque j'étais enfant, je poserais ma tête. Là, tout bas, je lui apprendrais que dans cinq jours sa fille serait vendeuse chez Renoux. Pour ne pas lui faire de chagrin, je lui raconterais que cette situation me tentait, que cela m'amusait d'entrer dans cette maison, et que cette nouvelle vie ne m'effrayait pas. Enfin je me disais que, pour ne pas la voir pleurer, je saurais mentir et lui cacher mon affreuse désespérance.

Devant la pension de famille, le tramway ralentit, je descendis si vite que le conducteur maugréa contre l'imprudence des voyageurs, puis, je grimpai les trois étages. Mon coup de sonnette impatient fit venir immédiatement la domestique. La porte ouverte, je traversai, en courant, la galerie, puis le long couloir sombre au bout duquel était notre chambre. D'une main tremblante je tournai le bouton. Hélas ! la pièce était noire, vide, maman n'était pas là !

Brisée, à bout de forces, je me laissai tomber sur l'unique fauteuil de notre chambre et comme un petit enfant, je me plaignis :

— Maman, maman, pourquoi n'es-tu pas là ?

Longtemps j'ai répété cette phrase, anéantie par mon chagrin, n'ayant pas le courage de réagir. Mais, tout à coup, j'ai entendu marcher dans le couloir, alors j'ai eu peur d'être surprise. Vite, je me suis redressée, prête à oublier ma peine si maman m'embrassait avec tendresse.

C'était seulement la femme de chambre, elle m'apportait une lettre de Mme Durnal.

Cette amie me prévenait qu'avant trouve ma mère

très triste, elle la gardait à dîner. Si je voulais, je pouvais aller les rejoindre.

Aucun mot affectueux n'accompagnait cette invitation; aussi je ne l'acceptai pas, et je dinai seule avec les Américaines.

Mon visage pâle, vraiment méconnaissable, leur fit sans doute pitié, car elles évitèrent de me regarder et à la fin du repas, gentiment, l'une d'elles me demanda de venir au salon. Naturellement je refusai, mais cette sympathie me fit du bien et, plus calme, moins désespérée, je retournai dans ma chambre pour attendre ma mère.

Elle est rentrée, elle m'a grondée de ne pas être venue dîner chez Mme Durnal, puis, sans me demander ce que j'avais fait toute la journée, elle s'est couchée. Une affreuse migraine la faisait souffrir...

Moi, je n'ai pas mal à la tête, mais mon cœur est bien malade, et rien ne peut le soulager.

..

Ma mère sait, je lui ai appris que j'entrais chez Renoux. Cette nouvelle lui a été très désagréable.

— En sommes-nous là, m'a-t-elle dit, et ne peux-tu pas trouver autre chose ?

Et comme je tardais à répondre, vite elle a ajouté :

— J'aurais préféré te voir prendre une place de lectrice ou de demoiselle de compagnie, ce sont des choses que des femmes de notre monde peuvent faire; mais vendeuse, chez Renoux, notre ancien couturier ! Non, Régine, tu n'as pas réfléchi.

Ces paroles m'agacèrent et me firent de la peine.

— Ma petite maman, repris-je affectueusement, mais avec fermeté, c'est une chose dont je suis seule juge. Je préfère, de beaucoup, être vendeuse, que lectrice chez l'Américaine de Mme Durnal. D'un côté il y a de l'avenir, de l'autre, rien; aussi, je n'ai pas hésité et c'est fait depuis hier.

— Comment, tu t'es engagée sans me consulter ! s'écria-t-elle avec étonnement.

— Oui, il le fallait bien. Nos ressources sont restreintes, et je devais commencer à travailler immédiatement.

Plus doucement j'ajoutai :

— Maman, j'ai besoin de beaucoup de courage, veux-tu que nous ne continuions pas cette discussion ? Elle m'est très pénible.

— Tu voudrais que je t'approuvasse, reprit ma mère avec colère, non, cela ne m'est pas possible. Mme Durnal m'avait prévenue de tes idées, mais je t'avoue que je n'y croyais pas.

Mme Durnal ! ce nom me fit comprendre que pour le moment toute discussion était inutile. Hier, pendant plusieurs heures, maman avait causé avec son amie et ensemble, sans moi, pourtant la principale intéressée, elles avaient décidé ce que je devais faire. Et voilà que, sans m'occuper de leurs bavardages, sans leur demander conseil, j'avais agi et j'avais réussi. De cela, ma mère, je crois, m'en voulait. Profondément attristée, je me tus ; à quoi bon répondre ?

Mon silence exaspéra maman ; énervée, elle reprit :

— Alors, tu ne veux pas renoncer à cette idée, tu tiens à devenir une commerçante ! Tu ne te rends pas compte qu'en agissant ainsi tu quittes notre monde, pour toujours. C'est une chose qu'on ne fait pas sans réfléchir.

— Pour vivre dans notre monde il faut de la fortune, et nous n'en avons plus.

— C'est possible, mais tu pouvais attendre.

— Attendre quoi ?

Maman fut embarrassée, Mme Durnal ne lui avait pas préparé cette réponse.

— Enfin, reprit-elle, tu ne te préoccupes ni de mon mécontentement, ni de mes désirs. Vraiment, Régine, je croyais que tu m'aimais mieux que cela, et que pour toi je comptais plus.

Ce reproche me fit mal, si mal que je m'écriai :

— Maman, oh, maman !

Ce cri sincère émut ma mère ; incapable de rancune, elle me tendit les bras.

Je m'y blottis, heureuse de cette étreinte que, depuis hier, j'avais tant désirée.

Maintenant maman pleurait.

— Comprends-moi, ma grande Régine, je ne t'ai pas dit cela pour te faire de la peine, mais je ne peux pas m'imaginer, je ne peux pas croire que toi, ma fille, tu vas être employée, vendeuse, chez Renoux. Lui d'abord, puis tant d'autres vont se croire le droit de te parler comme à n'importe qui. Cela, promets-moi que tu ne le supporteras pas ?

Cet enfantillage me fit sourire : décidément la plus vieille de nous deux, c'est bien moi.

Maman me demanda encore :

— Régine, est-ce que tu vas être prise toute la journée ?

— Oui, de neuf heures du matin à huit heures du soir.

— Et tu déjeuneras là-bas ?

— M. Renoux ne me l'a pas dit, mais je le suppose.

— Alors, reprit-elle, je serais toujours seule ! Desserrant son étreinte, plaintivement, elle ajouta : Vraiment, tu m'abandonnes, tu ne peux pas le nier.

Je quittrai ses bras, désolée.

Jamais ma mère ne comprendrait que c'était à cause d'elle que j'avais pris cette situation.

Nous ne parlâmes plus de Renoux, à quoi bon ? Je me mis à ranger notre chambre, puis je demandai ce qu'elle comptait faire cet après-midi.

Mme Durnal venait la prendre, elles sortaient ensemble ; alors je lui dis :

— Tu n'as pas besoin de moi, maman ?

— Non ; il faut bien que je m'habitue à me passer de toi.

Le déjeuner sonnait, ce fut une heureuse diversion.

Immédiatement après le repas Mme Durnal arriva. Elle fut tendre avec ma mère, très froide avec moi ; maman partit sans me demander ce que je comptais faire.

Cette indifférence m'attrista, j'avais tant espéré passer ma dernière journée de liberté seule avec ma mère. J'étais dans notre chambre comme une âme en peine, ne voulant pas penser, essayant de ne pas pleurer. Je m'arrêtai près de la fenêtre, un tout petit rayon de soleil avait réussi à passer dans la cour sombre et humide. Sans doute, il faisait beau. Je m'habillai et sortis.

L'après-midi, une délicieuse journée de mai, une de ces journées où il vous semble impossible d'être triste ! Effet de soleil ou de printemps, mais je me sentis moins malheureuse. La bouderie de maman ne durerait pas, chez Renoux, je réussirais. J'avais à passer quelques années mauvaises, mais, après, le bonheur reviendrait. Et, consolée, je regardais autour de moi. Les arbres avaient toutes leurs feuilles, les femmes me semblaient toutes jolies, et les bébés, que je croisais, me souriaient gentiment. Dieu, qu'il faisait beau !

Après avoir marché un long moment sans but, je pensais qu'il fallait profiter de ma dernière journée de liberté pour aller au cimetière. Il était de bonne heure, je résolus de m'y rendre à pied. La route était longue, mais j'avais devant moi toute une journée ; maman ne rentrerait pas avant le dîner.

Le nez en l'air, cherchant je ne sais quoi, je pris le chemin des écoliers. Je voulais éviter les rues sombres et étroites, où le merveilleux soleil ne pénétrait pas. Les grandes avenues bordées d'arbres, où l'on pouvait marcher sans être bousculé, m'attiraient ; je les pris à la suite l'une de l'autre, trouvant un véritable plaisir à me promener seule. Près d'une porte, je remarquai un écriteau et m'arrêtai immédiatement : « Petit appartement à louer ».

Je regardai la maison, elle était de très simple

apparence, mais les fenêtres larges promettaient des pièces claires. Je pensai à notre chambre actuelle, si triste et si sombre.

J'entrai chez la concierge. L'appartement était de quinze cents francs, au cinquième, libre en juillet. Salon, salle à manger, deux chambres à coucher.

Et comme je demandais s'il y avait cabinet de toilette et salle de bains, la concierge, avec un bon gros rire, s'écria :

— Non, mais, mademoiselle, faudrait peut-être que pour ce prix-là on vous donne « une » ascenseur. Pensez donc que vous avez cinq fenêtres sur l'avenue, et un grand balcon. L'été, avec les arbres en dessous, c'est comme si on était à la campagne. C'est magnifique là-haut, voulez-vous voir ?

J'acceptai, et, derrière la concierge, une bonne grosse mère qui montait avec peine, je grimpai l'escalier. Sur chaque palier, pour reprendre haleine, la concierge s'arrêtait et me vantait sa maison.

— Une maison si bien habitée, mademoiselle, où on ne reçoit pas de femme seule ; aussi une fois dix heures tout le monde est rentré. Pas le moindre bruit, on peut dormir sa nuit entière sans être réveillé. Et puis, c'est un quartier tranquille, où il n'y a jamais de vilaines histoires.

Enfin nous arrivâmes. L'appartement, petit, mais gentil, me séduisit par sa situation.

Je donnai cinq francs à la concierge qui, ravie de ce pourboire, me promit de ne pas faire visiter l'appartement pendant deux jours.

Dehors je fis des calculs : quinze cents francs pour le loyer, puis l'achat des meubles indispensables, avec trois ou quatre mille francs nous pourrions nous installer. Nous avions dix mille francs devant nous, j'allais gagner cent francs par mois ; si cet appartement plaisait à maman, il serait sage de l'arrêter.

L'idée d'avoir de nouveau un coin à nous, un coin qui ne fût pas une chambre d'hôtel, m'enthousiasmait, et j'espérais bien que ma mère partagerait mon enthousiasme.

Tout en pensant à notre avenir, j'étais arrivée à la porte du cimetière, j'entrai, et, dès mes premiers pas, j'éprouvai une impression très douce. Là aussi le printemps avait fait son œuvre. Toutes les tombes étaient fleuries, les petites chapelles pleines de fleurs ; les unes avaient été apportées par des mains pieuses, les autres, le hasard les avait fait pousser là... Aucun mort ne semblait abandonné, de simples graminées recouvraient les pierres rongées par la mousse, les balustrades de fer, les croix rouillées par la pluie, disparaissaient sous le lierre.

Les oiseaux chantaient. Dans cet endroit silencieux et tranquille les nids étaient nombreux ; là, les gamins n'étaient pas à craindre, aucune main sacrilège ne viendrait prendre les petits. Aussi on devinait que dans ce grand cimetière les oiseaux se multipliaient vite. Partout, près de moi, plus loin, si loin que ce n'était qu'un murmure, j'entendais des chants d'oiseaux ; concert exquis, harmonie divine, très consolante. Et vers la tombe de mon père j'avancai. Elle était à l'extrémité du cimetière, mais le chemin ne me parut pas long.

Dans la chapelle je m'agenouillai, calme, résignée, combien différente de celle qui, trois semaines auparavant, avait accompagné ici même la chère dépouille. Ce jour-là, je n'avais pas de chagrin, j'étais endormie, je vivais quelque affreux cauchemar qui m'épouvantait, et que je ne comprenais pas encore. Cette mort, ce deuil survenu en plein bonheur m'avait anéantie. Autour de moi on s'étonnait de ma force de caractère, de mon visage impassible sur lequel on ne voyait la trace d'aucune larme.

Sans savoir ce que je faisais, près du caveau où on venait de descendre mon père, j'ai serré la main à une foule d'indifférents que la curiosité et peu de sympathie avaient amenés là ; puis seule, refusant énergiquement toute compagnie, je suis partie... Et ce n'est qu'en pénétrant dans l'hôtel, qu'en rentrant chez nous, que j'ai compris que mon père était mort.

En me rappelant cet horrible retour, dans la petite chapelle, tantôt, j'ai pleuré ; mais ces larmes n'étaient pas douloureuses. L'âme de mon père était-elle très près de la mienne, est-ce elle qui m'a consolée ? je ne sais. Mais je me suis relevée de ce prie-Dieu pleine de courage, prête à lutter. J'ai quitté le cimetière, les oiseaux chantaient toujours.

Avec un tramway, j'ai regagné la pension de famille, maman était là, elle a trouvé que je rentrais bien tard ; seule, dans cette chambre d'hôtel, elle s'ennuie. J'ai parlé de l'appartement découvert, en principe cela lui sourit ; elle a hâte de quitter la pension de famille.

La journée s'est achevée très vite, les heures s'enfuyaient avec rapidité. Cette dernière journée de liberté, cette dernière journée où j'étais encore une femme du monde, j'aurais voulu qu'elle ne finit jamais. De demain j'ai peur, peur de l'inconnu qui m'attend.

..

Vêtue d'une robe très simple, coiffée d'un chapeau qui ne me va guère, je suis partie ce matin, bien triste, le désespoir de maman m'avait bouleversée.

Pendant que je m'habillais, sans rien dire, elle pleurait, et comme je ne pouvais guère la consoler, j'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir. Tout en me coiffant, dans la glace, je voyais son joli visage décomposé par le chagrin, je voyais ses larmes et, impassible, je ne bougeais pas.

Mon indifférence a surpris ma mère, elle n'a pas compris que si je m'approchais d'elle pour la prendre dans mes bras, c'était fini, je ne partirais pas. J'avais si peu de courage qu'il aurait suffi d'une toute petite chose pour me faire rester là, près de ce lit, où maman pleurerait.

Ces larmes de ma mère, j'en étais la cause directe et je devinais les mots que ses lèvres n'osaient prononcer.

Commerçante, déchéance !

Voilà ce qu'elle aurait voulu me dire ; mais pour ne pas entendre ces deux mots-là, lâchement je me suis enfuie de notre chambre, après avoir effleuré d'un baiser le front de ma pauvre maman. Puis vite, vite, comme une folle, j'ai quitté la pension de famille. Le tramway passait ; en courant, je l'ai attrapé. Là, pour m'occuper, j'ai regardé les personnes qui m'entouraient. Près de moi deux femmes causaient, mais je ne pus m'intéresser à leur conversation ; malgré mes efforts, malgré ma volonté, je pensais que chaque tour de roue me rapprochait de chez Renoux. Bientôt, dans quelques minutes, il faudrait entrer dans ce magasin où je ne serais plus qu'une employée.

A chaque arrêt, j'avais envie de descendre, je voulais retourner près de maman ; elle avait raison, vraiment je ne pouvais accepter cette situation. C'était fou, ridicule, et j'avais pris ma décision sans réfléchir.

Le tramway s'arrêta, je me levai toute tremblante, déjà j'apercevais la porte de Renoux. Comme dans un rêve, les jambes peu solides, je traversai la rue ; puis, sans aucune hésitation apparente, j'entrai dans le joli magasin. Maintenant, c'était fini.

Tout de suite je rencontrai le petit groom, il me reconnut et me sourit.

— C'est-y encore pour le patron que vous venez aujourd'hui de si bonne heure, mademoiselle ? me demanda-t-il gouailleur.

Je répondis d'une voix qui tremblait un peu :

— Oui, j'ai besoin de voir M. Renoux, mais il m'attend.

— Il vous attend ? Alors il va s'amener plus tôt que d'habitude, tant pis pour les demoiselles qui ne seront pas arrivées.

Et comme, embarrassée, je restais là, ne sachant,

que faire ni que dire, le gamin, après m'avoir examinée de la tête aux pieds, me questionna :

— C'est pas pour des toilettes que vous venez.

— Non, et bien vite, courageusement, j'ajoutai : Je viens pour travailler.

— Ah ! reprit-il étonné, c'est-y que vous seriez la nouvelle vendeuse, la fille d'une comtesse, à ce qu'on m'a raconté ?

Je rougis un peu, et m'éloignai du gamin. Un canapé se trouvait là, j'y m'assis et dis :

— Je vais attendre M. Renoux, j'espère qu'il ne tardera pas.

— Ça se peut, mais ça se peut aussi qu'il ne s'amène pas avant onze heures, vous seriez mieux d'aller trouver Mme Jeanne, c'est la première. Une rosse, ajouta-t-il plus bas, une poseuse, qui se croit belle ! Voulez-vous que je vous conduise près d'elle ? On la trouvera facilement, elle doit être en train de crier après tout le monde.

Résignée, je me levai et je suivis le petit groom. Il traversa un salon où des vendeuses, très élégantes, brosaient des mannequins ; puis il entra dans une grande pièce toute ronde où, tout autour, derrière des fauteuils anciens, des jeunes filles drapaient des étoffes. Au milieu, une femme, déjà d'un certain âge, les surveillait.

— Voyons, mademoiselle Berthe, disait-elle, regardez ce que vous faites : ce rose à côté de ce rouge, c'est affreux. Vous êtes distraite ce matin, vous ne remarquez rien. C'est assommant de répéter tout le temps la même chose.

Brusquement le gamin l'interrompt :

— Madame Jeanne, dit-il de son ton gouailleur et impertinent, c'est la nouvelle vendeuse ; comme le patron n'est pas là, je vous l'amène.

Mme Jeanne se retourna immédiatement. Quelques instants, qui me parurent très longs, elle me dévisagea, et, bien qu'elle me sourit, je compris que je lui déplaisais.

— M. Renoux m'a prévenue de votre bonne volonté, me dit-elle, mais aussi de votre ignorance. Il paraît que vous avez tout à apprendre.

Et comme j'inclinai la tête en signe d'assentiment, elle ajouta :

— Vous allez commencer par l'étalage, une de ces demoiselles aura l'obligeance de vous montrer comment il faut le faire.

Ces demoiselles me regardaient avec un sourire étrange, elles se moquaient, sans doute, de cette jeune fille du monde qui voulait se mêler à elles, et essayer de gagner sa vie.

J'étais embarrassée, j'avais mon chapeau, un parapluie à la main, et je me rendais compte que, plantée au milieu de ce salon, j'étais ridicule. Déjà Mme Jeanne ne s'occupait plus de moi, elle donnait des ordres à les fillettes qui entraient à chaque instant.

Bravement je fis quelques pas vers elle.

— Madame, lui demandai-je, où faut-il mettre mes affaires ?

Avec un peu d'impatience, elle me répondit :

— Dans l'antichambre, mademoiselle, comme tout le monde.

— Je ne sais pas où est l'antichambre, madame. Enervée, elle reprit :

— Mais vous l'avez traversée pour venir ici.

— Non, madame, je ne crois pas ; je suis entrée par le magasin.

Elle se récria :

— Voilà ce qu'il ne faut jamais faire. Les employées entrent par la porte de service ; vous voudrez bien, mademoiselle, vous conformer à cette règle.

Je rougis, alors que j'aurais tant voulu avoir un visage impassible. Mme Jeanne s'aperçut de mon trouble, et il me sembla qu'un éclair de joie traversait ses yeux gris.

Elle appela une jeune fille.

— Mademoiselle Marie, montrez à mademoiselle tout ce qu'elle a besoin de connaître, et occupez-vous d'elle ; ce matin je ne veux plus être dérangée.

Là-dessus, sans même me regarder, elle passa devant moi et alla s'installer à un petit bureau où elle se mit à écrire.

Je suivis Mlle Marie qui, sans aucune obligeance, comme on accomplit une corvée, me montra l'antichambre, la porte de service et le lavabo.

— La salle à manger est au sixième, me dit-elle, il y a deux tables, une à onze heures et demi et l'autre à midi et demi. Il faudra demander à Mme Jeanne de quelle fournée vous serez...

Nous rentrâmes dans le salon, l'étalage était fini, plusieurs jeunes filles plaient des dentelles, d'autres habillaient des mannequins.

Mlle Marie prit une pièce de drap et commença à la déplier. Je m'approchais pour l'aider, lorsque de son bureau Mme Jeanne m'interpella :

— Mademoiselle, me dit-elle, voulez-vous venir me parler ?

Je traversai le salon. Elle me regardait venir et, sans doute, quelque chose dans mon allure lui plut, car elle ajouta brusquement :

— Dépêchez-vous un peu.

A côté d'elle, il y avait deux fillettes de creche à

quatorze ans. L'une tenait un corsage à peu près terminé, l'autre, une dentelle.

— Mademoiselle... reprit Mme Jeanne, au fait, comment vous appelez-vous ?

— Régine, madame.

— Eh bien, mademoiselle Régine, à onze heures Mme de Burnes va venir pour son essayage ; sa vendeuse est malade, vous la remplacerez. Voici son corsage et sa dentelle, veuillez mettre cela dans le salon rose.

Remplacer une vendeuse, le salon rose... choses qui me parurent incompréhensibles.

Les fillettes me tendaient le corsage et la dentelle. Je les pris, me demandant ce que j'allais en faire. Je n'interrogeai pas Mme Jeanne (elle s'était remise à écrire), je m'adressai à Mlle Marie qui drapait une étoffe sur un mannequin.

En s'en allant, les fillettes curieusement me dévisagèrent, et la plus grande des deux, une petite rousse aux yeux noirs, dit à sa compagne en passant près de moi :

— Zut ! ce qu'elle est jolie, la nouvelle !

Cette réflexion de gamine me fit sourire, mais elle ne plut pas à Mme Jeanne, et ses yeux gris me regardèrent sans aucune indulgence. J'emportai le corsage et la dentelle.

Dans le salon rose, il n'y avait que des glaces qui me renvoyèrent mon image. Attentivement, je me regardai. Cette vendeuse dans l'exercice de ses fonctions, c'était bien moi, Régine de Bois-Mesnil, moi si orgueilleuse de ma race, si fière de mon nom, qu'une longue lignée de braves avait fait glorieux.

Je souffris tant de me voir ainsi, qu'une sueur froide vint à mes tempes et, de nouveau, je pensai que maman avait raison. Vendeuse, ce n'est pas un métier possible pour moi ! Je continuai à me regarder et, tout à coup, je me souvins du compliment de la fillette : « Ce qu'elle est jolie la nouvelle ! » Cette phrase me consola. Je suis coquette et, sans fausse modestie, je trouvai que la petite ouvrière avait raison.

Ma robe noire, très simple, mais bien faite, dessina joliment ma taille, et puis le crêpe, si triste pour les brunes, est la parure des blondes. Mes cheveux dorés, mon teint rose, supportent facilement cette fillette sombre.

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'on ouvrit brusquement la porte du salon.

— Mademoiselle Régine, me cria Mlle Marie, Renoux vous demande.

Je tenais toujours le corsage et la dentelle.

— Où dois-je poser cela ? fis-je sottement.

LA TRANSFUGE

— N'importe où, sur une chaise, sur un fauteuil; mais dépêchez-vous, M. Renoux vous attend.

L'air important de Mlle Marie me fit comprendre que M. Renoux devait être le patron redouté. Je la suivis, ennuyée de penser que sous les regards méchants de Mme Jeanne, et les sourires moqueurs des demoiselles, il me faudrait écouter les paroles bienveillantes que M. Renoux allait sans doute m'adresser.

Dans le grand salon, debout devant le bureau, M. Renoux causait avec la première, les autres jeunes filles avaient disparu.

Dès qu'il me vit, il vint vers moi, ét, très simplement, en camarade, il me tendit la main.

— Bonjour, mademoiselle, vous voilà donc installée parmi nous. J'espère que tout marchera bien. Je vous ai recommandée à Mme Jeanne, qui m'a promis de s'occuper elle-même de vous. Vous verrez que vous apprendrez très vite votre métier, et qu'il n'est pas plus désagréable qu'un autre.

Se tournant vers la première, d'un ton de maître, il ajouta :

— Mademoiselle s'occupera spécialement des ventes anglaises, elle connaît très bien la langue et elle pourra nous rendre ainsi des services appréciables.

Plus doucement, il me demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Mme Jeanne le fit pour moi.

— Régine, dit-elle; c'est parfait, nous n'avons pas de jeunes filles de ce nom.

M. Renoux me regarda longuement, puis il reprit en souriant :

— Régine, c'est un joli nom.

Ce compliment et ce sourire me déplurent, mais je dissimulai cette impression, et balbutiai quelques mots aimables que Mme Jeanne ne me laissa pas achever.

— Mademoiselle Régine, me dit-elle, j'aperçois Mme de Burnes, voulez-vous aller la rejoindre ? Ce matin elle doit choisir un manteau du soir; quand son essayage sera fini, vous viendrez me chercher.

Je compris que Mme Jeanne désirait m'éloigner, et je lui en fus reconnaissante.

J'arrivais au salon rose comme une dame y entrait, accompagnée par Mlle Marie.

Celle-ci en me voyant s'écria :

— Voici Mlle Régine, madame, qui remplacera votre vengueuse.

Puis elle s'en alla en fermant la porte, me laissant

seule avec cette dame qui s'appelait, m'avait-on dit. Mme de Burnes.

Inquiète, craignant de commettre quelque grosse bêtise, je me demandais ce qu'il fallait faire, ce qu'il fallait dire, et je cherchais à me souvenir de l'attitude de la vendeuse lorsque je venais chez Renoux comme cliente. Mais mon esprit troublé ne se rappelait rien, je me sentais sotte, gênée, et ce silence m'embarassait.

Pendant ce temps, sans s'occuper de moi, cette dame mettait sur une petite table son sac, ses bijoux. Cela fait, elle s'approcha de la glace, se regarda attentivement, arrangea ses cheveux, se poudra le visage, puis, se tournant, elle me dit :

— Je suis prête, mademoiselle, vous pouvez me déshabiller.

Ces mots me bouleversèrent et mon orgueil se révolta. Déshabiller cette dame, non, je ne le voulais pas... c'était un métier de femme de chambre et je ne devais pas faire cela. On ne m'avait pas prévenue, ce n'était pas dans les conditions... J'étais vendeuse, pas autre chose. Non, non, jamais je ne déshabillerais cette femme. Je me rapprochais de la porte avec l'idée de fuir, mais derrière cette porte il y avait Mme Jeanne et ses yeux gris méchants : cette vision m'arrêta.

Mon hésitation, incompréhensible pour Mme de Burnes, me valut quelques paroles désagréables.

— Vous dormez, mademoiselle. J'attends, et je suis pressée.

Résignée, les mains tremblantes, je m'approchai d'elle et commençai à dégrafer son col, mais j'étais si bouleversée, que, maladroite, j'attrapai ses cheveux.

— Faites donc attention, fit-elle furieuse, vous avez l'air de ne pas savoir ce que vous faites.

Cela était vrai, je ne savais pas ce que je faisais.

Lorsque Mme de Burnes fut déshabillée, je la regardai curieusement, étonnée de la trouver laide et mal faite. Son corsage la dissimulait si habilement, que jamais je n'aurais soupçonné cette poitrine rentrée, ces épaules hautes et maigres.

— Eh bien, me dit-elle nerveuse, naturellement mon corsage n'est pas prêt, il va falloir que j'attende. Vous auriez bien pu me prévenir.

Son corsage ! Je me souvins de l'avoir apporté tout à l'heure, il était là, sur le fauteuil. Je le pris et le lui montrai.

— Le voilà, madame, voulez-vous le mettre ?

Sa figure changea, elle l'examina, et le trouvant joli, devint plus aimable.

— Dépêchons-nous, me dit-elle, et pendant que je

vais agraffer mon corsage, allez chercher l'essayeuse.

L'essayeuse, je ne savais guère où elle était. Je sortis du salon pour me renseigner.

Dans le couloir je rencontrai M. Renoux.

Bravement, je l'arrêtai.

— Monsieur, lui, dis-je, Mme de Burnes, avec qui je suis en ce moment, réclame l'essayeuse; je ne la connais pas, et ne sais où la trouver.

Le patron, comme tout le monde dit ici, se fâcha.

— Mme Jeanne ne vous a donc rien expliqué? me demanda-t-il avec impatience.

— Non, monsieur; et, voulant l'excuser, j'ajoutai: Elle était très pressée ce matin.

— Venez avec moi, mademoiselle, je vais vous montrer l'atelier où sont les essayeuses.

Au bout du couloir il ouvrit une porte qui donnait dans une grande salle très claire. Une immense table tenait le milieu de la pièce; autour de cette table quatre jeunes filles coupaient des étoffes; dans un coin, près de la fenêtre, deux vieilles femmes cousaient. L'arrivée du patron fit sensation.

— L'essayeuse de Mme de Burnes? demanda M. Renoux.

Une très jolie brune se dérangea.

— Voilà, mademoiselle Régine, me dit M. Renoux, très aimablement.

Je le remerciai, et je partis avec l'essayeuse qui, chemin faisant, m'interrogea:

— Vous êtes nouvelle, vous ne connaissez pas encore la boîte?

— Non, je suis ici depuis ce matin.

— D'où sortez-vous?

Je ne sus que répondre, je ne tenais pas à avouer que je débutais. Heureusement pour moi nous rencontrâmes Mlle Marie qui nous prévint que Mme de Burnes s'impatientait.

— Ah! ça va être gentil, murmura l'essayeuse, si elle est de mauvaise humeur, rien ne marchera, et elle va nous débiter de ces amabilités dont elle n'est pas avare.

Moi tremblante, elle riant, nous entrâmes dans le salon rose. Mme de Burnes, devant la glace, très rouge, l'air méchant, nous apostropha.

— Eh bien, mademoiselle, vous y mettez le temps; puis, se tournant vers l'essayeuse, elle lui dit: Je ne sais pas ce que vous avez fait à mon corsage, mais je ne peux plus l'agrafer. Vous n'êtes pas soigneuse dans vos essayages, mademoiselle, alors, naturellement, quand tout est fini, rien ne va.

Sans se démonter une minute, toujours souriante, l'essayeuse s'agenouilla devant Mme de Burnes,

puis, après avoir essayé en vain d'agrafer le corsage, elle se releva et, très calme, elle répondit :

— Ce qui arrive n'est pas étonnant, madame, vous n'avez pas le même corset.

Mme de Burnes protesta, mais elle mentait mal, et finit par avouer qu'elle avait changé de corsetière, mais qu'il fallait arranger son corsage pour cette nouvelle coupe.

Comme l'essayeuse finissait, Mme Jeanne entra. Alors Mme de Burnes changea de visage, elle cessa d'être arrogante, elle devint aimable, et demanda à Mme Jeanne si elle avait pensé à son manteau du soir.

Et pendant que, sous l'œil attentif de la première, je rhabillais Mme de Burnes, ces dames causèrent chiffons. Quand j'eus fini, Mme Jeanne me dit, tout bas, de monter déjeuner.

Déjeuner, je n'avais pas faim, et puis ce repas pris en commun m'épouvantait. J'étais déjà bien lasse et nous n'étions qu'au milieu de la journée !

Comme je sortais du salon, je me heurtai à la petite ouvrière rousse qui venait chercher le corsage de Mme de Burnes. Je le lui donnai.

— Mince, s'écria-t-elle, en regardant les épingles, pour un « poignard », c'est un « poignard » !

Cette phrase ne parut incompréhensible, mais comme la fillette paraissait aimable, je lui demandai de m'indiquer l'escalier qui conduit à la salle à manger.

— J'y vais justement, mademoiselle Régine, — elle savait déjà mon nom, — si vous voulez on fera route ensemble.

J'acceptai avec empressement. Ces yeux noirs, malicieux, ces lèvres qui me souriaient (les premières depuis ce matin) me plaisaient infiniment. En montant l'escalier, nous causâmes.

— Comment vous appelez-vous ? demandai-je à ma gentille compagne.

— Georgette, me dit-elle en riant, mais faut pas me dire vous, ici tout le monde me tutoie.

— Eh bien, je ferai comme tout le monde et je vous tutoierai. Quel âge as-tu ?

Les yeux rieurs me regardèrent.

— Je vais avoir seize ans, dit-elle, mais je ne les parais pas : mes cheveux dans le dos, et puis les robes courtes, ça rajeunit. C'est pas pour ça que je les porte.

— Je le pense bien.

— Non, c'est rapport à la boue, et puis faut moins d'étoffe, et quand on est six filles, c'est des choses qu'on calcule.

— Six niles ! m'écriai-je étonnée. Que fait ta maman ?

— Rien, elle n'a pas le temps avec ses gosses. Je suis l'aînée, la dernière a dix-huit mois.

— Et ton papa ?

La figure de la fillette changea, elle ne sourit plus, et son petit visage eut une expression de souffrance.

— Il est parti, me dit-elle, y avait trop d'enfants chez nous, ça l'embêtait d'entendre toujours crier.

J'avais envie de questionner, de demander à cette petite si elle gagnait suffisamment, et si chez elle il n'y avait pas trop de misère ; mais j'eus peur de paraître indiscret. Du reste, de nouveau l'enfant souriait, et, à son tour, elle m'interrogea :

— Et vous, mademoiselle Régine, vous en avez aussi des sœurs ?

— Non.

— Et des frères ?

— Non plus.

— Une maman, au moins.

— Oui, une maman.

Elle s'arrêta sur une marche et, me montrant ma robe noire, gentiment, elle ajouta :

— C'est de votre papa que vous êtes en deuil ?

Elle me fit cette question si affectueusement que mes yeux s'emplirent de larmes. Elle s'en aperçut, et, voulant me consoler, elle dit :

— C'est tout pareil à moi, allez, j'ai autant de chagrin que s'il était mort. Elle secoua la tête et bravement ajouta : Allons, faut continuer à grimper, y a encore trois étages. C'est sous les toits, on y gèle l'hiver et on y cuit l'été, mais on a une vue épatante. Si j'avais une lorgnette on pourrait presque voir jusque chez nous.

— Où habites-tu ?

— Oh ! pas dans les quartiers chics, je n'ai pas hôtel avenue du Bois. C'est dans une petite rue derrière le Sacré-Cœur qu'on a son rez-de-chaussée, deux pièces et un petit jardin, grand comme un mouchoir, où on trouve moyen d'avoir une poule qui pond.

— Ça doit être gentil.

Non, c'est très laid. Une seule fenêtre pour deux chambres ; c'est triste, noir, humide, mais c'est tout ce qu'on a trouvé. Quand y a six enfants à loger, personne ne veut vous louer.

Nous étions arrivées en haut. Georgette avait grimpé les six étages très facilement, moi, j'étais essoufflée, ce qui fit rire la fillette.

— Vous n'avez pas l'habitude des échelles, dit-elle ; vu que jé la monte plus de trente fois par jour, jé finis par ne plus m'apercevoir qu'elle est raide !

Trente fois par jour ces six étages ! Pauvre petite.

quel métier? Et, attendrie, je regardais ce petit corps mince, cette figure charmante mais souffreteuse.

— C'est par ici, au bout du couloir, à droite, et la première porte devant vous. Au revoir, mademoiselle Régine.

Et avant que j'aie eu le temps de la remercier, Georgette avait disparu.

Je pris le couloir qu'elle m'avait indiqué, et je trouvai facilement la porte. Derrière cette porte, j'entendis des rires. Timidement je tournai le bouton, mon apparition fit sensation. Les rires cessèrent, et vingt paires d'yeux me regardèrent avec curiosité. Je saluai en entrant, puis je murmurai un vague « bonjour ». Personne ne me répondit. Alors je fis comme les autres, je pris une chaise et m'assis autour de la table.

Une voix pointue, désagréable, m'interpella :

— Mademoiselle, ne prenez pas la place de Mme Lucie, elle sera là dans quelques minutes, elle finit un essayage.

Je me levai et, m'adressant à celle qui venait de me parler, je lui demandai, très poliment :

— Pourriez-vous m'indiquer, madame, une place qui ne soit à personne.

— Je ne sais pas, renseignez-vous près de Marie.

Marie, c'était sans doute la servante. Je m'approchai d'elle; au bout de la table elle me désigna une chaise.

Je m'assis entre deux jeunes filles qui causaient ensemble avec animation. Ma présence les ennuya et elles s'amusèrent, croyant que je ne les voyais pas, à me faire des grimaces.

Impassible, résignée à tout accepter, j'essayai de déjeuner, car maintenant j'avais faim. Mais les regards moqueurs, les chuchotements me troublaient, et, malgré ma volonté, mes mains tremblaient.

Je pus à peine manger, ce qui parut amuser mes compagnes; l'une d'elles, qui était en face de moi, dit à une camarade assez haut pour que je l'entendis.

— Regarde donc la duchesse, l'ordinaire ne doit pas lui plaire, elle trouve que ça manque de champagne!

Elle fut jugée spirituelle, car toutes celles qui avaient entendu éclatèrent de rire.

Je ne dis rien, je ne m'en allai pas, quoique j'eusse bien envie de le faire; mais je regardai ces jeunes filles avec un tel mépris, que les rires s'arrêtèrent.

A peine le repas fini, je me levai et quittai la salle.

Je redescendis les six étages, je rentrai dans le magasin, les salons étaient vides. Seule, sur un

com de table, Mlle Marie écrivait. Je m'approchai d'elle et lui demandai ce que je devais faire.

Ennuyée d'être dérangée, elle me répondit :

— Ce que vous voudrez. Jusqu'à deux heures il ne vient pas de clientes.

Il était à peine midi et demi. Je m'assis sur un canapé, ne sachant comment m'occuper. Sa lettre finie, Mlle Marie s'en alla. D'autres jeunes filles, quelques-unes de celles avec qui j'avais déjeuné, la remplacèrent. L'une prit un livre, l'autre un journal. trois s'installèrent non loin de moi avec leur ouvrage.

Mon Dieu ! comme cette heure fut longue ! Physiquement, j'étais mal à l'aise, j'étouffais dans ce salon hermétiquement clos, et puis mon inaction me pesait. Je souhaitais que quelque cliente arrivât, afin de pouvoir faire quelque chose. Mais ce souhait ne fut pas exaucé et, sur mon canapé, je restai là, un long moment.

Tout à coup, Mme Jeanne parut ; alors le salon changea d'aspect. Livres, ouvrages, journaux furent rangés en quelques secondes, et chaque vendeuse, à son tour, s'approcha de la première pour recevoir ses ordres. J'imitai mes compagnes.

— Que dois-je faire, madame, cet après-midi ?

— Pour la vente, mademoiselle, vous vous contenterez de nous regarder, c'est encore le meilleur moyen d'apprendre. Pour les essayages, si nous avons besoin de vous, je vous le dirai.

Puis, sans autre explication, elle me tourna le dos.

Je conclus que vraiment je lui déplaisais. Beaucoup de monde vint, personne ne s'occupa de moi, et la journée s'acheva sans que j'aie appris grand-chose.

La vente me semble très difficile. Jamais je ne saurai conseiller à des femmes vieilles ou mal faites, des robes claires et jolies, jamais je ne pourrai dire à un laideron : « Croyez-moi, madame, vous serez ravissante dans cette robe-là, d'abord le bleu vous va délicieusement, c'est votre couleur » ; puis à une autre, dont la maigreur fait pitié : « Cette forme-là pour vous, madame, sera parfaite... Tout le monde ne peut pas la porter, il faut avoir beaucoup de ligné, sans cela cette toilette n'a aucun chic. »

Je crois qu'il me sera impossible de débiter, sans sourire, toutes ces belles phrases, tous ces mensonges... Mais... pourtant... il faut que j'apprenne à « faire la vente », sans cela je ne serai bonne à rien, et je veux arriver à me créer chez Renoux une situation qui me rende indépendante.

Je suis partie à sept heures. Mme Jeanne n'avait plus besoin de moi. Je voulais rentrer à pied pour

respirer autre chose que cette atmosphère de salons, je n'ai pas pu, tant j'étais lasse. Je suis restée debout tout l'après-midi, je n'en ai pas l'habitude, et ce pieusement, sur les tapis, me paraît très fatigant.

J'ai dû attendre plusieurs tramways, il y avait foule; aussi, quand je suis arrivée à la pension de famille, le dîner était presque achevé. Maman, devant tout le monde, m'a dit que c'était « ridicule » de rentrer si tard! Je me suis mise à table sans lui donner d'explications, je sentais que le moindre mot, la plus petite chose me ferait pleurer, et je ne voulais pas pleurer.

..

Il y a à peine un mois que je suis chez Renoux et je peux dire que je commence à comprendre « les affaires ». Cela étonne tout le monde, et je suis très fière de cet étonnement. Mme Jeanne me regarde toujours d'un air moqueur et méchant, mais elle commence à me confier les « cas difficiles », ce qui prouve qu'elle me juge capable de rendre quelques services.

Très vite, j'ai pris l'habitude de n'être plus que mademoiselle Régine, une vendeuse de chez Renoux. Je connais mon nom, j'y réponds, et mon visage me semble différent.

Je ne rougis plus, je supporte tout, j'ai l'air de ne m'apercevoir de rien, et je crois qu'aucun muscle ne me trahit. Cette impassibilité, obtenue au prix de grands efforts, a eu pour résultat de faire cesser les railleries de mes compagnes. Elles ne m'ont pas acceptée, elles me supportent et me laissent tranquille. Du reste, j'avoue que je me sens si différente d'elles, que je crois qu'entre nous aucune intimité ne serait possible.

Leur grande distraction, leur sujet inépuisable de bavardage, c'est la cliente. Les potins, les histoires, voire même les scandales, elles savent tout sur les femmes qui viennent s'habiller ici. Elles prétendent, j'ai du mal à le croire, que la plupart de ces belles madames leur racontent des pages de leur vie. Cela ne m'est pas encore arrivé; je m'occupe spécialement des Américaines, et celles-là sont toujours si pressées qu'elles n'ont pas le temps d'avoir, en France, des aventures. Ce qui s'est passé dans leur pays, de l'autre côté de la mer, à Paris elles ne s'en souviennent guère, et elles ne perdraient pas leur temps à le raconter à des jeunes filles avec qui on peut parler mode et chiffons. Et je me suis très bien mise à parler chiffons. Maintenant, je discute, une heure durant, la forme d'une robe, et lorsque j'ai une idée,

lorsque je m'imagine qu'elle est bonne, j... m'efforce de décider la cliente à m'écouter. Cette persévérance m'a valu un compliment de M. Renoux.

Ce matin, pendant que j'essayais de persuader à une Américaine, d'âge incertain, qu'une robe violette lui irait mieux qu'une robe rose, portée par un de nos mannequins, merveilleuse fille de dix-huit ans, le « patron » m'observait, ce qui m'intimidait fort. Malgré tous mes dires, la dame allait se décider pour la robe rose, lorsqu'elle aperçut M. Renoux. Immédiatement elle l'appela et lui demanda conseil. Son avis fut conforme au mien; ce que voyant, la dame, furieuse, partit sans rien commander.

Désolée de cet échec, après avoir accompagné la cliente, je revenais, un peu déçue, lorsque je me heurtai à M. Renoux.

Tout de suite, il me parla.

— Mademoiselle Régine, me dit-il, savez-vous que vous êtes en train de devenir une très bonne vendeuse.

Et comme je le regardais, étonnée de ce compliment survenant à cet instant, il ajouta :

— Oui, comprenez-moi, il ne faut pas vendre n'importe quoi, comme font beaucoup de vendeuses, il faut vendre intelligemment afin que la cliente soit contente avant, et après. Eh bien, votre vieille Américaine eût été grotesque dans sa robe rose, et quelque bonne amie le lui aurait certainement dit. Cette robe-là, mademoiselle Régine, fit-il en se rapprochant de moi, est faite pour celles qui ont vingt ans, pour celles qui portent cet âge-là avec orgueil, fières de leur jeunesse.

Il se tut et me regarda si fixement que cela m'ennuya. Alors, pensant qu'il n'avait plus rien à me dire, je voulus m'en aller; mais il était devant moi, et ne s'écarta pas pour me laisser passer.

Contrariée, je murmurai :

— Mme Jeanne m'attend.

Brusquement cet homme me saisit le bras comme pour me retenir et, très bas, murmura :

— Cette robe-là vous irait bien, mademoiselle Régine.

Froissée, je m'éloignai de M. Renoux et, sans réfléchir une seconde, hautaine, je répondis :

— Vous oubliez, monsieur, que je suis en deuil et que c'est ce deuil qui m'a amenée chez vous.

Je me rendis compte, immédiatement, que j'avais parlé en femme du monde et non pas en employée. M. Renoux ne me laissa pas le temps de m'excuser; très vite, comme si rien ne s'était passé, il reprit :

— Vous veillerez, mademoiselle, à ce que la com-

mande Burke's parte ce soir, j'ai reçu une dépêche tout à l'heure, c'est le dernier délai.

Cela dit il s'en alla.

Je restai là, furieuse contre moi-même. Vraiment j'avais été ridicule, et M. Renoux en me parlant de cette robe n'avait aucune intention mauvaise.

Je rentrai dans les salons de vente et, comme il faisait très chaud et que je prévoyais une fin de journée fatigante, pour me donner du courage, je songeai que j'étais en train de devenir une « bonne vendeuse ». M. Renoux me l'avait dit, et je savais qu'il ne prodiguait pas les compliments.

Devenir une « bonne vendeuse », c'était à présent toute mon ambition.

Mme Jeanne, me voyant inoccupée, m'appela. Elle causait avec deux dames qui me parurent très élégantes.

— Mademoiselle Régine, me dit-elle, Mme et Mlle Tarduit voudraient voir des chemisettes, montrez-leur nos derniers modèles, ceux qu'on a descendus ce matin.

Mme et Mlle Tarduit !

Ce nom, je le connaissais bien, tant de fois je l'avais entendu annoncer dans le salon de ma mère. Et les deux femmes qui étaient là, devant moi, et qui me regardaient curieusement, c'étaient bien celles que, pendant plus de dix ans, nous avions appelées nos amies !

Montrer des chemisettes ; faire la vendeuse, cela m'était très pénible, et pourtant il le fallait. Amusée, Mme Jeanne m'observait ; elle devinait, elle savait peut-être que nous nous connaissions, et cette petite comédie qui se jouait à côté d'elle devait l'intéresser prodigieusement, car elle restait près de Mme Tarduit, causant théâtre et mode.

Rosette, mon ancienne amie, paraissait très gênée, c'est à peine si elle osait regarder les modèles que mes mains tremblantes montraient.

Tout à fait à son aise, Mme Tarduit m'interrogeait, me lorgnant moi et mes chemisettes avec son face-à-main.

— Ce modèle est joli, il m'ira bien, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Comme je craignais que ma voix ne trahît mon émotion, j'inclinai la tête en signe d'assentiment.

— Et pour ma fille, reprit Mme Tarduit, qu'allez-vous lui faire ?

Rosette se pencha vers sa mère, tout bas, elle murmura quelques mots que je n'entendis pas.

Alors Mme Tarduit se tourna vers Mme Jeanne, et lui dit en riant :

— Rosette a des caprices; ses vingt ans, qu'elle a depuis hier, ne la rendent pas raisonnable. Aujourd'hui, elle ne veut plus commander de chemisettes. Question de nuances, d'échantillons. Enfin, elle se décidera quand je viendrai essayer les miennes.

— Quel jour mon essayage, mademoiselle? me demanda-t-elle.

Avec courage, essayant d'être calme, d'une voix qui me sembla presque naturelle, je fis:

— La semaine prochaine, madame: voulez-vous vendredi, onze heures?

— Rosette, reprit Mme Tarduit, dis-moi donc si je n'ai pas d'essayage ce jour-là?

Sur un petit calepin, Rosette regarda et répondit négativement.

— Alors c'est entendu, mademoiselle, nous viendrons vendredi matin. Je vais, en sortant d'ici, chez ma modiste; ma fille vous apportera tout à l'heure un échantillon du velours de mon chapeau; je voudrais une chemisette dans le même ton.

Reconduites par Mme Jeanne, Mme et Mlle Tarduit s'en allèrent.

Je poussai un soupir de soulagement, et, tout en pensant à l'attitude de Rosette, je me mis à ranger les étoffes dépliées.

Rosette! Autrefois, c'était une de mes amies, elle était folle, riieuse, insouciante, mais je la croyais bonne et incapable d'une lâcheté. Aujourd'hui, entourée de femmes qu'elle connaissait plus ou moins, Rosette n'avait pas osé tendre la main à une amie devenue vendeuse.

C'était petit, c'était vilain, et cela me faisait beaucoup de peine... Allons, celle-là non plus ne méritait pas d'être aimée!

J'allais me mettre à écrire la commande de Mme Tarduit, lorsque la voix de Mme Jeanne me fit tressaillir.

— Mademoiselle Régine, me disait-elle d'un ton acerbe, aujourd'hui vous n'êtes pas heureuse. Tout à l'heure vous avez manqué la vente d'une robe de bal, et si Mlle Tarduit n'a pas commandé des chemisettes c'est bien votre faute. Vous ne lui avez rien montré et vous n'avez même pas insisté pour la décider. Elle ajouta méchamment: Je vous serais très obligée d'être aimable avec toutes les clientes, même avec celles que vous connaissez particulièrement. Nous ne pouvons supporter ces petites comédies-là et je vous prie de vous en souvenir. Vous vous occuperez spécialement de Mme Tarduit et, pendant l'essayage de vendredi, vous tacherez de rattraper votre bêtise d'aujourd'hui.

L'essayage de vendredi. Ces mots-là me firent mal. Je me voyais dans un salon déshabillant Mme Tarduit, je voyais son visage de poupée content de l'humiliation qu'elle m'imposait. Je le savais, Rosette me l'avait dit souvent, sa mère ne m'aimait pas ; elle me croyait une orgueilleuse, fière d'un nom et d'une fortune trouvés dans un berceau. De la haute situation de père elle était jalouse, elle enviait notre hôtel, les bijoux de maman, son titre surtout. La nouvelle de notre ruine ne l'avait certainement pas émue...

L'essayage de vendredi, quel calvaire !

Et en pensant à cela, une lassitude insurmontable m'envahit. J'étouffais dans ce salon sans air, imprégné de différentes odeurs. Mes jambes fatiguées — depuis le matin je ne m'étais assise que pour déjeuner — me faisaient mal, un étourdissement me prit, et, pour ne pas tomber au milieu du salon, je m'assis dans un fauteuil, à côté d'une cliente qui attendait pour essayer.

Ce qui se passa pendant quelques minutes, je ne me le rappelle pas. Lorsque je repris connaissance, devant moi, me regardant sans aucune pitié, je vis Mme Jeanne. Elle me dit :

— Fatiguée, malade ! Vous ne vous ferez pas à ce métier-là, ma petite, il faut une énergie que vous n'avez pas.

Ces mots-là me firent du bien, je quittai le fauteuil, puis, en souriant, je répondis :

— Ce n'est rien, un étourdissement causé par la chaleur.

Et comme je voyais M. Renoux qui venait avec des Américaines, je me dirigeai vers elles. Lui s'aperçut que je n'avais pas mon visage habituel et, pendant que les clientes s'asseyaient, il me demanda affectueusement :

— Vous n'êtes pas souffrante, mademoiselle Régine ?

— Non, monsieur, merci.

— Vous êtes si pâle que je le craignais.

Je n'eus pas le loisir de répondre, deux bras se nouèrent autour de mon cou, et des lèvres fraîches m'embrassèrent. En même temps une voix rieuse, une voix que je connaissais bien, me disait :

— Régine, je t'apporte l'échantillon de velours du chapeau, il n'y a pas plus laid, mais enfin, vu que c'est la mode, maman en est toquée. Faut tâcher de lui trouver une horreur qui aille avec. Tu sais, j'ai un quart d'heure de liberté. Je viens pour choisir des blouses, — prétexte, — mais j'ai besoin de te voir.

— Rosette, répondis-je, en montrant mes Améri-

caines qui regardaient stupéfaites cette scène, maintenant je suis occupée.

Elle ne s'embarrassa pas pour si peu.

Souriante, gentille à croquer, elle se tourna vers M. Renoux.

— Monsieur, je suis votre plus vieille cliente, puisqu'à deux ans vous me faisiez déjà des robes; eh bien, pour me faire plaisir, prêtez-moi mon amie.

M. Renoux accorda ce qu'elle demandait, il appela une autre vendeuse, et Rosette m'entraîna vers un canapé où il n'y avait personne.

Elle s'assit, et me montrant une place à côté d'elle :

— Viens là, qu'on bavarde un peu cœur à cœur, comme autrefois.

— Je ne peux pas, Rosette... une vendeuse ne doit pas s'asseoir près d'une cliente, c'est défendu. Tu es une cliente, et je suis une vendeuse.

Les yeux charmants de Rosette me regardèrent avec tendresse.

— Ah! Régine, si tu savais le chagrin que ça m'a fait de te trouver ici.

— Tu l'ignorais donc ?

— Oui, voilà près de trois mois que nous sommes parties; alors, de toi, je ne savais rien. Je n'écris jamais et on ne m'écrit pas. Hier, j'ai appris la mort de ton père, et votre ruine; mais tu sais, le mot ruine, ça ne me disait rien... Je pensais que vous étiez moins riches, voilà tout. Mais jamais je n'aurais cru, ma pauvre chérie, que tu étais obligée de travailler... C'est affreux. Dis-moi, pourquoi as-tu choisi ce métier-là, toi, Régine !

— Que pouvais-je faire ?

— C'est vrai, ça vaut encore mieux que d'être institutrice. Puis en riant, elle ajouta : Tu sais, ma vieille Anglaise, tu te la rappelles bien, celle qui avait un œil gris, l'autre bleu.

— Oui, parfaitement.

— Eh bien ! devine ce qui lui est arrivé ?

— Je ne sais pas. Elle est morte.

— Non, mariée. Une idylle, que je te raconterai un autre jour. Parlons de toi, dis-moi tout.

— Tout ! Ma chérie, si tu savais ce que c'est peu de chose.

— Enfin, reprit-elle en hésitant un peu, tu n'es pas trop malheureuse ?

Cette question me troubla et, malgré moi, mes yeux s'emplirent de larmes.

Honteuse de cette faiblesse, je détournai la tête et répondis :

— Non, pas trop.

Les mains de Rosette saisirent les miennes.

— Comme tu as dit cela, Régine, maintenant je suis sûre que tu as beaucoup de chagrin.

J'essayai de sourire mais je n'y réussis guère. Alors ma petite amie, très émue, reprit :

— Dis-moi, Régine, est-ce que je ne peux rien faire pour toi ? cela me ferait tant plaisir !

— Non, tu ne peux rien.

— Alors à quoi sert l'amitié ? Je t'aime bien, Régine, tu es, tu as toujours été mon amie préférée.

— Ne parle qu'au passé, Rosette... je ne suis plus ton amie.

Elle se révolta, ne comprenant pas.

— C'est gentil ce que tu me dis là ; que t'ai-je fait ?

— Rien, seulement on ne te permettra plus, et c'est tout naturel, d'appeler une vendeuse de chez Renoux ton amie !

— En voilà des idées, dit-elle, en baissant les yeux.

— Des idées qui sont celles de ta mère.

Faiblement elle protesta :

— Mais non, je t'assure.

Sans réfléchir, je repris :

— Alors pourquoi donc ne m'a-t-elle pas dit bonjour ? Au contraire, je crois que cette rencontre l'amusait, car elle avait, en me regardant, un sourire ironique, et...

Gênée, Rosette m'interrompit :

— Régine, je t'en prie...

Je compris immédiatement l'inconvenance de mes paroles, j'avais oublié que je parlais à la fille de Mme Tarduit.

— Pardonne-moi, lui dis-je, confuse, cette sortie ridicule, mais tout à l'heure ton attitude, plus encore que celle de ta mère, m'a fait beaucoup de peine. Rosette, pourquoi ne m'as-tu pas dit bonjour dès que tu m'as vue ?

Elle avoua en rougissant :

— Maman me l'avait défendu.

Il y eut un court silence, toutes les deux nous pensions des choses que nous ne pouvions nous dire. Bien vite, Rosette reprit :

— Dis-moi, tu t'entends bien avec la première, l'ex-beauté du second Empire ?

— Mme Jeanne ?

— Oui.

— Oh ! non, elle ne m'aime pas et je le lui rends bien.

— Que lui as-tu donc fait ?

— Je ne sais pas.

— Je devine, tu as vingt ans et tu es jolie, car tu es encore plus jolie qu'avant. Comment fais-tu ?

— Moqueuse.

— Mais non, c'est la vérité, et puis tu le sais bien, il y a assez de glaces ici pour te le dire. Aussi je suis certaine que tu ne resteras pas longtemps chez Renoux.

— Vraiment?

— Mais oui, tu rencontreras, un de ces jours, quelque beau Prince Charmant qui deviendra amoureux de toi, et...

— Qui m'épousera.

— Naturellement.

— Ma petite Rosette, tu oublies qu'il n'y a plus de fée, ni de Prince Charmant.

— C'est vrai, mais il y a toujours de braves cœurs.

— Bien peu, et ils ne viendront pas chercher femme ici... Et puis je ne veux pas me marier.

— Depuis quand?

— Depuis que je me suis aperçu qu'un homme vaut rarement la peine d'être aimé.

— Jolie découverte que tu as faite là! Jamais, autrefois, tu ne m'avais parlé ainsi.

— J'ai beaucoup vécu depuis cet autrefois.

— Je comprends. Et tu as eu des déceptions, des désillusions... quelqu'un peut-être, qui disait t'aimer... t'a...

Je serrai le bras de Rosette si fortement que je lui fis mal.

— Tais-toi, lui dis-je, il y a des choses dont il ne faut jamais parler.

Ma petite amie me regarda tristement.

— Je suis maladroite, fit-elle, je te fais de la peine... Régine, je t'aime pourtant.

— Je n'en doute pas.

— Alors tu resteras mon amie?

— Ce n'est pas de moi que cela dépend.

— Oh! sois tranquille, je serai fidèle... Maintenant, dit-elle en se levant, il faut que je m'en aille; je n'avais qu'un quart d'heure de permission. Tu me feras faire deux blouses, tu les choisiras mieux que moi.

Elle réfléchit quelques secondes, puis me demanda:

— Régine, est-ce que je peux aller voir ta mère?

Cette question me surprit, j'hésitai avant de répondre. Rosette est la fille de Mme Tarduit; or, pour rien au monde, je ne voulais que ma mère eût à supporter les regards triomphants de cette méchante femme.

Rosette devina, je crois, ma pensée, car bien vite elle ajouta:

— Si ma visite peut lui faire plaisir, j'irai, un jour, avec ma nouvelle Anglaise, une très vieille dame qui ne dit pas un mot de français.

LA TRANSFUGE

Inquiète, craignant la curiosité de Mme Tarduit, je précisai :

— Tu iras... seule ?

— Oui. Tu sais bien que je ne sors avec maman qu'en janvier, pour les visites; les autres mois je suis libre, ma fantaisie me guide.

— Alors, Rosette, tu peux aller voir ma mère ! D'ici quelques jours nous serons installées dans un appartement bien petit, bien modeste, mais où nous serons contentes de recevoir ceux qui se souviendront de nous. Dès que nous aurons emménagé, je te préviendrai.

— C'est convenu. A bientôt, Régine.

— A vendredi ?

— Non, je n'accompagnerai pas maman... Elle ne t'aime guère, moi je t'adore; nous finirions par nous disputer en plein magasin, ce qui serait tout à fait ridicule. Je viendrai essayer un autre jour et on bavardera; j'ai beaucoup de choses à te raconter.

— C'est vrai, tu ne m'as pas parlé de toi.

— Oh! tu sais, mon personnage n'est pas bien intéressant; jeune fille du monde à marier sans aventures.

— Je l'espère bien.

— Pourquoi ?

— Dame, ma petite Rosette, les aventures ne sont pas recommandées aux jeunes filles du monde.

— C'est dommage !

— Folle, sauve-toi, tu vas te faire gronder.

En m'embrassant elle dit très bas :

— Moi, j'ai idée que tu auras une aventure, et une belle, qui te rendra à tes amies. Et comme je voulais protester, vite, elle ajouta : Ne dis pas le contraire, j'ai besoin de le croire pour être heureuse... Ce soir, je vais au bal, tu ne veux pas que j'y sois triste; on raconterait que je suis amoureuse et cela m'ennuierait.

Cet égoïsme inconscient et charmant m'amusa; je regardai Rosette partir avec un sourire.

L'auto l'emmena, et bien qu'elle eût disparu très vite, je restai près de la fenêtre, regardant dans la rue... Je me souvenais qu'il n'y avait pas longtemps de cela, je venais, comme Rosette, commander avec ma mère des toilettes chez Renoux. Mon Dieu, comme cette vie heureuse me semblait lointaine, était-ce bien moi qui l'avais vécue !

Le beau Prince Charmant, la belle aventure, comme disait Rosette, je ne suis plus assez enfant pour y croire, mais pourtant je m'imagine, difficilement, que je resterai toute ma vie chez Renoux. Non, quelque chose arrivera... du moins je l'espère : mon avenir, mon destin, personne ne le connaît !

Nous sommes installées dans notre appartement, si petit, si ridicule, dit maman, qu'il semble fait pour un ménage de poupées. Moi, je m'y plais, je suis contente d'avoir quitté la pension de famille!... J'ai une chambre très étroite, impossible à meubler, mais dans notre situation c'est presque un avantage. Un lit-divan, une table, une commode-toilette, c'est tout; et il ne faut pas songer à y mettre autre chose.

Que m'importe, j'y suis chez moi, je m'y trouve bien. J'aime cette simple table de noyer sur laquelle j'écris, le porte-plume de père en est le principal ornement. Seule chose qui vient de là-bas, cher souvenir auquel je tiens.

À côté, la chambre de maman, la pièce principale de l'appartement. Elle est petite, mais pleine de soleil, et c'est un luxe qu'à Paris on paie très cher. Je crois que ma pauvre mère ne s'y plaira guère; elle ne se résigne pas, elle regrette sa vie d'autrefois et passe ses journées à se souvenir. Alors, le soir, elle est fatiguée d'avoir pleuré et me reçoit avec un visage désolé. Et ce sont des plaintes, puis des reproches. Je rentre trop tard, je ne suis pas raisonnable, je ne pense pas à elle. En disant cela elle est sincère, elle est malheureuse parce qu'elle s'imagine que je l'abandonne.

Elle a été gâtée par tout le monde: délicate de santé, ses parents d'abord, puis après son mari, ont satisfait ses plus étranges fantaisies. Les réalités de la vie, elle les ignore et ne veut pas les apprendre. Si je lui parle raison, argent, elle me boude et me déclare que je suis ennuyeuse. Son grand désir, tout son espoir, c'est que bientôt je serai lasse de ma nouvelle situation. Ce que je ferai en sortant de là, elle n'y pense guère; l'important, pour le moment, c'est que je quitte la maison Renoux.

Que dire à cela? Si je cherche à lui faire entrevoir l'avenir que j'espère, elle ne m'écoute pas; si j'insiste, elle finit par conclure que cela m'amuse d'être vendeuse!

J'essaie en vain de la raisonner, mais je n'ai plus sur elle aucune influence: elle s'éloigne de moi, et cela m'est très douloureux.

Mme Durnal est là, toujours là; l'achat des meubles, l'emménagement, le choix de la domestique, c'est elle qui a tout fait. Je devrais lui être reconnaissante, eh bien, je ne le peux pas... Il me semble que c'est cette femme qui me prend ma mère.

Quand elle est là, maman parle, sourit même; sa

figure s'anime, ses yeux redeviennent brillants, comme autrefois. Dès que cette amie parfaite est partie, maman n'est plus la même, elle reprend son visage douloureux. Nous nous regardons, nous n'avons rien à nous dire, et pour ne pas nous en apercevoir l'une prend un livre, l'autre un ouvrage, et la soirée s'achève silencieusement.

Lorsque nous nous quittons, j'ai envie de prendre ma mère dans mes bras et de la supplier de m'aimer encore, mais le baiser qu'elle me donne est si indifférent, je la sens si loin de moi, que mes bras, qui auraient voulu l'étreindre, retombent désespérés; et nous allons chacune dans notre chambre. La porte de communication est fermée, maman le désire; je me lève de bonne heure et elle ne veut pas être réveillée.

Tous les soirs je suis seule, affreusement seule, et je souffre de cette solitude. Je voudrais que quelqu'un fût là, près de moi, que ce quelqu'un me murmurât des mots doux et des mots tendres... Je voudrais pouvoir appuyer ma tête fatiguée sur son épaule et lui avouer que je manque de courage et de persévérance... Je voudrais lui crier que j'en ai assez, qu'il faut qu'on m'aide, et que je ne peux plus vivre comme cela. A ce quelqu'un je ne donne ni un nom, ni un sexe, j'ai besoin d'affection, de tendresse, voilà tout.

Oh! pourquoi ma mère ne comprend-elle pas que je souffre! Je suis son enfant, sa petite fille, une petite fille qui, malgré sa grande taille et ses vingt et un ans, pleure le soir quand elle est couchée.

..

Décidément, chez Renoux, j'ai une amie, une petite amie qui, j'en suis certaine, m'aime beaucoup. Georgette, cette gamine de seize ans, s'est prise pour moi d'une affection étrange et exclusive. Dès qu'elle me voit, son petit visage souffreteux s'éclaire, ses yeux brillent, et elle me sourit affectueusement. Dix fois par jour elle s'arrange pour me rencontrer et, à chaque rencontre, elle me dit quelques mots gentils, mots simples et naïfs, qui viennent tout droit de son cœur.

La semaine dernière elle m'a apporté deux roses blanches, et comme je lui demandais si ces fleurs poussaient dans son jardin, avec un beau rire elle m'a répondu :

— Mais non, le parc, chez nous, c'est grand comme la main.

— Alors ?...

— Bien sûr ce n'est pas mon amoureux qui me

les a données, il n'est pas assez riche pour cela ! Je les ai achetées avec mes économies.

Ses économies ! Elle était si fière, si contente, en me disant cela, que je n'ai pas voulu la gronder ni l'interroger ; mais le parfum des roses que j'ai portées toute la journée m'a rappelé jusqu'au soir que, pour m'offrir des fleurs, cette enfant s'était privée du nécessaire.

Aujourd'hui avec Georgette j'ai eu une longue conversation ; par moment cette petite me déroutait, mais son cœur me semble une précieuse chose.

Après le déjeuner, je suis souvent seule ; Mme Jeanne est absente, M. Renoux aussi, la plupart des vendeuses sortent ; elles ont toujours des courses à faire.

Très au courant des habitudes du magasin, Georgette est arrivée quand il n'y avait personne ; j'écrivais lorsqu'elle est entrée.

— Je ne vous dérange pas ?

— Non, que veux-tu, mignonne ?

— C'est une lettre que vous faites ? me demandait-elle un peu embarrassée.

— Oui, tu le vois bien.

— C'est-y à votre bon ami ?

Cette question me déplut, mais je réfléchis que pour Georgette avoir « un bon ami », c'était chose toute naturelle. Comprenant que la fillette voulait causer, je posai ma plume et répondit :

— Petite fille, je n'ai pas d'ami.

Elle eut un joli sourire et, battant des mains, s'écria :

— Ah ! que c'est dommage !

Cette joie m'étonna.

— Pourquoi donc es-tu si contente aujourd'hui ?

— Ça, c'est mon secret, je vous le dirai plus tard, peut-être tout à l'heure... mais je ne veux pas vous le dire maintenant.

— Comme tu voudras, ton secret t'appartient.

Il y eut entre nous un court silence, puis, comme Georgette était embarrassée, je lui demandai :

— Ta maman va bien ?

— Oui, ça marche.

— Les petites sœurs aussi ?

— Oui, ça tousse.

— Encore !

— Dame, c'est naturel, le père de maman est mort de la « tubercule ».

— Et toi, tu ne tousses pas ?

— Si, au printemps et à l'automne. Mais c'est rien, maman dit que je suis la plus solide des six.

La plus solide ! Je regardais ces épaules étroites, cette taille frêle, ce teint blanc qui à la moindre émo-

tion se colorait. Pauvre gamine ! J'avais peur pour elle de la tuberculose du grand-père.

Inquiète de mon silence, Georgette me demanda :

— Ça ne vous ennue pas que je cause avec vous ?

— Non, mignonne, pas du tout.

— Alors pourquoi vous ne parlez pas ?

— Je pensais à toi.

— Vrai, fit-elle avec plaisir.

— Oui, je me demandais si tu étais bien raisonnable.

La fillette rougit et se détourna.

— Raisonnable, fit-elle, ça dépend.

Cette réponse et l'attitude de Georgette me déplurent. Malgré moi, un peu sèchement, je repris :

— Je parle de ta santé, le reste ne me regarde pas.

Les yeux de la petite se levèrent sur moi pleins de reproches.

— Pourquoi me dites-vous cela, mademoiselle Régine ? Si vous vouliez, je vous dirais bien... tout. Je vous aime, et puis j'ai confiance en vous.

Tout. Était-ce possible que cette enfant eût déjà quelque chose à confier ?

Elle était là devant moi si humble, si aimante, pauvre petite chose, que mes mains se tendirent vers elle.

— Allons, viens et raconte-moi ce que tu as très envie de me dire.

— Vous allez me gronder.

— Ça, peut-être.

— Mais vous m'aimerez encore ?

— Oui, je te le promets.

Fièrement, elle avoua :

— Eh bien, mademoiselle Régine, j'ai un amoureux.

Je ne fus pas étonnée, j'attendais cette confidence. Vendeuses, essayeuses, trottins ont la même ambition : avoir un ami, un amoureux. Mais cette petite était bien jeune pour prononcer ces mots-là.

— Et alors... lui demandai-je.

— Alors... je suis contente, heureuse, comme je ne l'ai jamais été ; il est si gentil !

— Quel âge a-t-il ?

— Oh ! il est bien plus vieux que moi, il a dix-huit ans !

— Il y a longtemps que tu le connais ?

— Oui, ça fait bien trois mois, mais on ne s'est pas parlé tout de suite. D'abord faut vous dire qu'au commencement ça ne marchait pas, on se disputait, il me taquinait, et jamais il ne trouvait ce que je lui demandais.

— Que fait-il ?

— Il est « placier » chez Mernaude ; c'est là que

je l'ai connu. Je ne suis pas « coursière », mais quand il y a quelque chose de difficile à « réassortir », c'est moi qu'en envoie. J'ai du goût, à ce qu'elles disent là-haut.

— Oui, je m'en suis déjà aperçue, et si tu voulais tu pourrais devenir une très bonne ouvrière.

— Je n'y tiens pas, je ne verrais plus mon Pierre !

— C'est donc sérieux ?

— Oh ! mais oui, c'est pour toujours. On s'est parlé la semaine dernière, et on s'est fiancé hier. Faut vous dire qu'il habite du même côté que nous, alors on remonte ensemble chaque soir et ce trajet, qui est si long quand on le fait seule, est très court à deux. On en a tant à se dire, il est bavard, moi aussi, alors on n'en finit pas de rentrer chez nous. Et puis, il fait si bon en ce moment à la fin de la journée, que c'est dommage d'aller s'enfermer dans une chambre où y a toujours des gosses qui crient.

D'un air de reproche, je dis :

— Georgette, ce sont tes petites sœurs.

— Oh ! je les aime bien ; seulement c'est terrible quand on est fatiguée de ne pas pouvoir dormir. Voilà des nuits que Marguerite — c'est la dernière

— ne fait que pleurer.

— Elle est malade ?

— Non, il paraît que c'est de la méchanceté, elle a des colères terribles, tout comme papa. Mon ami non plus n'aime à rentrer ; sa mère est remariée, il a un beau-père qui ne peut pas le voir, alors, chez lui, c'est pas gai. Ça fait qu'y a des jours où à neuf heures on est encore ensemble... On monte au Sacré-Cœur, on s'assied sur une marche, et on regarde Paris s'allumer. Ce que c'est beau, mademoiselle Régine, vous n'en avez pas idée si vous n'avez jamais vu ça. Quelquefois le ciel est rouge comme si Paris brûlait, un autre jour il est noir, et chaque lumière a l'air d'une étoile. Alors on n'a pas le courage de s'en aller, on reste là tard, très tard... hier on est parti parce qu'on avait trop faim... mais un de ces soirs Pierre apportera à diner et on dinera sur les marches, tous les deux. Ça sera gentil, hein ! mademoiselle Régine.

Les yeux de Georgette étaient pleins de bonheur, son sourire triomphant. Je me sentais très peu de courage pour parler raison à cette enfant insouciante et heureuse. Pourtant, je lui dis :

— Petite, est-ce que ta mère approuve tes fiançailles ?

Sa figure changea et brusquement elle me répondit :

— Maman ne sait rien, elle ne voudrait sûrement pas qu'on se marie maintenant. Je suis trop jeune,

voyez-vous, alors à quoi bon lui dire ? Ça la tourmenterait inutilement.

— Pourquoi cela la tourmenterait-il ? Si ton fiancé est un brave garçon, elle sera contente que tu l'aies rencontré.

Georgette haussa les épaules et eut un rire étrange.

— Mademoiselle Régine, fit-elle, vous ne connaissez rien de la vie des ouvrières.

Cette réponse me stupéfia.

— Comment, que veux-tu dire ?

— Je vais vous expliquer. Je rapporte à maman 3 fr. 50 par jour, avec les quarante sous que ma sœur gagne on arrive à vivre tous les sept. Si je me mariaais, ces 3 fr. 50, elle ne les aurait plus, n'est-ce pas ; alors ça sera la misère pour elle et les petites... Non, y a pas à dire, c'est tout de même un peu triste, mais je ne dois pas songer à moi pour le moment... faut attendre que les gosses aient poussé.

Cette réponse me surprit, je n'avais jamais pensé à cela. Georgette ne se trompait pas, je ne connaissais rien de la vie des ouvrières. Je repris :

— Ta mère doit s'inquiéter lorsque tu rentres tard.

— Non, je lui dis qu'on veille ici, elle me croit.

— Tu mens, Georgette, fis-je avec reproche.

— Y a pas moyen de faire autrement, mademoiselle Régine, ce mensonge-là est nécessaire pour que maman ne se tourmente pas.

Doucement, très maternelle, je lui dis :

— Ma petite Georgette, je voudrais te voir renoncer à tes promenades du soir.

Elle tressaillit et, fâchée, me répondit :

— Mademoiselle Régine, demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais pas ça. Ces promenades-là sont la récompense de mes longues journées de travail ; ce sont mes heures de bonheur, pourquoi voulez-vous m'en priver ?

— Parce que ce n'est pas bien, et que tu ne dois pas le faire.

— Pourquoi ?

Parler convenances à cette enfant, c'était ridicule ; alors vraiment je ne savais que dire à cette petite fille si différente de moi !

Une pirouette de Georgette, un rire étouffé, puis elle disparut en me criant :

— V'là le patron, je me « trotte ».

Le patron, à cette heure, quelle chose étonnante ! Aucune vendeuse n'était là, qu'allait-il dire ?

Par les glaces, je le voyais venir. Doucement, il traversait les salons, regardant un modèle, arrangeant une étoffe. Ne voulant pas avoir l'air de l'ob-

server, je repris ma lettre interrompue par l'arrivée de Georgette.

Au milieu du salon il me parla.

— Mademoiselle Régine, me demanda-t-il, où sont ces demoiselles ?

Cette question m'ennuya. Très gênée, je répondis :

— Mme Jeanne est à déjeuner comme d'habitude, elle ne rentre qu'à une heure et demie.

Il s'impacienta.

— Je sais, dit-il, mais les autres, où sont-elles ? Vous devriez être ici quatre ou cinq, et je vous trouve seule. Si deux clientes arrivaient, que feriez-vous ?

— A cette heure-ci les clientes sont rares.

De plus en plus nerveux, il reprit :

— Peu importe, ce n'est pas une excuse.

— Ces demoiselles avaient des courses urgentes.

— Toutes les quatre, alors ?

M. Renoux fit quelques pas dans le magasin, puis il revint vers moi.

— Mademoiselle Régine, dites-moi la vérité, c'est ainsi tous les jours. Dès que Mme Jeanne est partie, ces demoiselles s'en vont.

Ne voulant pas accuser, je me tus.

M. Renoux comprit.

— Votre silence les condamne. Je vous remercie de n'avoir pas essayé de me tromper.

— Je ne sais pas, murmurai-je.

— La franchise est une qualité bien rare, mademoiselle, et je vous félicite de la posséder.

Il se tut ; croyant qu'il n'avait plus rien à me dire, je me remis à écrire.

Au bout de quelques minutes, M. Renoux me demanda :

— Mademoiselle Régine, votre lettre est-elle très pressée ? Pardonnez-moi cette question indiscreète, mais je voudrais causer avec vous.

— Cette lettre peut attendre, monsieur, je préviens une cliente du jour de son essayage.

Je posai ma plume, je croisai les mains et regardai M. Renoux.

— Voilà ce dont il s'agit, reprit-il brusquement. Il y a trois mois que vous êtes ici et j'ai pu me rendre compte, assez vite, que vous êtes douée pour les affaires ; vous avez un tempérament de commerçante.

Je souris et voulus remercier, mais je ne pus pas. Mon orgueil parfois se révolte encore, j'ai du mal à oublier que je m'appelle Régine de Bois-Mesnil.

Tout à son idée, M. Renoux continua :

— Ma maison se développe chaque jour, aussi je veux créer un nouveau rayon de robes brodées ; à

la tête de ce rayon j'ai besoin d'une femme intelligente et travailleuse, j'ai pensé à vous.

Surprise, je répondis :

— Je vous remercie, monsieur.

— Je pense, ajouta-t-il en souriant, que vous ne regretterez pas Mme Jeanne.

Je m'écriai avec joie :

— Ah ! non, certes.

Je ne dis que cela, mais mon cri avait été si sincère que M. Renoux comprit.

— Oui, fit-il, plusieurs fois je me suis aperçu qu'elle ne vous ménageait guère. Vous êtes jeune, vous êtes jolie, deux choses que les femmes de son âge ne pardonnent pas. Ici vous avez beaucoup d'ennemies, et vous allez en avoir plus encore.

— Pourquoi ?

Il sourit, amusé de ma naïveté.

— Dame, vous la dernière venue, vous la plus jeune, vous passez avant les autres. Vous voilà quelqu'un, maintenant ; vous allez être obligée de commander, saurez-vous vous faire obéir ?

— Oui, je crois.

— Je l'espère aussi. Le mois prochain vous prendrez vos fonctions. Question pécuniaire, trois cents francs comme appointements mensuels, et deux pour cent sur vos affaires.

Trois cents francs par mois, deux pour cent sur les affaires, c'était une belle situation. J'étais heureuse, très heureuse, mais si gênée par cette question d'argent que, rouge, embarrassée, je me taisais.

— Vous êtes contente ? me demanda M. Renoux étonné de mon silence.

— Oui, répondis-je, mais... je ne sais pas comment vous le dire !

S'apercevant de mon émotion, il se détourna un peu et reprit :

— Vous tâcherez, mademoiselle Régine, de me faire de jolis modèles, j'ai confiance en vous ; quelqu'un m'a dit que vous étiez une fée.

Cette dernière phrase m'intrigua.

— Quelqu'un ?... Monsieur Renoux, vous ne voudriez pas me dire qui ?

— C'est Mlle Rosette Tarduit ; elle m'a longuement parlé de vous et m'a dit qu'autrefois vous faisiez des merveilles pour toutes vos amies.

— Rosette est une bavarde et a exagéré.

— J'espère bien que non.

— Enfin, monsieur, je ferai de mon mieux.

— J'en suis certain, mademoiselle, vous êtes une consciencieuse.

En me disant cela, M. Renoux me tendit la main.

Le geste était franc, sincère, avec plaisir j'y répondis. Juste à cet instant trois vendeuses arrivaient. Elles me regardèrent d'un air railleur; sur leurs lèvres je devinais les mots méchants qu'elles n'osaient dire.

Voyant leurs sourires et comprenant ce qu'ils signifiaient, M. Renoux, furieux, se retourna vers elles.

— Mes compliments, mesdemoiselles, votre déjeuner a été long; malheureusement pour vous, il y a près d'une heure qu'il est terminé, près d'une heure que vous devriez être ici. Pouvez-vous me dire d'où vous venez?

Elles me regardèrent haineusement; malgré moi je reculai de quelques pas.

— Mais, monsieur, murmura Mlle Marie, nous étions là-haut, à l'atelier.

— Non, mesdemoiselles, je vous ai fait demander.

Une jeune fille, qu'on appelait Mlle Colette, s'avança. Depuis peu, elle faisait partie de la maison, elle avait un genre déplorable, mais, comme c'était une excellente vendeuse, Mme Jeanne supportait ses excroissances. Avec un aplomb extraordinaire, elle avoua.

— Moi, monsieur, j'étais sortie. J'avais donné un rendez-vous, je ne pouvais pas le manquer. Et se tournant vers moi en riant, elle ajouta: Mon ami n'est pas employé dans la maison, faut bien que je sorte pour le voir... Tout le monde n'a pas la chance de travailler près de son amoureux.

Je voulus répondre à cette insolente, mais M. Renoux, très calme, me prévint.

— Mademoiselle Colette, dit-il, pour vous permettre de sortir plus à votre aise vous allez passer à la caisse immédiatement et, si vous voulez des renseignements, je vous engage à vous taire.

La figure de la jeune fille changea, elle devint si pâle que je crus qu'elle allait se trouver mal. Tremblant de colère, elle me cria:

— C'est bien, je m'en vais, mais avant de partir je dirai tout ce que je pense de cette fille-là. Mademoiselle fait la mijaurée, mademoiselle prend des grands airs quand elle est dans la rue, seulement elle réserve ses grâces et ses sourires pour le patron. C'est très habile, mes compliments, duchesse.

Immobile, je la regardais s'en aller, hésitant à comprendre ce qu'elle avait voulu dire. Était-ce possible que quelques-unes de ces jeunes filles, qui m'observaient en souriant, crussent vrai ce que l'une d'elles m'avait crié dans un moment de colère. Ma fierté, ma dignité me défendaient de me disculper, mais ce silence m'était si pénible que mes jambes tremblaient et que mon cœur battait avec violence.

Désespérée, cherchant un refuge, je regardais autour de moi ; j'aperçus Mme Jeanne.

Pressée, importante, elle arrivait. Les vendeuses l'entourèrent et chacune, très bas, lui raconta, à sa façon, l'incident.

Elle ne me dit rien, mais elle me fixa si méchamment qu'elle me fit peur. Toute la journée elle me harcela, me faisant des observations devant les clientes, s'amusant à m'humilier, et m'employant aux plus fatigantes besognes.

Le téléphone était cassé entre l'atelier et le magasin ; sous prétexte de renseignements à demander, d'ordres à donner, elle me fit monter plus de dix fois les six étages. Deux trottings étaient malades, me disait-elle en souriant, il fallait bien les remplacer.

Jamais journée ne me parut plus pénible ; enfin elle se termina.

Rentrée chez moi, sans joie, tant j'étais lasse, j'annonçai à maman mon changement de situation. Cette bonne nouvelle la laissa indifférente, elle eut même un sourire mystérieux qui m'étonna.

— Je crois que M. Renoux, me répondit-elle, ne te gardera plus longtemps.

Cette phrase était incompréhensible, j'en demandai l'explication.

— Mme Durnal viendra te voir dimanche, moi, j'ai promis de me taire jusque-là.

Le nom de Mme Durnal ne m'est guère sympathique, je n'ai plus aucune affection pour cette vieille amie. Je devinais un danger et j'insistai pour le connaître ; mais maman ne voulut rien me dire.

Ce soir il fait un temps merveilleux, ma fenêtre est grande ouverte, et sur notre balcon il y a des pots d'héliotrope qui embaument. Une folie de maman ! Je devrais la gronder ; pécuniairement, elle est très peu raisonnable, et si j'avais continué à gagner cent francs par mois, nous eussions été vite au bout de nos ressources. Mais, ce soir, je pense que ma nouvelle situation me permet de respirer, sans regret, le délicieux parfum des héliotropes.

Le ciel est rouge, le coucher du soleil admirable. Je songe à la petite Georgette, je la vois : elle est assise sur les marches de pierre, au pied de la basilique ; son fiancé est près d'elle, ensemble ils admirent Paris qui s'allume. Pour le moment elle est heureuse, c'est son heure de bonheur comme elle m'a dit cet après-midi... Pourvu que ces heures-là ne la fassent pas pleurer un jour !

Le dimanche, je suis très paresseuse, j'aime à rester chez moi. Je vais, je viens, dans cet appartement de poupée qui me semble superbe, parce qu'il est à nous. La pension de famille m'a donné pour toujours l'amour du « home ».

Ce matin, en songeant à la visite de Mme Durnal, j'étais ennuyée, anxieuse de savoir ce qu'elle me voulait. Les paroles de maman me hantaient : « Je crois que M. Renoux ne te gardera plus longtemps. »

Mme Durnal venait-elle m'offrir quelque superbe situation ?

Cela, je n'y croyais guère.

Après le déjeuner, nous eûmes la visite de Rosette. Ah ! qu'elle fut gentille !

Elle s'extasia sur notre appartement, nous avions une vue comme il n'y en avait pas deux dans Paris, et les héliotropes l'enthousiasmèrent. Avec moi, elle s'installa dans le salon et causa une demi-heure sans s'interrompre. Puis, tout à coup, elle se souvint qu'elle prenait le train à cinq heures et qu'elle devait rentrer finir son sac. Elle s'enfuit, suivie de son Anglaise. Pour la voir plus longtemps, je courus vers le balcon, et comme il faisait beau, j'y restai.

Mme Durnal et maman m'y trouvèrent.

Très aimable, comme s'il n'y avait rien eu entre nous, Mme Durnal m'embrassa et m'assura qu'elle venait spécialement pour me voir.

Je balbutiai un vague remerciement, et toutes les trois nous nous regardâmes ne sachant que nous dire.

Maman proposa de rentrer.

— Un balcon, fit-elle, n'est pas un endroit propice pour une conversation sérieuse.

Nous nous installâmes dans le salon. Immédiatement Mme Durnal parla :

— Ma chère Régine, nous avons à causer.

Le ton était froid, presque solennel, il me sembla très peu affectueux. Je soupçonnais depuis longtemps que cette femme ne m'aimait pas, aujourd'hui j'en avais la certitude.

Je répondis, un peu sèchement, que j'écoutais. Ma mère intervint.

— Régine, me dit-elle tendrement, nous n'avons pas de meilleure amie que cette chère Mme Durnal... laisse-toi guider par elle, ma grande, c'est pour ton bonheur.

Ces paroles affectueuses de maman ne me firent aucun plaisir, je las devais à sa « chère amie ». Celle-ci reprit :

— Oui, Régine, il s'agit en effet de votre bonheur ! Votre situation actuelle, si pénible pour vous et pour ceux qui vous entourent, peut, si vous le voulez, changer d'un jour à l'autre.

— Et que faut-il faire pour cela ?

— Vous marier.

J'eus un éclat de rire ironique.

— Chère madame, pour se marier, il faut être deux ; et vous oubliez que, pour les hommes d'un certain monde, une jeune fille « qui travaille » est classée parmi celles qu'on n'épouse pas.

— Tous ne pensent pas cela, ma chère Régine !

— De plus, je suis pauvre, pas de dot et aucune espérance !

— Qu'importe, je connais un jeune homme, le fils d'un de mes vieux amis, qui ne s'occupera pas de cette question-là. Il est riche, très intelligent, et le seul héritier d'un beau nom. Son père, un vrai gentilhomme, se déclare prêt à accueillir et à aimer la femme que son fils choisira.

Je voulus poser une question, mais Mme Durnal ne m'en laissa pas le temps. Vite, elle continua :

— Ils ont un hôtel splendide faubourg Saint-Germain, un château admirable près de Chantilly, et une merveilleuse villa à Beaulieu !

Tous ces adjectifs m'amuserent et, railleuse, je demandai :

— Et qu'ont-ils encore ?

Alors, triomphante, Mme Durnal s'écria :

— Ils ont trois cent mille francs de rente qui ne doivent rien à personne. Et, en regardant maman, elle ajouta : Fortune sûre, placée en grande partie à l'étranger... Et je crois qu'on serait tout disposé à reconnaître une dot à votre fille. Mais ce sont des questions à discuter... plus tard.

— Certainement, s'écria ma mère.

Avec un sourire aimable Mme Durnal reprit :

— Aujourd'hui il faut que Régine nous dise, simplement, si elle veut se marier. Réfléchissez, ma petite amie, c'est, non seulement votre vie que vous allez décider, mais aussi celle de votre mère.

Je ne raillais plus, j'étais inquiète ; je craignais, je devinais le piège.

— Madame, fis-je, très gravement, permettez-moi de vous poser beaucoup de questions.

— Mais, mon enfant, c'est tout naturel. Demandez et je vous répondrai.

— D'abord voulez-vous m'expliquer pourquoi ce jeune homme, d'une situation pécuniaire si magnifique, désire épouser une jeune fille dépourvue de cet avantage ?

Ma question parut embarrasser Mme Durnal.

— Mais parce que je lui ai parlé de vous... je lui ai raconté vos malheurs... il est très bon !

— En effet, puisque sans me connaître il s'intéresse à moi. Il a une âme semblable à celle de saint Vincent de Paul, votre jeune homme !

Contrariée, Mme Durnal reprit :

— Que vous êtes donc sceptique, Régine, et qu'il est difficile de causer avec vous.

Maman intervint.

— Tu n'es vraiment pas raisonnable, me dit-elle sèchement, tu te conduis comme une enfant.

Enervée, je m'écriai :

— Madame, comprenez-moi, je préfère savoir la vérité, toute la vérité. Dites-moi la raison du désintéressement de ce jeune homme qui ne me connaît pas.

Mme Durnal et maman se regardèrent, puis la première reprit :

— Ma chère Régine, vous êtes une femme sensée et vous avez raison ; les épreuves par lesquelles vous venez de passer vous ont prématurément vieillie, donc c'est à la femme que je vais m'adresser. Voilà.

Ce qui suivait était pénible à dire, car Mme Durnal hésita un long moment ; puis, sans me regarder, elle reprit :

— Le jeune homme en question est d'une intelligence remarquable, il a passé ses examens avec succès et continue à s'intéresser à toutes les questions nouvelles. De plus, il est artiste, dessine fort bien, poète à ses heures ; enfin, sous ce rapport-là, tout est parfait.

— Mais alors ?

— Alors, reprit-elle de plus en plus embarrassée, ce qui est moins bien, c'est le côté santé. Enfant, il a toujours été très délicat, et à la suite d'une maladie, je ne sais plus laquelle, il est resté un peu... paralysé. Mais les médecins disent, affirment même, que ce n'est qu'une question de temps et qu'il peut parfaitement guérir. A trente ans, il n'y a pas de maladie incurable ! Il marche, en s'appuyant sur des cannes, lentement, peu de temps à la fois, mais il marche.

Très sérieusement je repris :

— Enfin, c'est un infirme.

Mme Durnal se récria :

— Mais non, ma petite, ce n'est pas le mot qu'il faut dire. C'est un jeune homme momentanément souffrant, comme il y en a beaucoup.

— Pourquoi n'attend-il pas sa guérison pour se marier ?

Ma question était embarrassante ; Mme Durnal y répondit.

— Ma chère Régine, reprit-elle, si ce jeune homme était guéri il aurait peut-être d'autres prétentions. Ce qu'il cherche, ce qu'il veut, c'est une compagne pour les mauvais jours. Enfin, vous aurez peut-être quelques années monotones à passer, mais il me semble que tout vaut mieux que votre situation actuelle.

Je me tournai vers maman et, impassible, ne lui laissant rien deviner de mes pensées, je lui demandai :

— Maman, quel est ton avis ?

La question était simple, mais je la posais avec un cœur angoissé. Je ne pouvais pas croire que ma mère et Mme Durnal fussent d'accord.

Maman hésita, elle me regarda avec des yeux malheureux qui demandaient pardon.

— Ma chérie, fit-elle, notre amie a raison, il me semble que pour toi c'est presque... c'est une... occasion inespérée.

Ces paroles me révoltèrent et, en colère, je m'écriai :

— Le mariage n'est pas une « occasion » !

— Naturellement, reprit Mme Durnal, mais lorsqu'on la rencontre il faut en profiter.

Incapable de rester tranquille je me levai, et déclarai nettement :

— Moi, je n'en profiterai pas.

L'étonnement de Mme Durnal fut extrême et son visage se transforma. Le sourire qu'elle avait sur les lèvres depuis le début de la conversation disparut, et elle changea de ton.

— Jem'y attendais, dit-elle, je vous connais, Régine.

— Alors, chère madame, il était bien inutile de me parler de cette affaire.

— J'avais encore, ma petite, malgré mon âge, quelques illusions. Je croyais que l'affection que vous avez pour votre mère vous ferait ajourner votre réponse, mais je vois que vous n'avez pensé qu'à vous, ce dont je vous félicite ; c'est le meilleur moyen pour être heureuse dans la vie.

Ces paroles m'exaspérèrent et j'eus la tentation de dire à Mme Durnal ce que je pensais d'elle ; mais je me souvins à temps qu'elle était l'amie de maman. Essayant d'être polie, je répondis :

— Madame, je crois que personne n'a le droit, pas même vous, de me rappeler ce que je dois faire pour ma mère. Si j'ai pris cette situation chez Renoux, que vous me reprochez tant, c'est pour elle, rien que pour elle, parce que j'espère arriver à gagner là, ce qu'il nous faut pour vivre.

La voix mordante, pleine d'ironie, Mme Durnal dit :

— Cent francs par mois, de quoi mourir de faim.

— J'en ai trois cents depuis hier, madame, et je suis intéressée sur les affaires. Vous voyez, ajoutai-je

en souriant, que pour un début, ce n'est pas mal. Vexée, Mme Durnal fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— A votre aise, si vous préférez travailler toute votre vie, personne ne vous en empêche.

— Oui, je préfère travailler. Le métier de garde-malade ne me tente guère.

— C'est regrettable. Il y avait là, pour une femme, un joli rôle à jouer.

— On ne joue ces rôles-là que dans les pièces de comédie ou... par amour.

— Ah! voilà donc le véritable motif de votre refus, l'amour... L'amour, vous y croyez encore!

— J'ai l'âge d'y croire.

— Peut-être, reprit-elle avec colère, mais pas la situation. Certes, vous trouverez des hommes qui vous diront que vous êtes jolie, d'autres qui vous assureront qu'ils vous aiment, mais pas un, entendez-vous, pas un ne vous offrira de vous épouser.

— Eh bien, je resterai fille.

— C'est très facile à dire! Vous n'avez que vingt et un ans, vous ne souffrez pas encore de votre solitude. Le changement de position, de nouvelles occupations vous empêchent de penser à vous; mais dans deux ou trois ans d'ici, si vous êtes encore seule (rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui), vous regretterez de ne pas m'avoir écoutée. Vous vous verrez vieillir, et avant que votre jeunesse soit passée vous voudrez aimer, vous voudrez qu'on vous aime, et vous donnerez votre cœur, vous, Régine de Bois-Mesnil, au premier cœur qui voudra bien du vôtre. Ne protestez pas, ne m'affirmez pas avec l'audace de tout être jeune que vous n'êtes pas de celles-là, que votre orgueil vous défendra. Dans chaque vie de femme il y a des heures terribles, des heures de découragement, de lassitude, des heures où on souhaite à n'importe quel prix une épaule pour appuyer sa tête. A ces heures-là il y a toujours un ami qui rôde autour de vous, et cet ami profite d'un instant de faiblesse. Un matin, sans qu'on sache comment cela s'est fait, on se réveille la compagne d'un homme qui n'est pas de votre monde, que vous n'aimez guère, et avec lequel il faudra vivre toute une vie! Ma petite Régine, je ne vous souhaite pas un de ces éveils-là, mais il faut avouer que vous le mériteriez.

— Gravement, je lui demandai:

— Madame, croyez-vous vraiment que ce serait honnête de ma part de consentir au mariage que vous me proposez. Cette alliance, avec un malade riche, me semble plus épouvantable que tout ce que vous venez de me dire. Si l'avenir vous donne raison,

si un jour, lasse d'être seule, je fais un de ces mariages que vous venez de dépeindre, tant pis pour moi; mais, au moins, si je suis malheureuse je pourrai encore m'estimer. Si je vous écoutais, madame, si je consentais à cette... affaire, je penserais que je suis pareille à une de ces malheureuses créatures qui se donnent pour de l'argent. Une cérémonie civile et religieuse ne change pas une situation, elle n'ennoblit pas un acte vil, elle ne rend pas beau ce qui est laid.

Mme Durnal se moqua.

— Des grands mots, des belles phrases; vous êtes jeune encore, ma petite, vous vous grisez de ce que vous dites, mais tout cela c'est si peu pratique. Et se tournant vers maman, elle ajouta : Ma chère amie, vous qui connaissez la vie, affirmez donc à votre fille que tous ces raisonnements sont des raisonnements de gamine... Après le malheur qui vous a frappées elle n'a pas le droit d'être encore si romanesque !

Ennuyée, maman me regarda tristement : entre son amie et moi, elle hésitait.

— Je ne peux rien dire à Régine, balbutia-t-elle, cela la regarde absolument; si elle préfère rester chez Renoux... si elle ne trouve pas cela trop épouvantable...

Mme Durnal l'interrompit, furieuse.

— Alors, ma chère, si vous trouvez que votre fille a raison, n'en parlons plus. Ce que je regrette, c'est de m'être occupée de cette affaire. J'aurais dû me souvenir que Régine n'écoute personne.

À bout de patience, j'allais répondre; maman me prévint.

— Nous vous sommes bien reconnaissantes, ma fille et moi, dit-elle; depuis plusieurs mois vous êtes si bonne pour nous, et ce mariage, que vous proposiez à Régine, était encore une preuve de votre affection. Mais, vous savez, les jeunes filles de ce siècle ont des idées très arrêtées que nous ne comprenons pas toujours; aussi, il vaut mieux ne pas les discuter.

Cette déclaration de ma mère stupéfia Mme Durnal, elle se leva pour partir. Je poussai un soupir de soulagement.

Après avoir serré très légèrement la main que je lui tendais, elle embrassa maman, et se dirigea vers la porte. Au moment de la franchir, elle se retourna vers moi; puis, avec un sourire, elle me dit :

— Régine, il faut absolument que vous me rendiez un service.

— Je ne demande pas mieux, madame.

Un peu embarrassée, sans me regarder, elle ajouta :

— Pour ce mariage... avec le père du jeune homme je me suis beaucoup avancée... j'étais tellement sûre de votre consentement... Nous avions même arrangé la première entrevue... ce devait être un soir de la semaine prochaine, chez moi; pour me rendre service, voulez-vous consentir à venir ce soir-là? Cela ne vous engage absolument à rien, je vous en donne ma parole, et, pour moi... après ce dîner, je pourrai plus... facilement expliquer à mon ami les raisons de votre refus. Je pense, ma petite Régine, que vous voudrez bien me rendre le premier service que je vous demande.

Cette phrase-là avait pour but de me rappeler toutes ses complaisances depuis trois mois, cette phrase-là me mettait à sa merci. Je ne pouvais répondre à cette « si bonne amie » ce que je voulais. J'inclinai la tête et, très froidement, je dis :

— J'irai, madame.

Comme si elle craignait que je changeasse d'avis, elle disparut avec ma mère, et longtemps, dans l'antichambre, elles causèrent. Elles parlèrent bas, mais les murs de cet appartement sont si minces que, si j'avais voulu, j'aurais pu entendre ce qu'elles se disaient. Je n'écoutais pas, à quoi bon? et puis j'étais triste, très triste. Était-ce vrai que maman, ma maman, eût pu envisager comme possible ce mariage pour moi? Pour me consoler, je pensais que ma mère était une grande enfant qui ignorait la vie, et sur qui on prenait très vite de l'influence. Mme Durnal, avec son intelligence vive, sa parole facile, lui avait montré tous les avantages pécuniaires de cette union et, pour l'amener à cette idée, elle avait dû exagérer mon « martyre » chez Renoux.

Assise dans un fauteuil, je restais là, anéantie, ne souhaitant rien que le silence, le calme, le repos. La porte s'ouvrit; Mme Durnal partie, maman revenait vers moi. J'étais si fatiguée que, pour ne pas être obligée de parler, de discuter encore, je fermai les yeux.

Maman respecta mon sommeil, elle prit un livre et essaya de lire, mais au bout de peu de temps elle se leva, tourna autour de la table, alla sur le balcon; et, finalement, s'arrêta devant moi. Mes yeux ouverts lui montrèrent que je ne dormais pas. Alors elle me regarda affectueusement, puis elle me tendit les bras. Je m'y précipitai. Elle m'embrassa avec tendresse, tout en murmurant :

— Régine, oh! ma Régine, pardon!

..

Me voilà mademoiselle la « première ». Je suis installée. J'ai trois jeunes filles sous mes ordres, un atelier à surveiller et un petit « trottin » pour me servir.

A M. Renoux, j'ai demandé Georgette; je l'ai obtenue sans peine, et la fillette, enchantée de changer de première, est le plus docile des trottiens. Elle fait quelques courses, descend et remonte les essayages, mais, dans peu de temps, j'espère arriver à lui persuader qu'il faut apprendre sérieusement à travailler. Si je l'exigeais maintenant, malgré toute l'affection qu'elle a pour moi, elle s'en irait. Rester toute une journée sans voir son fiancé, c'est lui demander une chose impossible! Son jeune amour est si sincère que je n'ai pas le courage de lui parler raison.

Ce matin, comme elle était en retard, je l'ai grondée, bien doucement; elle avait très mauvaise mine! Sa petite figure me semblait plus mince que d'habitude, elle était jolie, mais la fièvre sûrement lui donnait cet éclat.

Je l'appelai près de moi.

— Georgette, regarde l'heure.

— Oui, je sais, il y a longtemps que je devrais être ici.

— Pourquoi es-tu en retard?

Elle baissa les yeux, ses mains se crispèrent, et elle ne répondit pas. Son attitude m'étonna, jamais je ne lui avais vu pareil visage.

Un peu sévèrement, je repris:

— Georgette, il faut me répondre; si tu as une excuse, donne-la.

— Non, dit-elle.

Cette obstination m'énerva, et la prenant par le bras, la forçant à me regarder, je lui dis pour l'effrayer:

— Puisque tu ne veux pas me répondre je prévien-drai M. Renoux, et tu lui expliqueras cette heure de retard. Va-t'en.

Ses yeux noirs devinrent brillants, j'y vis quelques larmes. Craintive, elle me dit:

— Vous ne ferez pas ça, mademoiselle Régine.

— Pourquoi donc?

— Mais...

— Voyons, tu supposes bien que j'ai deviné la cause de ton retard.

— Ah! fit-elle étonnée.

— Oui, les promenades du soir avec ton fiancé ne te suffisent plus, le matin vous vous rencontrez encore, et ensemble vous oubliez l'heure.

— C'est vrai qu'on vient quelquefois tous les deux, mais ces jours-là on est toujours exacts. Il aime son travail et moi aussi... Aujourd'hui, je suis venue toute seule.

— Alors ?

— Alors, ce qui m'a mise en retard, c'est des choses tristes... si tristes que j'aime mieux ne pas vous les dire.

Les larmes qui étaient dans les yeux de Georgette coulèrent sur son pauvre visage, mais c'étaient des larmes silencieuses, aucun sanglot ne les accompagnait.

Je n'avais plus envie de me fâcher, cette douleur muette était poignante. J'attirai la petite près de moi.

— Georgette, tu serais mieux de me dire les choses tristes qui te font pleurer. Je ne te demande pas cela par curiosité, tu sais bien que j'ai pour toi beaucoup d'affection...

— Oui... fit-elle, mais ça me coûte beaucoup.

— Essaye.

— Eh bien, papa est revenu hier.

— Et tu n'es pas contente ?

— Non, il est reparti ce matin.

— Pour travailler, il reviendra ce soir ?

— Non, maintenant qu'il a ce qu'il veut, il ne reviendra plus.

— Que voulait-il donc ?

— L'alliance de maman et une broche qu'il lui avait données autrefois.

— Pourquoi faire ?

— Pour les vendre, pardi... il n'a jamais d'argent, il boit tout.

— Alors ta mère aurait peut-être mieux fait de garder ses bijoux.

— Elle a essayé, à ce qu'il paraît, mais elle n'a pas pu. Quand il a bu, il tape dur... Les petites avaient peur, criaient, lui aussi; alors, à cause des voisins et du propriétaire qui habitent dans la maison, maman a cédé.

— Tu étais là ?

— Non, fit-elle en rougissant, je me promenais avec Pierre. Maman dit que si j'avais été près d'elle, elle aurait eu plus de courage pour résister... C'est ça qui me fait tant de chagrin. Alors, ce matin, j'ai pas voulu m'en aller avant que papa soit parti; j'avais peur d'une nouvelle scène ! Je me disais : J'expliquerai tout à mademoiselle Régine, elle comprendra; et voilà que lorsque je suis arrivée ici, je n'ai plus osé... C'est si vilain... Mademoiselle Régine, vous ne direz rien à M. Renoux, c'est tout de même pas de ma faute.

Quelqu'un répondit pour moi :

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas dire à M. Renoux ?

Saisies, Georgeïte et moi nous nous nous retournâmes. Le « patron » était là, il souriait, et n'avait pas l'air fâché ; mais la petite eut peur, elle se sauva en me disant :

— Mlle Régine vous expliquera, monsieur.

Mlle Régine n'avait pas envie d'expliquer quoi que ce soit.

Depuis le jour où cette vendeuse renvoyée a osé prononcer mon nom et celui de M. Renoux, j'évite soigneusement toute conversation particulière ; lui, agit de même, et je lui sais gré de cette délicatesse. Lorsqu'il veut m'expliquer quelque chose, me donner des indications pour mes nouvelles fonctions, il me parle devant les autres vendeuses, poliment, mais bien en « patron ». Je lui réponds avec la déférence d'une employée.

Mon Dieu, comme je suis encore orgueilleuse : le mot « employée », lorsqu'il me désigne, me fait toujours souffrir. Je ne puis m'habituer à ce titre, il est si différent de celui que j'avais rêvé de porter !

Les bras croisés, M. Renoux attendait les explications ; nous étions presque seuls ; les vendeuses, occupées à plier des étoffes dans un coin du salon, actives, s'empressaient. Le patron était là, il fallait se montrer travailleuses. Je me taisais stupidement.

— Eh bien, mademoiselle Régine, me demandait-il, qu'est-ce qu'il ne faut pas me dire ? C'est donc bien grave que vous hésitez si longtemps ?

— Non, monsieur, Georgeïte était en retard d'une heure et elle craignait votre mécontentement.

Le « patron » fronça les sourcils et, très différent, reprit :

— Vous ne devez pas tolérer cela, mademoiselle, c'est d'un exemple déplorable.

— Je lui en ai fait l'observation, monsieur, mais elle avait vraiment des excuses.

— Nous ne devons pas les connaître. L'heure est la même pour toutes les ouvrières, et on ne doit pas s'occuper de ce qu'elles font en dehors de la maison. Cette petite mérite une amende, elle l'aura. Je vais la signaler au chef du personnel.

Sortant de ma réserve habituelle, je suppliai M. Renoux.

— Oh ! monsieur, je vous en prie, ne la signalez pas, elle gagne 3 fr. 50 par jour.

— Ce n'est pas la seule dans ce cas-là.

— Oui, mais chez elle, il y a cinq petites sœurs à nourrir.

— Enfin, c'est votre protégée.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, pour cette fois-ci, on lui fera grâce, mais qu'elle ne recommence pas.

Demauvaise humeur, contrarié d'avoir cédé, M. Renoux me tourna le dos et s'arrêta devant une robe qu'on venait de descendre de l'atelier.

Je tremblais un peu, c'était mon premier modèle. Seule, j'avais décidé étoffe, forme, broderie. C'était osé, original, mais à force de regarder cette robe je ne savais plus si elle était jolie ou ridicule. Après un examen, qui me sembla très long, M. Renoux se tourna vers moi :

— C'est votre premier modèle, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, les autres seront prêts cet après-midi.

Il tourna encore plusieurs fois autour du mannequin, se rapprocha, se recula, et laissa tomber ces mots qui me parurent merveilleux :

— C'est très bien.

Je rougis de ce compliment auquel je ne m'attendais pas.

Il ajouta :

— Mme et Mlle Tarduit vont venir tout à l'heure, question de trousseau. Je vous amènerai Mme Tarduit ; cette robe me semble faite pour elle.

Question de trousseau ! Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Rosette se marie ?

Ce petit nom choqua M. Renoux. Rosette est une cliente. Il reprit :

— Mlle Tarduit est fiancée depuis quelques jours à peine ; elle est très riche et fait un beau mariage. Je vous prie, mademoiselle Régine, de vous occuper d'elle tout spécialement. C'est une grosse affaire pour nous. Les robes du contrat et de la cérémonie religieuse seront faites ici et reproduites, naturellement, par tous les journaux ; il faut donc qu'elles soient impeccables. Enfin je causerai avec vous après la visite de ces dames.

Cette fois il s'en alla.

Je téléphonai pour demander les autres modèles, et les vendeuses et moi nous nous mîmes à sortir des tiroirs, en vue de cette vente, soieries, dentelles et broderies.

Nous étions ainsi occupées, lorsque je vis arriver Mme Jeanne et Mlle Marie. Leur venue m'étonna. Depuis plus d'un mois que j'ai quitté le rayon de Mme Jeanne nous ne nous sommes guère rencontrées que dans les couloirs ; les premiers temps je la saluais, puis, mon salut ne m'étant jamais rendu, j'ai cessé de le faire.

Souriante, Mme Jeanne vint vers moi.

— Eh bien, mademoiselle Régine, il paraît que vous avez fait une merveille, peut-on voir ?

Les paroles étaient aimables, mais le ton souverainement insolent. Sans me déranger, heureuse de pouvoir lui répondre de la même façon :

— Le mannequin est là, vous pouvez le regarder.

Mme Jeanne et Mlle Marie tournèrent et retournèrent la robe dans tous les sens. Le visage de la première me fit comprendre que vraiment j'avais réussi. Elle murmura :

— Oui, ce n'est pas mal pour un début... beaucoup d'inexpérience, mais dame, vous ne connaissez pas le métier.

Puis, suivie de Mlle Marie qui n'avait pas dit un mot, elle s'en alla.

Je n'eus pas le loisir de me réjouir de ce succès ; Rosette et sa mère, conduites par M. Renoux, arrivaient.

Si cela me fait toujours plaisir de voir ma petite amie, il n'en est pas de même pour Mme Tarduit, qui affecte de ne pas me reconnaître et me parle à peine poliment.

Sans s'occuper de sa mère, Rosette me sauta au cou.

— Bonjour, ma Régine, nous sommes revenues depuis deux jours à peine, c'est pour cela que tu ne m'as pas encore vue... J'ai eu beaucoup à faire... je te raconterai cela quand nous aurons fini la question robes ! il m'en faut de toutes les sortes, de toutes les couleurs. Papa m'a donné un crédit illimité. Vous entendez, monsieur Renoux, illimité... mais n'en profitez pas pour me vendre tout très cher...

Le sourire sur les lèvres, Mme Tarduit s'approcha. Elle me salua d'un coup de tête hautain, mais cette fois, elle daigna me reconnaître.

— Bonjour, mademoiselle Régine, M. Renoux m'a dit que vous étiez une fée et que vous aviez un modèle de robe qui semble créé pour moi.

Sa coquetterie lui faisait dire ces mots très aimablement.

Je lui montrai le modèle, en quelques minutes elle fut décidée ; nuance, broderie, tout ce que je lui conseillais lui paraissait indiscutable.

Avec une franchise cruelle, Rosette me donna le mot de cette énigme.

— Maman, dit-elle, vous faites bien de l'écouter, elle a un goût parfait. Du reste, vous vous rappelez qu'autrefois vous essayiez de copier ses robes, mais ce n'était jamais aussi bien.

Mme Tarduit rougit et me jeta un regard envieux et méchant.

Mon Dieu, que peut-elle m'envier maintenant !

M. Renoux avec tact intervint. Au trousseau-on attendait ces dames.

Avec un aplomb inimaginable, Rosette déclara ne vouloir choisir aucune lingerie, elle s'en rapportait à sa mère. Le choix serait long et ennuyeux, elle préférerait rester avec moi.

Sans lui faire aucune observation, Mme Tardieu s'en alla.

Cette manière d'agir m'étonna et je questionnai Rosette.

— Tu fais donc tout ce que tu veux maintenant ?

— Oui, depuis mon changement de situation j'ai pris aux yeux de mes parents une importance capitale.

— Ton changement de situation ! Tu veux dire...

— Mes fiançailles, car je suis fiancée, ma chère, depuis quatre jours. Je vais te raconter comment cela s'est fait, et te parler du pauvre mortel à qui j'échoue ; mais avant, causons de toi. Tu as monté vite, te voilà « grosse légume » maintenant. M. Renoux parle de Mlle Régine, de son goût, de son adresse, avec un enthousiasme digne d'un amoureux.

— Rosette, je t'en prie.

— Qui, chère colombe, passons. Donne-moi des nouvelles de ta mère, du petit appartement, des héliotropes qui embaumaient à ma dernière visite.

— Ma mère va bien, toujours un peu triste ; l'appartement n'a pas changé, mais les héliotropes sont fanés.

— Et toi, pas trop fatiguée ? L'été, à Paris, ça doit être terrible !

— Non, j'y ai trouvé un certain charme.

— Tu es courageuse et tu mérites tous les bonheurs du monde ;... pour toi, il n'y en a pas en route ?

— Des bonheurs ?

— Oui, personnifiés par un mari.

— Folle, est-ce que je suis mariable ?

— En voilà une idée !

— Ne la discutons pas, veux-tu, et maintenant que tu sais ce que tu voulais savoir sur mon compte, parle-moi de ton fiancé. Où l'as-tu rencontré, comment ce mariage s'est-il fait ? Enfin donne-moi beaucoup de détails, raconte-moi tout.

En personne qui va parler longuement, Rosette s'installa.

— Tu sais que nous sommes partis en septembre pour la Suisse. Dans le train nous avons trouvé Jeanne de Vernac et son mari, ils t'avaient justement vue ici quelques jours auparavant.

Oui, mais elle n'avait pas osé me reconnaître.

— Pourquoi donc ?

— Ma chérie, le salon était plein de monde !

— C'est honteux, je ne la croyais pas aussi ~~souvent~~
Et son mari ?

— Lui, pendant que sa femme essayait, a été trop aimable... c'est presque toujours ainsi... Mes amis d'autrefois ne me connaissent plus, mais leurs maris affectent de me connaître davantage. C'est drôle et un peu triste... Voyons, tu ne m'as pas encore dit le nom de celui que tu as choisi; je le connais peut-être ?

— Oui, ta mère le recevait beaucoup. On disait même qu'il te faisait la cour; mais il y en a tant qui t'ont fait la cour que tu ne dois pas savoir de qui je veux parler.

Je ne sais pourquoi cette réponse m'inquiéta. Je ne désirais plus connaître le nom du fiancé de Rosette, et même je souhaitais que mon amie partît sans rien me dire.

J'essayai de sourire;

— Alors...

— Tu n'as pas deviné ?

— Non.

— Ça ne m'étonne pas. Eh bien, j'épouse Jean de Marvy. Comte, ma chère !

J'attendais ce nom, j'en étais certaine, mais pourtant cela me sembla si peu croyable que pour me convaincre je répétais :

— Le comte de Marvy ?

Une glace me montra mon visage, il était très pâle et mes yeux brillaient étrangement.

Rosette me demanda :

— Tu te le rappelles bien ?

— Oui, certes; il était un de nos intimes.

— Tu l'as revu depuis la mort de ton père ?

— Non, jamais.

— Mais... c'est toi qui n'as pas voulu le revoir, Régine ?

Les lèvres qui posaient cette question étaient un peu inquiètes. J'aurais pu me venger et dire à Rosette comment Jean de Marvy avait agi; je ne le fis pas, je ne fus même pas tentée de le faire. Non, je ne voulais pas attrister ma petite amie, la seule qui eût été fidèle. Sans effort, je répondis :

— La porte avait été condamnée pour tout le monde, ma chérie.

Elle respira, soulagée.

— Je suis contente, dit-elle, j'avais peur qu'il n'eût pas fait ce qu'il devait... et, vois-tu, cela m'aurait causé beaucoup de peine, plus de peine que tu ne le croiras jamais.

Tu l'aimes donc... sérieusement ?

Sérieusement, je ne sais pas, ça me serait peut-

être très difficile ; mais je l'aime, en riant, et je crois que c'est aussi une très bonne manière.

— Certainement ; puis j'ajoutai en regardant rapidement avec attention : Ton amour doit le rendre bien heureux ?

— Je le pense, mais je n'en sais rien.

— Comment ! il ne te l'a jamais dit ?

— Non, toi qui le connais ça ne doit pas t'étonner..

Il est aussi grave que je suis folle, aussi sérieux que je suis riieuse. Je l'amuse, j'en suis certaine, m'aime-t-il ? Point d'interrogation que je me pose souvent.

— Mais puisqu'il t'épouse.

— Régine, tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas une raison. Fait-il un mariage de convenances que ma grosse dot et ma frimousse lui rendent agréable, ou bien m'épouse-t-il parce que je lui plais ?

« C'est la question », dirait une Anglaise... Mais je ne me tourmente pas. Il est charmant, mes parents en raffolent et nous serons heureux.

Difficilement, je prononçai les mots que Rosette attendait.

— J'en suis sûre. Puis, vite j'ajoutai : Maintenant il faut parler robes, tu es ici pour cela.

— C'est vrai, je l'oubliais ; quelle bonne commerçante ! Tu sais, je ne m'occuperai de rien ; tu me feras deux jolies robes, contrat et mariage. Tu choisiras tout, comme si c'était pour toi. Il faut que je sois belle pour qu'il soit fier de moi.

— Ta robe de mariée... balbutiai-je ; mais est-ce que cela ne regarde pas plutôt Mme Jeanne ?

— Non, non, je la veux brodée, donc c'est ton rayon ; et puis j'ai confiance en ton goût ; et je sais que tu chercheras, mieux que personne, ce qui peut m'embellir. Il faut que ce jour-là je sois très gentille, plus gentille que d'habitude. Régine, je veux que lorsque nous sortirons de l'église tous les deux, le monde comprenne pourquoi le comte de Marvy a épousé Mlle Tarduit. Je veux qu'on ne dise pas seulement : elle est riche, mais qu'on ajoute aussi : elle est très jolie. Régine, tu me feras jolie, n'est-ce pas ?

Rosette, ma petite amie, ne se doutait guère de supplice qu'elle m'imposait.

Ce que je lui répondis, je ne me le rappelle plus ; heureusement sa mère l'envoya chercher. Elle partit après m'avoir annoncé qu'elle reviendrait bientôt.

L'après-midi, longuement, M. Renoux me parla de ce mariage. Pour mes débuts c'est une grave affaire, et je le devine un peu inquiet. Il aurait préféré que Mme Jeanne fût chargée de la robe de mariée, moi aussi ; mais Rosette ne veut rien entendre.

Donc certain, je ferai venir les blanches étoffes, je

choisirai tout avec soin. Il faut que Rosette soit belle, que le comte de Marvy en soit fier, et je dois aider à cela.

La nature humaine est décidément une vilaine chose, car, ce soir, je pense que je pourrais conseiller à Rosette quelque toilette l'enlaidissant, et sa confiance en mon goût est si grande qu'elle m'écouterait. Elle est petite, je pourrais lui faire faire quelque belle robe écrasante qui alourdirait sa silhouette. Je pourrais lui persuader de choisir comme voile de mariée quelque riche dentelle, elle qui sera si jeune et si jolie tout entourée de tulle blanc.

Non, jamais je ne ferai cela. D'abord, depuis longtemps je ne pense plus à ce Jean de Marvy que j'avais cru aimer. Je m'étais trompée, je lui prêtai une âme qu'il n'avait pas, il était charmant, son intelligence vous séduisait, et on oubliait de lui demander s'il avait un cœur.

Pourtant, si mon père n'était pas mort, si rien n'était arrivé, il est probable que c'est avec moi, et non pas avec Rosette, que Jean de Marvy serait sorti de l'église. Mariée, j'aurais été très malheureuse, puisqu'il ne m'aimait pas et que je l'aimais...

..

Hier soir, nous avons dîné chez Mme Durnal, d'avance ce dîner m'ennuyait; je savais y trouver mon prétendant infirme et son père.

Lorsque nous sommes arrivées dans le salon, cinq personnes nous attendaient: Mme Durnal, son fils Guy, un de mes camarades d'enfance, une vieille demoiselle invitée parce qu'elle ne parle pas, et les deux amis de la maîtresse de maison venus pour me voir.

Les présentations se firent correctement et, comme on n'attendait plus que nous, Mme Durnal fit servir.

Au moment de passer dans la salle à manger, contrairement aux usages, le baron de Madaillac, le père du prétendant, m'offrit son bras.

Et comme j'hésitais avant d'accepter:

— Je vous en prie, mademoiselle, me dit-il, je remplace mon fils Jean, un peu souffrant ce soir.

Je compris le sentiment de ce père. Mme Durnal ne l'avait pas prévenu de mon refus, et il ne voulait pas que je m'aperçusse immédiatement de l'infirmité de son fils. Docile, je l'accompagnai dans la salle à manger.

Naturellement, je fus placée à côté de Jean de Madaillac.

Furieuse d'avoir été forcée de venir à ce dîner, je

Je mis à causer avec mon voisin de droite, Guy Journal, sans m'occuper de celui qui était à gauche.

Guy est très gentil garçon, spirituel et gai; je le connais depuis mon enfance et naturellement nous avons beaucoup de souvenirs communs. Taquine, je lui demandai :

— Eh bien, mon ami, quelle nouvelle bêtise avez-vous faite, depuis que nous nous sommes vus ?

Le mauvais sujet prit un air sage, et se penchant vers moi, avec contrition, il me dit :

— Une grosse.

— Pouvez-vous me la raconter ?

— Cela dépend. Etes-vous dans un jour de « vertu » ?

— Quelle question ! Je suis toujours vertueuse, monsieur, apprenez-le.

Son visage eut une expression si amusante que je ne pus m'empêcher de rire.

— Comme ça doit être ennuyeux ! s'écria-t-il.

— Non, pas du tout ; c'est une habitude comme une autre.

— Que je ne prendrai jamais, hélas !

— Si vous le regrettez, il est temps de changer.

— Je ne regrette rien, Régine.

— Eh bien, cette grosse bêtise, vous ne me la dites pas ?

— Je n'ose.

— Vous timide, Guy, je n'en reviens pas.

Très bas, il reprit :

— Votre voisin a de mauvaises jambes, mais de bonnes oreilles ; j'ai peur qu'il nous écoute.

— Quelle idée !

— Et puis, je viens de recevoir un magistral coup de pied ; il est de ma mère, je le reconnais. Je cause trop avec vous, je vous absorbe, et vous négligez le beau de Madaillac.

— Cela n'a aucune importance.

— Pour vous, peut-être, mais pour moi c'est différent. Maman doit me remettre ce soir ma pension ; si je la contrarie elle en profitera pour me la diminuer. Aussi, amie Régine, je ne vous parle plus durant tout le dîner.

— Ça va être bien amusant.

— Soyez charitable, causez un peu avec votre prétendant.

En colère, toujours à voix basse, je répondis :

— Guy, je vous défends de me dire cela.

— Vous y arriverez, c'est inévitable ; mais, taisons-nous, les yeux de maman lancent des éclairs.

Vite, Guy se retourna, puis il se mit à causer avec la vieille demoiselle et ne s'occupa plus de moi. Ce que voyant, Jean de Madaillac se rapprocha

Malgré ma mauvaise humeur, j'attendais avec une certaine curiosité les premières paroles que ce jeune homme allait m'adresser. Je pensais que, vu la fausseté de cette situation, il me parlerait du temps et des fleurs qui étaient sur la table; enfin, j'espérais quelques-unes de ces phrases bêtes que les gens les plus intelligents n'hésitent pas à dire lorsqu'ils sont embarrassés.

D'une voix douce et charmante, d'une voix qui m-surprit, Jean de Madaillac me demanda :

— Il y a longtemps, mademoiselle, que vous connaissez Guy Durnal ?

— Oui, depuis toujours. Enfants nous avons joué ensemble, et nous nous sommes disputés.

— Ces disputes-là font des amitiés sûres. Je regrette de n'avoir pas connu Guy à cette époque.

Me rappelant ce que Mme Durnal nous avait dit sur l'ancienneté de ses relations avec les de Madaillac, je repris :

— Je vous croyais de très vieux amis.

— Non, malheureusement. Notre amitié est récente, elle date d'examens passés ensemble.

— Mais votre père connaissait Mme Durnal bien avant cette époque ?

— Je ne sais pas, mon père est très mondain, je ne le suis guère... Toute réunion m'effraie, je ne sors presque jamais.

Méchante, voulant embarrasser mon interlocuteur, je dis :

— Pourtant ce soir vous êtes ici !

Ma phrase était stupide, j'avais l'air d'une coquette qui cherchait un compliment.

Jean de Madaillac hésita quelques instants avant de me répondre, puis, un peu tristement, il me dit :

— J'aime beaucoup Guy; il a insisté si gentiment pour que je vienne ce soir que je n'ai pas su lui refuser.

Il y eut entre nous un long silence, ni l'un ni l'autre nous ne désirions parler.

Mme Durnal, qui nous surveillait sans en avoir l'air, s'inquiéta, et elle interpella mon voisin :

— Eh bien, monsieur de Madaillac, votre livre est-il paru ?

Tous les regards se tournèrent vers le pauvre garçon qui, gêné de cette attention générale, balbutia quelques mots que personne n'entendit.

Son père intervint :

— Quelle question ! chère madame ; si le livre était paru, vous auriez été la première servie.

Je souris en songeant que le baron de Madaillac avait dû débiter cette phrase-là bien des fois. Guy eut le même pensée, car, moqueur, il s'écria :

— Je réclame. Vous m'avez dit l'autre jour que le premier volume serait pour moi.

Le baron de Madaillac ne se démontra pas, il sourit en disant :

— Quel grand enfant que votre fils ? chère madame.

La phrase était aimable, mais il me sembla que les yeux qui regardaient Guy étaient peu bienveillants.

Le dîner s'acheva tristement. Seules, Mme Durnal et ma mère, parlaient. Guy, ayant reçu quelque avertissement secret, se taisait, fort penaud ; moi j'étais de très méchante humeur, et mon autre voisin paraissait s'ennuyer. Enfin la maîtresse de maison se leva. Résolue à ne pas accepter le bras du baron de Madaillac, je suivis la vieille demoiselle qui, certaine que personne ne penserait à elle, gagnait tout doucement le salon. Je m'assis près d'elle, préférant sa société à toute autre.

Empressé, très aimable, presque ridicule, le baron de Madaillac s'approcha de moi.

— Vous m'avez fait faux bond, mademoiselle, vous êtes partie sans moi. C'est un oubli, je vous en veux.

Décidée à être désagréable, et contente de donner une leçon à cet homme qui ne cessait de me dévisager, je répondis :

— Cet oubli est volontaire, monsieur ; une autre que moi devait vous faire le grand honneur d'accepter votre bras.

Confuse, la vieille demoiselle rougit. Le baron de Madaillac m'observa, et, quelques secondes, nos regards se croisèrent. Les siens étaient étonnés, les miens, fort moqueurs. Se dominant, beau joueur, il répondit :

— Vous avez raison, mademoiselle, j'aurai certainement encore oublié qu'une autre, que vous, voulait bien me faire cet honneur... Mais votre beauté trouble les têtes les plus solides ; vous êtes donc responsable de mon impolitesse.

Jugeant la conversation terminée, je me tournai de l'autre côté du salon. Je vis alors Mme Durnal qui venait avec Jean de Madaillac.

Il marchait, Mme Durnal n'avait pas menti, il marchait, mais quelle triste marche ! Il s'appuyait sur deux cannes, il ne pouvait lever les pieds et les traînait d'un endroit à un autre, chaque pas devait nécessiter un effort douloureux, car la figure du pauvre garçon se contractait. Il était rouge, il avait chaud, il semblait ne plus pouvoir avancer !

Peu charitablement, sans s'en apercevoir, chaque regardait. Quelle souffrance devait être celle de cet homme !

J'oubliais qu'il était un prétendant, j'oubliais l'ar-

rogance du père et je le plaignis de toute mon âme. J'eus un geste de bonté impulsive, je me levai, et j'approchai de l'infirmes un fauteuil. Épuisé, l'effort avait dû être grand, il s'y laissa tomber sans même me remercier.

Mme Durnal me réclamait pour servir le café, ce fut une heureuse diversion.

Tasse à la main, le baron de Madaillac me gratifia d'un compliment ridicule auquel je ne répondis pas. Maman me murmura avec un gros soupir : « Ce n'est pas possible ». Mme Durnal me remercia avec tant de chaleur que je fus un peu inquiète. Guy me bredouilla en colère :

— Je vous l'avais bien dit, ma pension est ratée.

Le café servi, j'allai me rasseoir près de la vieille demoiselle, décidée à la faire parler. Mme Durnal ne me laissa pas en repos.

— Régine, me demanda-t-elle, voulez-vous nous faire un peu de musique ? J'ai parlé à ces messieurs de votre beau talent et ils ont très envie de vous entendre.

— Mon talent, chère madame, vous exagérez ; autrefois je jouais gentiment, mais depuis si longtemps je n'ai pas travaillé que je n'oserais, ce soir, me mettre au piano.

La vieille demoiselle pensa que c'était le moment de parler.

— Pourquoi abandonnez-vous la musique, chère petite, me dit-elle, c'est un art si agréable !

Gaiement, contente de ce que j'allais dire, je répondis vivement :

— J'ai abandonné la musique, mademoiselle, pour deux raisons : d'abord parce que nous n'avons plus de piano, et qu'ensuite, étant prise chez Renoux toute la journée, lorsque je rentre le soir, j'ai encore mille choses indispensables à faire.

Cette réponse que j'avais lancée comme un défi produisit un effet désastreux.

Terrifiée par le regard que Mme Durnal me lança, la vieille demoiselle se tut. Le baron de Madaillac eut un sourire plein de pitié, et Guy fut pris d'un accès de toux violent.

Après un court silence où chacun cherchait ce qu'il pouvait dire, Mme Durnal se ressaisit :

— Eh bien, fit-elle, nous allons organiser une partie de cartes.

Guy et moi nous refusâmes de nous joindre aux joueurs. Je m'assis près de la cheminée, regardant vaguement les illustrations d'un magazine.

Guy vint me rejoindre et me demanda :

— Régine, on peut causer ?

— Vous n'avez plus peur ?

— C'est fini, je n'aurai pas ma pension ce soir ; alors je peux bien faire ce qui m'est agréable ; et puis, je ne serais pas fâché de taquiner maman.

— C'est très vilain !

— Vous trouvez ?

— Oui.

— Régine, vous mentez.

— Malheureusement !

Tout en regardant Jean de Madaillac, il me dit :

— Je suis certain que, ce soir, vous seriez très contente de faire quelque chose qui ne plairait pas à Mme Durnal, ma mère !

Je ne pus m'empêcher de sourire ; alors il s'empressa de conclure :

— J'ai deviné ; vous ne lui pardonnez pas son infirme !

Sans me demander permission, avec désinvolture, il s'assit près de moi et m'interrogea :

— Comment trouvez-vous votre prétendant ?

— Guy, ne vous moquez pas de ce pauvre garçon. Je le plains, c'est tout ce que je peux faire. Son père m'est antipathique.

— Moi aussi, et je crois, malgré l'opinion de maman, que c'est un très vilain monsieur. En ce moment il fait faire, par un malheureux que je connais, un recueil de vers qu'il forcera son fils à signer. Il veut qu'on croie que cet infirme est poète !... Mais vous avez raison, ne parlons pas de ces gens-là ; sur eux il n'y a rien d'intéressant à dire. Parlons de vous, Régine.

— Croyez-vous que cela soit beaucoup plus intéressant ?

— Pour moi, certainement ; d'abord vous devez avoir un tas d'histoires à me raconter.

— Des histoires ? fis-je étonnée.

— Oui, chez Renoux vous devez voir beaucoup de choses amusantes et choquantes.

— Les amusantes sont rares ; les choquantes, grand fou, je ne vous les raconterai pas.

— C'est vrai, j'oublie toujours que vous êtes une jeune fille bien élevée. Ça doit vous ennuyer parfois, Régine, d'être si bien élevée ?

Je ne pus m'empêcher de rire.

Regardant du côté des joueurs, effrayé, il me dit :

— Je vous en prie, ne riez pas, n'ayez pas l'air de vous amuser ?

— Pourquoi ?

— Mais, naïve enfant, demain maman profitera de ce rire pour ajourner le paiement de ma pension.

Je baissai les yeux, je croisai les mains et, l'air triste, je repris :

— Faut-il pleurer ?

— Ah non, cela m'ennuierait joliment.

Se rapprochant de moi, très mystérieusement, il me demanda :

— Régine, dites-moi, chez Renoux, on vous fait la cour ?

— Quelle idée !

— J'en suis certain, vous n'avez jamais été si folle.

Ce compliment ne me fâcha pas, il avait été dit très gentiment. Taquine, à voix basse, je repris :

— Guy, si vous continuez, votre pension ne sera pas pour ce mois-ci.

— Tant pis, l'instant que je passe près de vous est charmant, et je veux en profiter sans arrière-pensée. Si maman me punit, comme un gosse, j'en serai quitte pour me coucher pendant quelque temps tous les soirs à neuf heures. Ce sera parfait pour ma santé.

— Oui, mais tous les soirs vous regretterez cette heure passée avec moi.

— Croyez-vous ?

— J'en suis certaine.

— Régine, j'ai très envie de vous dire la grosse bêtise que je vais faire.

— Dites-la.

— Vous allez vous fâcher.

Etonnée, je regardais Guy.

— Pourquoi donc ? Est-ce très inconvenant ce que vous allez me raconter ?

— Non, mais je crois que c'est un peu bête.

— Dame, une bêtise n'est jamais une chose intelligente.

— Ça dépend.

— Je ne saisis pas.

— Vous êtes bien naïve.

— Parlez au passé, je l'étais, je ne le suis plus. Cinq mois chez Renoux, couturier pour dames, achèvent très vite une éducation de jeune fille.

Gamin, en vrai potache, il reprit :

— Alors je peux oser, vous ne direz rien ?

Curieuse, je lui répondis :

— Confessez-vous d'abord, je gronderai après.

Il jeta un rapide coup d'œil vers les joueurs, puis il me dit mystérieusement :

— Régine, je suis amoureux.

— Ce n'est pas la première fois, je pense.

— Non, mais cette fois-ci, c'est très différent.

Sérieuse, ridicule, je fis :

— On croit toujours cela quand ça commence, non petit Guy.

Il se mit à rire, d'un rire si jeune et si franc, que je l'imitai. Nous ne pensions plus aux joueurs.

— Mon petit Guy, s'écria-t-il, non, mais ne croirait-on pas que c'est ma grand'mère qui parle. Made-noiselle, souvenez-vous que j'ai cinq ans de plus que vous.

— Morale ment, je suis votre aînée, Guy, et de beaucoup, croyez-moi.

— Cela, je ne le discuterai pas. On m'appelle un fou, mais je m'en moque; sur terre chacun a sa folie. J'aime la mienne, parce que personne n'en souffre.

— C'est juste, vous êtes un bon garçon.

— Dites un imbécile, pendant que vous y êtes.

— C'est très loin de ma pensée.

— Je l'espère; puis, en hésitant, il ajouta: Régine, vous ne m'avez pas demandé de qui j'étais amoureux.

— C'est vrai, j'oubliais. Eh bien, parlez-moi de votre flamme. D'abord, est-ce pour le bon motif?

— Vous savez donc qu'il y en a un autre? Et gravement, avec un regard sévère, il reprit: Régine, je vous défends de m'entretenir de choses inconvenantes; sans ça, je me plaindrai à maman.

Je dissimulai un fou rire en toussant.

— C'est mon système, déclara Guy, il est parfait. Puis sérieux, il me dit: Régine, parlons de celle que j'aime.

— Je ne demande pas mieux, mais je ne puis qu'écouter. Faites-moi vos confidences, vous en mourez d'envie.

— Vous m'y autorisez?

— Il y a longtemps que c'est fait.

— Régine, je suis amoureux de...

Il s'arrêta, hésitant encore, je l'encourageai.

— Allons, achevez, vous avez très envie d'être indiscret.

Alors, comme un vrai fou qu'il est, il me prit les mains et, tout bas, me dit:

— C'est de vous, Régine, que je suis amoureux.

Je crus à une plaisanterie et je lui répondis:

— Voilà une étrange nouvelle et qui me surprend un peu.

— Pourquoi?

— Dame! il y a si longtemps que nous nous connaissons.

— Est-ce une raison?

— Oui, je crois.

— Régine, vous n'y connaissez rien.

En souriant, taquine, je répondis:

— C'est juste, je n'ai pas votre expérience, ami Guy.

— Méchante, vous cherchez à me faire de la peine.
— Non, vraiment, mais cette plaisanterie a assez duré; changeons de conversation.

— Plaisanterie! Vous avez des mots cruels, mots qui me fâchent et qui me blessent; aussi je vais regarder les joueurs de bridge.

— Je vous imite.

Nous nous levâmes ensemble et, l'un à droite, l'autre à gauche, en riant, nous nous approchâmes des joueurs.

— Maman, fit Guy, pour changer nous nous sommes disputés.

Cette petite phrase amena un sourire charmant sur les lèvres de Mme Durnal. Elle se tourna vers le baron de Madaillac et lui dit :

— Ce sont deux grands enfants; tout petits ils se battaient, maintenant ils se taquinent. Ils sont insupportables!

Me dévisageant avec insolence, le vieux monsieur répondit :

— Tout le monde voudrait être taquiné par d'aussi jolies lèvres; je ne plains pas Guy, chère madame.

Ce compliment me déplut, et m'approchant de maman je lui dis, très bas, que je désirais m'en aller.

Mme Durnal — cette femme voit tout — surprit ce court colloque, et s'écria :

— Régine, ne parlez pas de départ.

Voulant lui être désagréable et sachant ce qu'il fallait dire pour cela, je répondis :

— Chère madame, vraiment n'insistez pas, je suis fatiguée. Chez Renoux, aujourd'hui, nous avons eu une journée terrible.

Les joues de Mme Durnal s'empourprèrent, elle me regarda avec colère, eut un mouvement d'épaules très compréhensible, puis me tourna le dos. Derrière moi, Guy riait.

— Mes compliments, Régine, murmura-t-il, vous savez dire ce qu'il faut pour plaire aux nobles invités de ma mère.

Ce fut un désarroi général. Mme Durnal ayant quitté la table à jeu, le baron de Madaillac l'imita, la vieille demoiselle bien vite suivit, et maman se rapprocha de moi. Seul, devant la table vide, le pauvre infirme restait. Il ne pouvait quitter sa chaise sans une aide, et personne ne pensait à lui.

Pendant que Guy causait avec maman, j'observais Jean de Madaillac. Pour s'occuper il essayait une fusserie, et cela n'avait pas l'air de l'amuser. Furtivement, il consulta sa montre. Lui aussi s'ennuyait! Cette constatation me le rendit sympathique et je le regardai avec bienveillance.

Son visage était beau, mais ses yeux manquaient d'énergie, de vie. Parfois il souriait, mais son sourire était celui d'un être qui souffre et que rien ne distrait, ni ne séduit. Jean de Madaillac, malgré ses millions, devait être très malheureux.

Je m'approchai pour lui dire adieu, et comme il ne faisait pitié, gentiment, je lui tendis la main.

— Bonsoir, monsieur. Et j'ajoutai pour prolonger la conversation : Votre patience réussit-elle ?

Cette question le troubla. Il me regarda, devint très rouge, mais accepta ma main.

— Bonsoir, mademoiselle, me dit-il d'une voix grave, pardonnez-moi... de ne pouvoir me lever pour vous saluer.

Comprenant que cet aveu devait lui être pénible, je le quittai, et j'allai prendre congé de Mme Durnal. Le baron de Madaillac était près d'elle, il attendait ma main que je ne lui offris pas.

Dans l'antichambre nous trouvâmes Guy, qui me murmura :

— Régine, pour me faire plaisir, pensez quelquefois à la bêtise que je vous ai dite.

Avec ma mère, il fut ce qu'il est toujours, très gentil ; et il lui promit de venir la voir un prochain dimanche.

Tout en descendant l'escalier maman me parla de Guy.

— Quel aimable garçon que ce grand fou !

— Pourquoi grand fou ?

— Il est si peu raisonnable ; le mois dernier sa mère a encore été forcée de payer une partie de ses dettes.

— Il joue ?

— Oui, et puis il a des amis très riches qui l'entraînent.

— C'est de la faute de Mme Durnal ; tout petit, Guy n'avait la permission de jouer qu'avec des enfants riches et bien habillés ; grand, il a continué à les voir.

Comme j'avais raison, ma mère ne me répondit pas.

Nous étions dans la rue, maman désirait prendre une voiture, mais, sachant que j'allais trouver cette dépense peu raisonnable, elle n'osait me le dire. Je lui demandai :

— Es-tu fatiguée ?

— Non, je ne suis pas sortie aujourd'hui.

— Eh bien, si tu voulais me faire plaisir nous retournerions à pied ; il fait si beau.

Elle acquiesça et nous partîmes.

Bien que nous fussions au mois d'octobre, il faisait

saît une nuit de printemps, avec un ciel plein d'étoiles. Nous marchâmes sans rien nous dire. Je n'étais pas triste, je ne pensais guère à Jean de Madaillac, ce pauvre infirme, j'oubliais Rosette et son prochain mariage. ; j'ouissais de cette heure que je trouvais douce.

Pourquoi étais-je ainsi ?

Faut-il avouer que des paroles d'amour font toujours plaisir à une femme ? Je songeais à Guy, à sa grosse bêtise, je riais de cette folie qui m'était agréable.

Nous traversons des rues étroites, le trottoir était sale ; pour ne pas abîmer nos robes, nous devons nous relever très haut ; maman se plaignait, mais je ne l'entendais pas. Je regardais le ciel et les étoiles, je respirais avec plaisir l'air qui me semblait pur. Il y a des heures dans notre vie où les choses les plus laides nous apparaissent merveilleuses.

..

Chez Renoux, nous sommes en pleine fièvre, le mariage de Rosette est très proche, demain ce sera fini.

Hier a eu lieu le dernier essayage et tout le monde a été content. Dans sa robe de mariée ma petite amie est vraiment jolie, et le comte de Marvy pourra en être fier !

C'est simple, presque trop simple, a critiqué M. Renoux ; mais bien vite il a ajouté que la jeunesse de Mlle Tarduit exigeait cette simplicité. Rosette est ravie et ne sait comment me remercier.

Aujourd'hui, vers la fin de la journée, elle est venue seule, elle était mariée civilement, madame depuis une heure !

— Tu vois, m'a-t-elle dit en entrant, ma première visite de dame est pour toi. Je voulais t'amener mon mari, il n'a jamais voulu ; il prétend qu'un homme dans un magasin de femmes est toujours ridicule. J'ai eu beau le supplier, il a résisté ; alors, pour lui montrer que j'aime à faire ce qui me plaît, je suis venue.

— Tu as peut-être eu tort, Rosette, lui répondis-je. Etonnée, elle s'écria :

— Tort, c'est toi qui me dis cela. J'avoue que je ne comprends pas.

— Dame, si dès le premier jour tu désobéis à ton mari, que feras-tu le second et les autres ?

— Mais je n'obéirai jamais, c'est bien mon intention. Il y a vingt ans que je fais les volontés de tout le monde, cela me suffit ! J'entends maintenant ne faire que moi-mêmes.

Tristement je regardais ma petite amie; pour elle j'avais peur de l'avenir. Je connais Jean de Marvy, il ne sera pas un mari commode; si Rosette lui résiste, il brisera cette poupée charmante.

Heureuse, contente de montrer sa jolie toilette, la petite mariée se regardait dans une glace.

— Je suis bien, Régine, dis-moi que je suis bien.

— Délicieuse.

— Tu ne me dis pas cela pour me faire plaisir?

— Coquette, as-tu besoin qu'on te l'affirme?

Sérieuse, elle se rapprocha de moi et tout bas m'avoua :

— Oui, car aujourd'hui beaucoup de personnes m'ont admirée, sauf lui. Avec ses yeux qui vous dévisagent, tu les connais, il m'a regardée longuement; j'attendais un compliment, il n'est pas venu. Nous sommes partis, on nous a mariés, et voilà. Il ne m'a même pas dit que ma robe était jolie!

— Il le pensait sûrement.

Boudeuse, très enfant, elle reprit avec vivacité :

— J'aime les gens qui pensent tout haut, les autres m'ennuient.

J'eus un cri de reproche :

— Rosette!

Elle éclata de rire.

— Allons, ne prends pas ce grand air tragique; je ne dis pas cela pour lui, sans quoi tout à l'heure, devant M. le maire, je l'aurais refusé. Non, seulement Jean est ce qu'on appelle un homme sérieux, moi je suis tout le contraire. Il faut que je lui apprenne à rire, il ne sait pas!

Je regardais Rosette, elle était si jeune, si jolie, que je ne pus m'empêcher de murmurer :

— Il t'adorera, va, sois certaine de cela.

— Je l'espère bien, fit-elle rieuse, puis vite elle ajouta : Maintenant il faut que je me sauve, j'ai encore mille choses à faire d'ici demain. Demain! c'est le grand jour, le jour où mes « bonnes » amies vont me trouver laide; mais je sais que grâce à toi, grâce à la merveille que tu m'as fait faire, je peux être fière de ma frimousse. Au fait, maman raffole de Mlle Régine; si tu l'entendais, ma chère, elle ne sait que dire sur son compte!

— La raison de ce changement?

— Tes robes l'amincissent!

Après un dernier baiser Rosette s'enfuit. Son départ me fit plaisir. Je ne suis pas encore très raisonnable, et il y a des moments où le bonheur des autres, d'une autre surtout, me fait mal.

Demain je n'irai pas au mariage de Rosette. Je manque de courage, et puis je ne tiens guère à me

retrouver au milieu de ce monde qui était autrefois le mien. Devant mes anciennes amies je passerais hautaine, ne tendant la main à personne, et pour que quelques-unes d'elles hésitassent à me la donner. Pour aller à la sacristie, je coudoierais des gens que je connais, mais qui ne me connaissent plus. J'aurais à répondre aux saluts timides de quelques belles dames, clientes de chez Renoux. Il me faudrait embrasser la mariée, me réjouir avec elle, lui murmurer des paroles menteuses; il me faudrait tendre la main à Jean de Marvy et le féliciter. Non, je crois que cela me serait impossible. Je n'aime plus Jean de Marvy, mais je ne l'ai pas encore oublié.

Rosette, ma petite amie fidèle, tu ne sauras jamais ce que parfois ta confiante amitié t'a rendue cruelle. Lorsque tu venais me voir, heureuse fiancée, tu me parlais de ton bonheur... Jean, ton Jean était venu déjeuner chez ta mère, longuement vous aviez causé; puis, lorsque la conversation devenait trop sérieuse, tu tendais tes joues roses et la causerie se terminait très amoureusement.

Une autre fois, vous aviez été visiter votre futur chez vous, cette visite t'avait ravie. Ce jour-là ton sage fiancé, moins grave que de coutume, s'était laissé griser par ta gaieté d'oiseau. Dans la chambre qui serait bientôt la vôtre il t'avait dit que tu étais jolie, et toi, affreusement coquette, tu voulus te faire embrasser devant les ouvriers. Il avait résisté, tu t'étais fâchée, mais derrière une porte il avait cédé; et, fière de cette première victoire, tu vins me la raconter le lendemain sans oublier aucun détail.

Je connais votre future demeure aussi bien que si je l'avais vue. La disposition des pièces, les meubles, la couleur des tentures, les bibelots, tu m'as tout dépeint; et je suis ta première invitée. Dès ton retour, je dois aller dîner chez toi, chez vous.

Je n'ai pas refusé, à quoi bon? Je sais bien que Rosette, devenu comtesse de Marvy, ne me reparlera jamais de cette invitation. Son mari lui fera comprendre que la comtesse de Marvy ne peut inviter chez elle une première de chez Renoux. Rosette protestera, j'en suis certaine (le monde et ses préjugés ridicules la laissent indifférente), mais la volonté de son mari sera formelle, et il ne tiendra pas à recevoir chez lui Régine de Bois-Mesnil. Du reste, je n'accepterai jamais. Je ne veux pas revoir le mari de Rosette, et surtout je ne veux pas contempler leur bonheur.

Je ne suis pas une créature parfaite et quelquefois le manque de résignation. J'ai du courage, travailler

toute ma vie ne m'effraie guère, mais ce que j'envie, ce que je jalouse jusqu'à la souffrance, c'est le bonheur d'aimer.

..

Patron, vendeuses, ouvrières, trotteurs, tous sont allés au mariage de Rosette. Elle était charmante, sa robe une merveille ! M. Renoux, en plein magasin, devant Mme Jeanne, m'en a fait compliment.

La charmante première en a profité pour me dire immédiatement quelque chose de désagréable.

— Mademoiselle Régine, fit-elle très haut, je suis heureuse de vous voir pour vous signaler que tout le monde se plaint des ouvrières de votre atelier. Elles rient, elles causent dans les couloirs et, parmi elles, il y en a une, la petite Georgette, qui est insolente même avec moi ! Chaque fois qu'elle me rencontre dans l'escalier, ce sont des grimaces, des sourires tout à fait déplacés. Veuillez surveiller de plus près vos subordonnées, elles sont d'un exemple déplorable pour les autres.

M. Renoux l'écouta, mais il ne me fit aucune observation. Il nous regarda toutes les deux très attentivement, puis il haussa légèrement les épaules et s'en alla sans rien dire.

Je l'imitai et ne répondis pas.

A peine étais-je installée à mon rayon, qui est heureusement très loin de celui de Mme Jeanne, M. Renoux arriva. Je devinais qu'il allait me parler de mon atelier et me demander des explications.

Au début, avec les ouvrières, j'ai eu beaucoup de mal ; je n'étais pas du métier, je n'en connaissais pas les termes et je leur expliquais ce que je voulais dans une langue qu'elles ne comprenaient guère. J'avais aussi à lutter contre leur mauvaise volonté, les ouvrières étaient prévenues contre moi et bien des fois j'ai entendu des plaisanteries, j'ai surpris des sourires qui étaient presque grossiers. J'ai fait semblant de ne rien voir et de ne rien entendre. Le matin, j'étais là, en même temps qu'elles, mes journées étaient aussi longues que les leurs, et mes observations toujours justes. Peu à peu, les plaisanteries ont cessé, « la duchesse » était une travailleuse. Elles ont commencé à me respecter et, je m'imagine, — est-ce une illusion, — qu'elles commencent à m'aimer. Si j'ai un travail pressé qui demande une activité de tous les instants, je monte à l'atelier et j'explique à la contremaîtresse, aux ouvrières, qu'il faut donner ce qu'elles appellent « un coup de collier ». En général, elles me répondent avec de gentils sourires : « Ne vous tourmentez pas, mademoiselle

Régine, ça sera prêt. » Une d'elles, hier, a ajouté :

— C'est pas pour la cliente qu'on va « turbiner », ni pour le patron, c'est pour vous faire plaisir, mademoiselle.

J'ai remercié avec reconnaissance, c'est très bon le se sentir aimée. Cette petite ouvrière ne s'est pas loutée qu'elle m'a donné du courage pour toute la journée.

Aimable, M. Renoux me demanda :

— Eh bien ! mademoiselle, qu'est-ce que c'est que cette histoire de Georgette avec Mme Jeanne ?

— Je n'en sais rien moi-même, monsieur.

— Il faut tirer cela au clair, et gronder, s'il y a lieu, votre protégée.

J'inclinai la tête en signe d'assentiment.

L'observation faite, je pensais que M. Renoux allait s'en aller, mais il restait là, devant moi, me regardant toujours. Cet examen me gênait et, voulant le faire cesser, je lui demandai :

— Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur, car je voudrais monter à l'atelier.

— Si, mademoiselle, j'ai une question indiscrete à vous faire ; me la permettez-vous ?

Le ton de M. Renoux avait changé, ce n'était plus le patron qui parlait. Je ne sais pourquoi ce ton me déplut et je répondis sèchement :

— Si cette question intéresse les affaires, monsieur, il n'y a pas d'indiscrétion et par conséquent « votre employée » (j'insistai sur ce mot) n'a pas de permission à vous donner.

Il cessa de sourire, et, reprenant son air de patron, il m'interrogea :

— Mademoiselle Régine, voulez-vous m'expliquer pourquoi vous n'avez pas été au mariage de Mlle Tarduit ? C'est une de nos meilleures clientes à laquelle je tiens très particulièrement. Votre absence est presque une grossièreté et peut faire un tort considérable à la maison.

Je ne m'attendais pas à cette question. A ces reproches, mon visage s'empourpra, je balbutiai :

— C'est tout à fait personnel, monsieur... Mlle Tarduit était une de mes amies... et je...

Il m'interrompit malhonnêtement :

— Il n'y a pas d'amies dans les affaires.

Je baissai la tête et serrai les lèvres pour ne pas répondre. M. Renoux est le chef de la maison, il peut, si bon lui semble, me renvoyer demain. Alors, il me faudrait rechercher une situation, implorer de nouveau, et recommencer un apprentissage. Non, je dois, je veux tout supporter ; je suis payée pour cela.

Mon silence étonna M. Renoux; il reprit plus doucement :

— Vous m'avez compris, mademoiselle ?

Je le regardai et, très calme, je répondis :

— Oui, monsieur.

Puis, pour lui faire comprendre que je considérais la conversation terminée, j'appelai une de mes vendeuses et la priai de téléphoner à l'atelier pour demander Georgette.

M. Renoux s'éloigna.

Afin de ne pas penser, je me mis à travailler, et sur mon mannequin j'épinglai des broderies et des dentelles anciennes. J'étais très occupée et, prise par ce que je faisais, j'oubliais la discussion pénible que je venais d'avoir, lorsqu'en me reculant, pour admirer une vieille guipure, j'aperçus, derrière moi, M. Renoux. Il me regardait avec audace et insolence.

Une colère folle s'empara de moi, et je ne sais quelle bêtise j'allais faire ou dire, lorsque j'entendis la voix de Georgette.

— Me voilà, mademoiselle Régine ?

Je me retournai, M. Renoux s'en alla.

Tremblant encore, mais d'une voix calme, je répondis :

— Oui, j'ai besoin de causer avec toi.

Très prise par les robes Tarduit, depuis quelques jours je n'avais pas vu Georgette, elle me sembla plus mince, plus pâle que d'habitude. Je l'interrogeai :

— Tu n'es pas souffrante ?

Elle eut un sourire résigné :

— Non, ça va.

— Et chez toi, ta mère, les petites ?

— Ça va aussi.

— Alors, pourquoi as-tu cette figure-là ?

— Y a des jours où on n'a pas envie de rire.

— Tu as du chagrin ?

— Ça se peut.

— Tu ne vas pas me le dire ?

— Non.

Je regardai Georgette avec attention ; ses yeux étaient rouges et gonflés, cette petite avait pleuré.

— Georgette, j'ai à te faire des reproches.

— Pour mon travail ?

— Non, pour ta conduite.

Elle rougit et grossièrement me répondit :

— Ça ne regarde personne.

Elle avait parlé sans réfléchir et regretta immédiatement sa réponse. Ses yeux m'implorèrent ; ils étaient si malheureux, si pleins de tristes choses que j'eus pitié de cette enfant.

— Va-t'en, lui dis-je, quand tu seras raisonnable

tu viendras me parler; mais, en attendant, je te prie de cesser de faire des grimaces à Mme Jeanne chaque fois que tu la rencontreras.

Elle haussa les épaules avec mépris.

— C'est-y tout ce que vous aviez à me dire, rapport à ma conduite.

— Oui.

Elle fit quelques pas pour s'en aller, puis revint vers moi.

— Mademoiselle Régine, me demanda-t-elle, ça ne vous plaît pas ce que je vous ai répondu tout à l'heure ?

— Je ne peux pas te dire que je t'ai trouvée polie et que tu m'as fait plaisir !

Elle me regarda attentivement, et après une légère hésitation avoua :

— Faut pas m'en vouloir, j'ai tant de chagrin !

Comprenant qu'elle allait parler, je ne la questionnai pas.

En baissant la tête, douloureusement elle ajouta :

— Je ne suis plus fiancée, voilà.

Elle me semblait si enfant, si petite fille, qu'une seule question me vint à la pensée.

— Vous vous êtes disputés ?

— Non.

— Qu'as-tu fait ?

— Rien, mais il ne m'aime plus.

— Il te l'a dit ?

— Non.

— Alors tu t'imagines peut-être, petite, des choses qui ne sont pas.

Affirmative, elle reprit :

— Non, je suis certaine qu'il ne m'aime plus.

En prononçant ces mots les lèvres de Georgette tremblèrent et sa bouche se contracta. Malgré ses seize ans, cette enfant souffrait ! Comprenant sa peine, je l'attirai dans un coin, derrière une table qui nous cachait un peu.

— Allons, raconte-moi.

Alors, avec une voix frêle, douloureuse à entendre, elle parla :

— Voilà, mon malheur a commencé l'autre semaine. Je vous avais dit, mademoiselle Régine, qu'on avait l'habitude de remonter ensemble et que quand il faisait beau on se promenait tous les deux, le soir, très tard. On avait tant de choses à se dire, à se raconter, que bien souvent on oubliait l'heure. On était grondés, mais ça ne faisait rien, on avait été si heureux qu'on recevait les gifles sans sentir qu'on avait mal. Puis tout cela a fini. Un soir, sans que je sache pourquoi, je ne l'ai pas trouvé devant la Trinité,

c'est là qu'on se donnait rendez-vous... Je l'ai attendu près d'une heure et, croyant qu'il était malade, j'en suis rentrée à moitié folle à la maison.

Le lendemain, sous prétexte de réassortir, j'ai été à son magasin. Il était là, occupé, c'est vrai, mais il ne s'est même pas dérangé pour me dire bonjour. J'ai pensé que peut-être je l'avais fâché... En riant, on se disputait quelquefois... Je lui ai écrit des gentilles lettres, des très gentilles lettres, il ne m'a pas répondu... Alors, mademoiselle Régine, j'avais tant de chagrin que j'ai voulu savoir pourquoi il ne m'aimait plus.

— Qu'as-tu fait pour cela ?

— Je l'ai suivi hier soir, lorsqu'il sortait de chez Mernaudeau.

— Eh bien ?

— Je l'ai vu comme je vous vois, mademoiselle Régine, il se pressait, il sifflotait en marchant, il avait l'air content. Sur le boulevard il a rencontré une grande blonde, pas belle, mais très bien habillée, et ils sont partis en se donnant le bras. Lui riait, causait, tout comme avec moi, enfin !

— Pauvre petite !

— Ça m'a fait si mal de les voir, et puis j'étais si en colère... que j'ai cru que j'allais gifler la grande blonde, mais j'ai pensé que ma toilette à côté de cette demoiselle serait ridicule ; et, comme je ne voulais pas qu'ils rient de moi, sans rien leur dire, je les ai laissés partir... J'avais tant de chagrin que j'ai pas pu rentrer chez nous.

Effrayée, je demandai :

— Où as-tu été ?

— Là-haut. Je me suis assise sur les marches où on s'asseyait tous les deux cet été, et puis là, j'ai pleuré ; ça m'a fait du bien.

— Mais il faisait très froid hier soir, il pleuvait même.

— Ça se peut, je ne me le rappelle plus ; je n'ai rien senti.

— Et tu es restée là longtemps ?

— Je ne sais pas au juste, mais pour sûr que c'était la nuit, Paris était allumé.

— Et après ?

— Après, il a bien fallu rentrer.

— Ta mère devait être très inquiète.

— Je ne sais pas, elle m'a battue, elle m'a appelée coureuse, fille de rien, et elle ne m'a pas donné à manger... C'est tout ce qu'elle m'a dit.

Je voulus consoler, mais les mots qui me vinrent aux lèvres étonnèrent cette petite amoureuse.

— Georgette, ma chérie, je comprends que tu aies

du chagrin, mais, vois-tu, celui que tu aimais n'était pas digne de ton affection.

— Mais je l'aime, fit-elle avec vivacité.

Surprise, j'insistai :

— Malgré ce qu'il t'a fait ?

— Oui, c'est pas à lui que j'en veux, c'est à elle. C'est elle qui me l'a pris. Lui n'est pas comme moi, ce n'est pas un ouvrier ; il est resté très tard à l'école, c'est presque un « monsieur ». Alors cette fille, avec son chapeau à plumes et sa robe tailleur, lui aura dit des gentilles, et lui, ça lui aura plu de se promener avec une demoiselle si bien mise. Des fois il me l'a dit que ma robe était laide et trop courte, et que mon canotier ne m'allait pas bien. Je riais, sans rien comprendre que c'était sérieux et qu'à cause de ça je le perdrais.

Croyant qu'il était de mon devoir de parler raison à cette petite, gravement, je lui dis :

— Sais-tu quelle est ma pensée, mignonne ?

— Non, dites-la.

— Eh bien, je crois, ne me juge pas méchante, qu'il vaut mieux pour toi que vos fiançailles soient rompues.

Les yeux de Georgette s'assombrirent, et fâchée elle me demanda :

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il ne t'aurait peut-être jamais épousée. Un employé, tu le sais bien, ce n'est pas un ouvrier. Quand tu seras plus grande, et que tes robes seront tout à fait longues, tu tâcheras de rencontrer un brave garçon qui ne soit pas « presque un monsieur » ; et s'il a un bon métier, et toi, si tu es devenue une bonne ouvrière, tu pourras encore être heureuse, crois-moi.

Les sourcils froncés, colère, la petite s'écria :

— Je n'épouserai jamais un ouvrier.

Cette réponse me stupéfia.

— Peux-tu m'expliquer cette idée, Georgette ?

Elle hésita, puis elle me répondit :

— Je ne sais pas si vous comprendrez, mais ce sont des idées d'atelier, elles pensent toutes comme moi, là-haut. Notre métier, c'est un métier de luxe, on travaille dans le beau, on aime les jolies choses qu'on touche tous les jours ; alors, à force de les voir, on les désire, on en voudrait quelques-unes pour soi et on se dit que, tout de même, ça voudrait aussi bien qu'aux autres. Épouser un ouvrier comme papa, trimmer comme maman pour élever les gosses et avoir pour récompense des coups les jours de fête, parce que ce jour-là l'homme va boire avec des camarades, non, ça ne me dit rien. Moi, je veux

LA TRANSFUGE

un mari qui soit comme mon Pierre, un mari qui sache vous parler gentiment, un mari qu'on est toute fière de sortir, tout heureuse de regarder. Voilà.

Ce raisonnement d'enfant me troubla, cette petite ne montrait un des dangers de la vie ouvrière, danger que je ne soupçonnais même pas.

Sans aucune conviction, je lui dis :

— Georgette, tu veux l'impossible.

— Alors, je ne me marierai pas et je ferai comme tant d'autres, pour avoir des jolies robes je tournerai mal.

J'eus un cri de reproche :

— Georgette, tu n'as pas honte de dire cela !

Elle leva vers moi ses grands yeux noirs.

— Non, faut bien essayer d'être heureuse et moi j'en ai assez d'avoir du chagrin.

Notre conversation se termina sur ces mots, une vendeuse m'appelait, deux clientes me réclamaient.

Toute la journée je parlai robes, broderies, la toilette de Rosette avait fait sensation et plusieurs belles dames m'en firent compliment. Quelques-unes, que je ne connaissais pas, vinrent, amenées par M. Renoux. Je pris des commandes fabuleuses, ma journée d'affaires est une journée superbe. Le patron doit être content et l'employée l'est aussi. Du côté argent, tout va bien ; si cela continue, maman n'aura plus besoin d'être économe. Je monte vite, j'envisage l'avenir pécuniaire presque sans inquiétude.

L'avenir... pécuniaire ! Celui-là seul doit m'occuper. Pourquoi donc la phrase de Georgette me revient-elle à la mémoire : « Il faut bien essayer d'être heureuse ». Moi aussi je voudrais essayer d'être heureuse, mais comment ?

Il y a des jours où je ne suis pas raisonnable ; ces jours-là j'ai le cœur si lourd que je me sens bien peu de courage pour continuer la lutte.

Car maintenant c'est la lutte. Bientôt, je le devine, M. Renoux va me dire des choses qu'il ne me faudra pas comprendre. Alors, si dans un moment de colère j'oublie que je ne suis plus qu'une employée, je lui répondrai mal. Comme résultat, mon départ, et de nouveau l'incertitude du lendemain.

Et pourtant je ne puis supporter que ce M. Renoux, notre ancien fournisseur, me regarde comme personne ne m'a jamais regardée.

Pour me calmer, pour dompter ce caractère ridiculement fier, je me dis que je ne suis plus que mademoiselle Régine, une première ! Très gentiment je dois faire comprendre à mon patron que je veux rester une honnête fille.



Cet après-midi de dimanche, j'étais seule à la maison; maman avait été entendre à Notre-Dame un célèbre prédicateur et c'était le jour de congé de notre domestique. Je m'installai dans notre petit salon, près d'un bon feu, et ayant à ma portée un livre amusant.

Je me réjouissais infiniment de ces deux heures de solitude et de tranquillité. Chez Renoux, tous les jours, je suis obligée de parler, de sourire, d'écouter; aussi, le dimanche, j'aime le silence.

Confortablement assise dans un grand fauteuil de cuir anglais, la tête appuyée au dossier, je regardai notre salon. Il est tout petit, très simple, mais je l'adore. Les rideaux sont en cretonne (imitation de Jouy), de chaque côté de la cheminée il y a deux fauteuils, plus loin quelques chaises; une bibliothèque et une table complètent l'ameublement. Par-ci, par-là, quelques bibelots sans aucune valeur, et c'est tout. C'est une pièce pareille à beaucoup d'autres, bien des gens ont un salon qui ressemble à celui-là; mais, ce que tout le monde n'a pas, c'est ce soleil qui entre par la grande fenêtre et qui met des taches d'or superbes sur un vilain tapis rouge.

Ceux qui n'ont pas vécu plusieurs semaines dans une chambre de pension de famille au mobilier banal et usagé, ceux qui n'ont pas quitté une demeure où tout leur était cher pour n'y plus revenir, ne comprendront pas pourquoi, ce dimanche-là, j'éprouvais une joie infinie à regarder ces meubles qui nous appartenaient, et que mon travail avait payés. De cela, j'étais un peu fière; et je pensais que, mettant de côté des préjugés stupides, j'avais le droit d'être orgueilleuse de ma situation actuelle.

Dans le monde, dans celui qui était autrefois le mien, on considère qu'une femme s'abaisse en travaillant.

Chez Renoux, les premiers temps, j'ai beaucoup souffert, je me sentais déclassée, et, imbue d'idées fausses, il me semblait que le travail me dégradait. Maintenant, je pense différemment.

Après avoir tout admiré, meubles, bibelots, soleil, je m'apprêtais à lire lorsqu'un coup de sonnette long et prolongé retentit dans l'antichambre. Je me dressai sur mon fauteuil en me demandant qui pouvait bien venir. Mme Durnal était à Notre-Dame avec maman, Rosette en voyage: ce sont les deux seules personnes qui connaissent notre coin. J'hésitais à ouvrir, un second coup de sonnette m'avertit que le visiteur

s'impatientait. Résolue, je me dirigeai vers l'antichambre et j'entre-bâillai la porte.

Violettes à la main, souriant, Guy Durnai m'apparut.

— Bonjour, c'est moi. Régine. Je vous avais promis ma visite, me voilà.

Pleine d'indulgence pour cet ami, mon camarade d'enfance, très aimablement je lui répondis :

— Bonjour, Guy, je suis seule, maman est à Notre-Dame avec votre mère.

Un éclair malicieux traversa ses yeux bleus et, avec sa franchise habituelle, il me répondit :

— Je m'en doutais, c'est bien un peu pour ça que je suis venu.

Je le fis entrer dans le salon. Avant de s'asseoir, il regarda autour de lui.

— Ça ne ressemble guère à votre palais d'autrefois, mais c'est tout de même gentil. On doit y être très bien ; aussi, Régine, si vous le permettez, je m'installe.

Sans attendre ma permission, il posa sur une chaise, paletot, chapeau et canne ; puis, en me tendant les violettes, il dit :

— C'est pour vous. J'aurais voulu vous apporter des roses, mais mes finances ne me le permettraient pas.

Je le remerciai.

— Vous êtes gentil, Guy.

— Non, pas plus que d'habitude.

Pendant que je mettais les fleurs dans un vase, il s'installa dans un fauteuil près de la cheminée.

— Il fait bon ici, dit-il en s'approchant du feu. Régine, si vous le permettez, je vais passer un long moment avec vous.

— Vous vous ennuierez !

— Coquette, s'ennuie-t-on jamais avec une jolie femme ?

J'essayai en vain de prendre un ton sévère.

— Guy, ne dites pas de bêtises.

— Je ne suis venu que pour cela. Vous pensez bien que je ne vais pas discuter avec vous des questions de théologie ou de droit romain.

— Je serais, du reste, incapable de vous répondre.

— Alors, nous n'allons parler que de nous, c'est plus amusant.

— Croyez-vous ?

— J'en suis certain, d'abord je vous interroge. Quoi de nouveau depuis que je vous ai vue ?

— Rien de bien intéressant ; j'ai travaillé, j'ai vieilli, tout doucement.

Un éclat de rire me répondit.

— Régine, vous insultez la jeunesse.
 — Guy, j'approche de mes vingt-deux ans.
 — Moi, j'en ai vingt-sept depuis hier, et je vous assure que je ne me sens pas vieillir.
 — Vous êtes un homme.
 — Et vous une femme, mademoiselle la Palice.
 Je ris de cette boutade, et cela me sembla très bon ; il y avait si longtemps que je n'avais ri !
 Guy me demanda :
 — Régine, savez-vous ce que j'ai fait depuis le fameux dîner ?

— Non.
 — Eh bien, je me suis terriblement ennuyé.
 Sceptique, je m'écriai :
 — Est-ce possible ?
 Il prit un air malheureux et me raconta :
 — Maman, furieuse de l'échec Madaillac, m'a fait une vie infernale, des reproches soir et matin ; et comme mon usine ne faisant pas d'affaires s'est vue dans l'obligation de fermer ses portes, je me suis trouvé sans situation.

— Encore ! m'écriai-je.
 D'un ton pitoyable, infiniment drôle, il reprit :
 — Qui, encore, ma petite Régine. Il suffit, vous le savez bien, que j'entre dans une affaire pour qu'immédiatement elle ne marche plus. Depuis que je suis sorti de Centrale, le dernier, c'est la septième boîte industrielle que j'essaie, et toujours la force des choses m'en fait sortir. Ce qui n'empêche pas que maman me répète tout le temps que je ne peux rester nulle part, que c'est grâce à mon mauvais caractère que les affaires périssent ; enfin que je ne suis bon à rien. Depuis deux semaines, j'entends cela soir et matin, et comme ma pension est supprimée, je suis très malheureux !

Moqueuse, je lui demandai :
 — Réellement, vous êtes malheureux ?
 Avec ce sourire bizarre qui lui est particulier, il me répondit :

— Non, vous me connaissez assez, Régine, pour savoir que, pour moi, plaie d'argent n'est pas mortelle. Je m'arrange, j'emprunte, je fais des dettes ; ça revient au même.

Je pris un air sévère pour lui dire :
 — Ce n'est pas raisonnable.
 — Peut-être, mais c'est si bon de ne pas être raisonnable ! Je suis jeune, Régine, je ne peux pas agir comme un vieux.
 — Vous êtes un enfant.
 — Terrible, je le sais bien.
 — Et où ça vous mènera-t-il ?

LA TRANSFUGE

— A être gai, à m'amuser.

— Et après ?

— Après, fit-il sans aucun embarras, je serai vieux comme tout le monde; mais au moins j'aurai une foule de jolis souvenirs. Et puis, ne me parlez pas de l'avenir, c'est une chose à laquelle je ne pense jamais. Le présent me plaît, je le vis avec plaisir, pourquoi penser à demain ?... En ce moment, je suis très heureux. Je regarde avec un œil d'artiste votre joli visage, je contemple, émerveillé, un tas de petits rayons de soleil qui jouent à cache-cache dans vos cheveux.

Etonnée de l'entendre parler ainsi, je m'écriai :

— Guy, faites attention, vous devenez poète.

Il s'écria en riant :

— C'est l'heure, c'est la minute, c'est l'instant, c'est vous, c'est ce parfum de violettes qui se répand dans la pièce. Je suis poète, Régine, quelle découverte venez-vous de faire ?... Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, je ne m'amuserais nulle part autant qu'ici.

— Vous vous amusez donc tant que cela ?

— Amuser, est-ce le mot propre, je ne sais. Je suis bien près de vous. C'est si gentil d'être avec une femme qui ne vous dit rien de désagréable.

— Ceci, c'est pour votre mère.

— Pour ma mère, oui, et beaucoup d'autres aussi.

Je ne répondis pas, mais je ne pus m'empêcher de sourire.

— Pardonnez-moi, reprit-il, la fin de ma phrase n'est pas convenable; je ne dois pas vous parler de choses que... vous savez pourtant.

— C'est la règle.

— Stupide.

— Je vous l'accorde, mais respectez-la tout de même.

— Vous ne permettez pas que je la confirme ?

— Comment ?

— Par une exception.

— Non, certes; et puis ce que vous auriez à me raconter sur les dames qui vous disent toujours des choses désagréables ne m'intéresse pas beaucoup.

— Croyez-vous ? Généralement les jeunes filles sont très curieuses des histoires de ces dames-là.

— Ce n'est pas mon cas.

Avec un air sérieux, Guy reprit :

— Régine, savez-vous que depuis un mois, trente jours, mon amie, trente longs jours, je ne regarde plus ces femmes-là, ni les autres ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y en a plus qu'une seule qui existe pour moi.

Moqueuse, je lui demandai :

— Encore un nouvel amour ? Est-ce que cela correspond au changement de situation ?

— Non, vilaine, ce n'est pas un nouvel amour c'est une vieille affection qui se transforme.

Comprenant de qui il s'agissait, vivement, je repris :

— Vous n'allez pas recommencer vos bêtises de l'autre soir.

— Elles vous ont fâchée ?

— Non, j'en ai ri ; et c'est tout.

Nullement vexé, ce grand enfant a très bon caractère, il me demanda gentiment :

— Alors pourquoi ne voulez-vous pas que je vous fasse rire encore ?

— Parce que je trouve cela bien inutile.

— Inutile, Régine, pouvez-vous dire cette chose-là sérieusement. Mais la gaieté, c'est « nécessaire » pour vivre. Comment, vous avez la chance d'avoir un sujet qui vous fait rire, et vous ne voulez pas qu'on vous en parle ? Quelle drôle de petite fille vous êtes.

— Une petite fille qui est presque aussi grande que vous.

— Oui, mais qui est bien moins raisonnable.

— Vraiment !

— Dame, elle ne veut pas qu'on l'amuse ! Pourtant, je crois que vous ne devez pas rire tous les jours, chez Renoux.

Affectant un air brave, je répondis :

— Bah ! on s'y fait ; c'est une habitude à prendre.

Bon, avec une émotion très tendre, Guy me dit :

— Une habitude qui doit être parfois bien douloureuse.

— Mais non, mais non, et puis je vous défends de m'attrister.

— Me voilà très embarrassé, Régine, vous ne voulez pas rire, vous ne voulez pas pleurer, de quoi faut-il vous parler ?

— De vous, des autres, du temps qu'il fait, de la pièce à la mode, du livre à succès.

Guy fit la moue.

— Non, c'est trop banal, cela ne me dit rien. E puis, ces sortes de conversations sont bonnes pour les gens qui ne se connaissent pas, et ce n'est pas notre cas.

— Alors...

— Alors, reprit-il plaintivement, laissez-moi vous parler de... ma bêtise.

— A quoi bon ? Tenez, pour vous changer les idées je vais vous offrir le thé. Seulement, comme mon nombreux personnel est absent, vous allez

rester quelques minutes seul, le temps que je prépare ce qu'il faut.

Il se leva et, gaiement, s'écria :

— Quelle gentille idée, j'avais justement faim. Régine, je vous accompagne à la cuisine, nous ferons le thé ensemble.

Il me suivit et, consciencieusement, m'aida. Le thé fait, il apporta le plateau dans le petit salon, nous mimes la table entre nous deux et, avec appétit, nous dévorâmes les gâteaux secs que nous avions dénichés dans une boîte.

Tout en mangeant, il bavarda :

— Il me semble que je n'ai jamais si bien goûté, que c'est gentil ce tête-à-tête ! Régine, vous avez beau dire, nous avons l'air d'amoureux.

— Si cette idée vous fait plaisir, mon petit Guy, cela m'est bien égal.

— Oh ! la vilaine réponse, oh ! la vilaine figure ! Régine, ne prenez pas cet air sage. Il vous va très mal. Ma chère, n'imitiez pas Mme de Maintenon, je ne suis pas Louis XIV ! Ah ! vous souriez maintenant ; comme vous êtes jolie ! Laissez-moi le dire, cela ne fait de mal à personne.

J'essayai de me fâcher.

— Voulez-vous bien vous taire, vous êtes ridicule.

Avec ce grand gamin il n'y a pas moyen d'être sérieuse deux minutes ; l'instant d'après, une de ses boutades me faisait rire.

— Régine, voulez-vous taquiner maman ? me demanda-t-il, tout à coup, en buvant son thé.

— Quelle question !

— Jeune fille bien élevée, vous ne me l'avouerez probablement pas, mais je suis certain que vous seriez très contente de faire quelque chose qui ennuiérait un peu ma mère.

Je protestai faiblement :

— Guy, voyons...

— Mais oui, et c'est bien naturel. Madaillac, père et fils, sont difficiles à oublier.

— J'essaie.

— Mais vous n'avez pas encore réussi.

Mon silence l'amusa.

— J'en étais sûr, je devine les plus secrètes pensées. Lorsque je serai dans la misère je prédirai l'avenir aux petites dames, et vous verrez que je gagnerai beaucoup plus d'argent que dans mes boîtes industrielles.

Malgré moi, obéissant à un très vilain sentiment, je demandai à Guy :

— Dites-moi, que faudrait-il faire pour taquiner Mme Durnal ?

Il s'écria avec emphase :

— O filles d'Eve, que vous vous ressemblez toutes ! la curiosité a perdu votre mère et elle vous perdra aussi.

Impatentée, je repris :

— Voyons, soyez sérieux et répondez-moi.

— Eh bien, chère Régine, si vous voulez contrarier Mme Durnal, feignez de vous apercevoir que je brûle d'amour pour vous.

— Simplement !

— Mais oui ; comprenez donc, chère innocente, que maman rêve pour moi le beau mariage, la grosse fortune, une Madaillac en jupons ; qu'elle soit laide, borgne, infirme, qu'importe pourvu qu'elle ait de l'argent. J'ai déjà refusé bien des héritières et je continuerai, car, si je ne vous épouse pas, je ne me marierai pas.

Guy comme mari ! Cette idée me parut extravagante et j'allais le lui dire lorsque nous entendîmes ouvrir la porte de l'appartement.

— Voilà maman, fis-je en repoussant un peu la table pour me lever.

— Je vous en prie, s'écria Guy, ne bougez pas. Votre mère n'est pas seule, la mienne l'accompagne, et je veux qu'elle nous voie ainsi tous les deux.

— Vous vous ferez gronder.

— Peut-être, mais j'aurai ma pension ce soir. Je lui dirai que faute d'argent, ayant faim, je suis venu demander à goûter à une jolie femme compatissante.

Je n'eus pas le temps de répondre, Mme Durnal et maman entraient. Elles ne s'attendaient pas à nous trouver ensemble, et, surprises, différemment, elles s'arrêtèrent sur le seuil de la porte.

Bonne, gentiment, ma mère dit :

— C'est très aimable à vous, Guy, d'être venu.

Mme Durnal répondit à mon bonjour d'une manière fort désagréable, et sur le même ton elle parla à son fils :

— Je ne savais pas te trouver ici.

Sans le moindre embarras, Guy lui répondit :

— Depuis longtemps je voulais venir voir Mme de Bois-Mesnil, je suis très en retard avec elle. Puis se rapprochant de sa mère, tout bas, il ajouta : La nécessité, maman, une dure nécessité, m'a forcé à faire cette visite. Je vous expliquerai.

Ces dames s'installèrent à nos places, je leur servis le thé. Ceci fait, les laissant discuter sur les mérites du prédicateur qu'elles venaient d'entendre, je m'approchai de la fenêtre pour admirer le ciel que le soleil couchant embrasait. Guy vint me rejoindre. Je le regardai avec des yeux pleurs ; il comprit et me dit :

— Vous avez envie d'être taquine ?

Mon sourire le renseigna. Alors, se rapprochant de moi, il murmura :

— Régine, je vais vous dire des folies.

Je me tournais vers Mme Durnal ; sans en avoir l'air elle nous observait. Résolue à être coquette, contente d'inquiéter la chère amie de maman, je répondis :

— Vraiment, eh bien, je vous accorde dix minutes.

— Vous fixez le temps, cruelle !

— C'est un jeu.

— Hélas, pourquoi me le rappeler ? Laissez-moi me figurer, pendant ces dix minutes, que vous m'écoutez avec votre cœur.

— Il n'a pas d'oreilles, mon ami.

— Ah ! que vous êtes moqueuse, et comme on voit bien que vous ne m'aimez pas !

Avec un sourire que Mme Durnal vit, je dis :

— Vous vous trompez, seulement il y a beaucoup de façons d'aimer.

— Pour moi il n'y en a qu'une !

— Je ne la connais pas.

— Laissez-moi vous l'apprendre.

— Je vous remercie, mais le professeur m'effraie. Il est si peu raisonnable.

— Il le serait si vous vouliez l'aimer.

— Croyez-vous qu'il puisse jamais le devenir ?

— Je ne sais pas, mais prenez-le tel qu'il est.

Pauvre Guy ! en me disant cela il avait vraiment l'air sincère. J'allais lui répondre quelque gentille parole, lorsque Mme Durnal, d'une voix pleine de colère, interrompit notre entretien :

— Guy, je m'en vais, il est tard. Nous dînons en ville. Je pense que tu m'accompagnes.

Nous nous retournâmes ensemble, souriant tous les deux. Les regards furieux de Mme Durnal m'amusaient.

— Ça a pris, murmura Guy.

— Vous aurez votre pension ce soir, répondis-je.

Les adieux s'échangèrent, rapides. Mme Durnal désirait emmener son fils de cette maison où une jeune fille, sans fortune et qui gagnait sa vie, osait être coquette ! Je les accompagnai jusque sur l'escalier, et, comme ils descendaient, je criai à Guy, dernière taquinerie :

— A bientôt, mon ami. Revenez un de ces dimanches, l'après-midi, nous sommes toujours là.

Cette comédie dans laquelle j'ai joué un rôle est un peu ridicule ; mais j'avoue qu'elle m'a amusée follement. Malgré mon grand air sage, comme dit Guy, je n'ai pas encore vingt-deux ans et, parfois,

cela m'ennuie d'être toujours sérieuse et raisonnable. C'est si bon de rire, et d'oublier.

Dès qu'il arrive quelque part, Guy met de la joie tout autour de lui. On est plein d'indulgence pour ce grand fou, on l'écoute en riant, et on lui pardonne ce qu'on ne pardonnerait jamais à un autre. Tout petit, il était ainsi; grand, il n'a pas changé. Ce garçon de vingt-sept ans est un vrai gamin, et il le sera éternellement.

..

Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. Hier j'étais contente, pleine de courage, et ce soir, lundi, je suis si triste, si désolée, qu'un long moment je suis restée assise devant ma table, n'ayant même pas l'énergie de prendre le cher porte-plume de père. Enfin j'ai secoué cet alanguissement morbide et me voilà en train d'écrire. Je veux noter toutes les heures mauvaises que j'ai vécues depuis hier.

Ce matin, comme de coutume, je suis partie très vaillante chez Renoux. En arrivant, j'ai trouvé un courrier important. Je l'ai lu, annoté, puis j'ai réclamé les essayages. Cela fait, je suis montée à l'atelier.

En entrant dans la grande pièce où vingt ouvrières sont réunies, j'ai deviné qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire; on ne travaillait guère et l'on causait beaucoup. J'ai appelé la contremaitresse, je lui ai donné certaines indications, puis comme l'agitation de ces demoiselles ne cessait pas et qu'elle continuaient à parler à voix basse, je leur ai demandé :

— Qu'y a-t-il donc ce matin, vous avez l'air d'avoir appris quelque mauvaise nouvelle?

Les ouvrières se turent immédiatement, aucune n'osait parler.

Je ne sais pourquoi ce silence m'impressionna, et, avec un peu d'impatience, je repris :

— Voyons, qu'une de vous me réponde, quelle est la cause de votre agitation?

Une jolie brune releva la tête et après avoir regardé ses compagnes, elle me dit :

— Voilà, mademoiselle, c'est rapport à Georgette. Georgette ! Je fis le tour de la table et je constatai l'absence de la petite ouvrière.

L'air sévère, je me tournai vers la contremaitresse.

— Elle est encore en retard ? lui demandai-je.

— Voilà, mademoiselle, nous ne savons pas ; et c'est ça qui nous tourmente.

— Pourquoi ?

La jolie brune reprit vivement :

— On va tout vous raconter, mademoiselle, et vous verrez qu'on a raison d'être inquiètes. Depuis

quelque temps, je ne sais si vous l'avez remarqué, Georgette était triste et pleurait souvent. Ici on la taquinait, on lui disait qu'elle avait un amoureux et que cet amoureux devait lui faire de la peine. Elle était si petite et si enfant que personne ne s'imaginait que c'était vrai; sans ça, n'est-ce pas, on ne lui aurait pas dit. Samedi, on avait envie de rire, on lui a fait une plaisanterie. Une de nous a écrit une lettre d'amour pendant qu'elle était en course et, à son retour, je la lui ai donnée en disant qu'on l'avait apportée pour elle. D'abord, en voyant sa figure joyeuse, on s'est bien amusé; et puis, comme elle pleurait de bonheur, on a eu peur d'avoir fait une bêtise; mais personne n'a osé le lui dire... Nous sommes parties ensemble; dans l'escalier j'ai essayé de lui faire comprendre que la lettre pouvait être une plaisanterie... Ah! mademoiselle Régine, jamais je n'oublierai sa figure. Elle s'est arrêtée, et avec violence elle m'a dit:

— Ne parle pas de ces choses-là, Marie; si cette lettre est fausse, si on me l'a écrite pour se moquer de moi, ce soir je ferai un malheur, tant pis pour eux.

Elle est partie dans le magasin, je ne l'ai pas suivie. Mais depuis samedi, je suis tourmentée, et comme elle n'est pas là, ce matin, ça ne nous rassure pas. Voilà.

Connaissant le secret de Georgette, je compris le mal qu'inconsciemment ses camarades lui avaient fait. Mais ce secret n'étant pas le mien, je n'avais pas le droit de dire aux ouvrières combien elles avaient été cruelles.

Je repris :

— Si à midi Georgette n'est pas venue, si elle n'a pas fait prévenir, j'irai chez elle.

Je redescendis très inquiète. J'avais beau me raisonner, me dire que cette petite n'était qu'une enfant, j'avais peur que le chagrin ne lui eût fait faire quelque sottise irréparable.

Comme j'arrivais à mon rayon, une vendeuse me prévint que M. Renoux me demandait à son bureau.

Cette communication me fut désagréable. Je n'étais pas retournée dans le bureau de M. Renoux depuis le jour où, venue pour lui demander une situation, il avait bien voulu me prendre chez lui. J'eus un moment d'hésitation. Mais pouvais-je ne pas obéir ?

D'un pas ferme, je traversai le magasin. Je rencontrai Mme Jeanne qui me salua en souriant. Cette amabilité m'inquiéta.

Devant la porte du patron, prêt à introduire les visiteurs, le petit groom attendait.

Je lui demandai si M. Renoux était seul.

— Non, me dit-il, il y a un monsieur

— Un fournisseur.

— Oui, on lui propose des étoffes épatantes; on dirait de l'or et de l'argent.

— Il y a longtemps qu'il est là?

— Oui, il range son « bazar »; ça ne sera pas long maintenant.

Comme il disait cela la porte s'ouvrit, le fournisseur s'en allait.

Le groom me rappela que mon tour était venu.

— C'est à vous, mademoiselle.

J'entrai.

Assis devant son bureau, M. Renoux écrivait. Il leva les yeux et me désigna un fauteuil.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, j'achève une dépêche pressée.

Anxieuse je m'assis, attendant avec impatience les paroles que cet homme allait prononcer.

La dépêche terminée, M. Renoux sonna le groom et lui donna l'ordre de la porter immédiatement. Cela fait, il se tourna vers moi.

— Mademoiselle Régine, me dit-il, j'ai à vous apprendre des choses graves.

— Je vous écoute, monsieur.

— Dans la journée de samedi plusieurs objets ont disparu du magasin. Une ombrelle de grande valeur, un col de dentelle, une chemisette de soie.

Je le regardais étonnée, me demandant pourquoi il me racontait cela. Il ajouta :

— Immédiatement prévenu par Mme Jeanne, depuis ce matin je fais des recherches, j'ai interrogé tous les employés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et je dois vous dire qu'à la suite des renseignements recueillis je pense connaître la coupable.

Il s'arrêta encore et me regarda fixement; puis il dit d'une voix nette :

— C'est votre protégée, la petite Georgette.

Cette accusation précise me révolta, je m'écriai :

— Mais non, monsieur, c'est impossible, cette enfant est très honnête.

Alors, il ajouta :

— Georgette a été vue samedi dans le magasin, vers midi et demi, heure à laquelle elle ne doit pas y être; elle a regardé l'ombrelle et a dit à une vendeuse qui se trouvait là : « Ça ferait bien mon affaire pour sortir dimanche. » A sept heures, sous prétexte de demander un renseignement, on ne sait plus lequel, elle est encore venue; les vendeuses rangeaient, elle les a aidées... Ce matin, on s'est aperçu qu'elle n'était plus là, d'après ce qu'on m'a dit, elle n'a pas paru. Trouvez-vous, mademoiselle, que j'ai tort de conclure que cette petite est la coupable ?

Me refusant à croire Georgette capable d'une aussi vilaine action, je la défendis :

— D'autres qu'elle ont pu venir dans le magasin ; rappelez-vous, monsieur, que Mme Jeanne et ses vendeuses n'aiment pas cette enfant. Elle est moqueuse, taquine, elle a beaucoup d'ennemies ; et puis, pourquoi aurait-elle pris ces objets ?

Dédaigneux, il haussa les épaules.

— Vous êtes jeune, mademoiselle, vous ne connaissez pas les ouvrières. Il y a quelque amoureux là-dessous, votre protégée aura voulu l'éblouir.

Mon cœur se serra et je compris que M. Renoux ne se trompait pas. La petite, à moitié folle de chagrin, avait tenté de revoir celui qu'elle aimait ; pour cette suprême démarche elle avait voulu être belle ! N'ayant pas d'argent, elle avait pris... volé ; c'était clair.

Désolée, oubliant ma réserve habituelle, j'interrogeai M. Renoux.

— Et alors, monsieur, lui demandai-je, si elle est coupable, vous la renverrez ?

Ma question était stupide et, fort en colère, M. Renoux y répondit :

— La renvoyer, sûrement, mademoiselle. Mais d'abord je vais faire une plainte pour tâcher de retrouver cette ombrelle qui vaut cinq cents francs. Vous n'avez pas l'air de vous en douter.

— Mais, fis-je effrayée, si vous portez plainte, c'est la prison pour elle.

— Non, vu son âge, tout simplement la maison de correction jusqu'à vingt et un ans. Est-ce que vous vous imaginez par hasard que je vais laisser cette jeune voleuse faire des dupes autre part ?

Bouleversée, comprenant que cette décision était irrévocable, je suppliai :

— Monsieur Renoux, je vous en prie, réfléchissez. Cette petite, avant, était une honnête fille. Elle a bien des excuses, elle est si jeune ! Ici beaucoup de choses la tentaient.

— C'est possible, mademoiselle, mais je ne peux pas entrer dans ces considérations qui sont les mêmes pour toutes les ouvrières.

Cette réponse était très juste, et que pouvais-je dire. Pourtant j'implorai encore :

— Monsieur, je vous en supplie, attendez avant de porter plainte, attendez quelques heures, seulement. Il se peut qu'elle regrette sa faute et qu'elle rapporte elle-même ce qu'elle a pris.

— Si cela était, mademoiselle, fit-il rieur, ce matin elle aurait été ici avant tout le monde pour remettre en place les objets dérobés. Il est onze

heures et elle n'a pas encore paru. Cette absence la condamne.

— Elle est peut-être malade.

— Maladie qui arriverait fort à propos. Non, croyez-moi, votre protégée est une petite voleuse et ne la défendez pas.

M. Renoux se leva, il n'avait plus rien à me dire et je le devinais résolu à agir. Je me levai aussi et lui demandai :

— Voulez-vous me permettre, monsieur, d'aller chez Georgette ?

Il fronça les sourcils et avec colère s'écria :

— Pour la prévenir de mes intentions, afin qu'elle ait le temps de mettre chez une amie complaisante l'ombrelle qu'elle m'a volée. Vous avez une façon de défendre mes intérêts qui est assez bizarre, mademoiselle.

— Monsieur, je vous en prie, comprenez-moi. Je voudrais voir Georgette pour savoir les raisons qui l'ont poussée à commettre ce vol... Je voudrais qu'elle me racontât cette vilaine histoire, puis, comme je suis sûre que cette petite me restituera immédiatement les trois objets volés, je vous supplierai de ne pas porter plainte. Georgette a une mère, cinq petites sœurs ; si vous la faites arrêter, mettre dans une maison de correction, c'est le déshonneur et la misère pour toute une famille. Monsieur, vous croyez-vous le droit de faire tant de malheureux ?

— Le droit, certainement, mademoiselle.

Sa réponse était précise, mais il me parut moins résolu. Je repris vivement :

— Oui, peut-être ; mais au-dessus du droit il y a la pitié, la bonté.

M. Renoux se rapprocha de moi et, en me regardant fixement, il dit :

— Ce sont deux mots que les patrons doivent oublier.

Alors, en souriant, très brave, je m'écriai :

— Monsieur, je vous en prie, aujourd'hui souvenez-vous d'eux. Pensez que votre décision va créer de la joie ou de la douleur ; vous n'hésitez pas, le sachant.

— Non, parce que c'est vous qui me le demandez.

En disant cela, M. Renoux s'était approché de moi, et il m'avait pris la main. Contente de sa décision, je ne la retirai pas. Alors il la porta brusquement à ses lèvres et y mit un long baiser.

Furieuse de m'être laissé surprendre, je me reculai, prête à me fâcher ; mais très habilement, comme si rien ne s'était passé, il reprit :

— Allons, partez chez Georgette ; j'attendrai votre retour pour prendre une décision.

Je balbutiai un vague remerciement et je quittai le bureau, reconduite par M. Renoux. Dans l'antichambre Mme Jeanne attendait avec un fournisseur. Mon visage troublé dut lui faire plaisir... Je ne m'occupai guère de ce qu'elle pensait, vite, j'allai m'habiller. Cinq minutes après, dans un auto, dépense folle, je roulais vers Montmartre. Je n'avais plus qu'une idée : savoir la vérité, savoir pourquoi Georgette, que je croyais si honnête, avait commis cette vilaine action. Je ne pensais plus au baiser qui, pourtant, m'avait bouleversée.

Au bout d'une rue que l'auto avait difficilement grimpée, le chauffeur s'arrêta et me prévint qu'il ne pouvait pas aller plus loin. Il m'engagea à prendre le funiculaire, ce que je fis.

En voyant la basilique, superbe et solitaire, je songeais à la petite ouvrière. Je me souvenais de son jeune amour, je me rappelais avec quelle émotion enfantine et charmante elle me parlait de ses « heures de bonheur ». Là, sur les marches de pierre, assise à côté de son fiancé, elle avait vécu les moments les plus heureux de sa dure vie de trottoir ; là, elle avait cru vrai tout ce que cet homme qu'elle aimait lui disait. Pauvre petite ! Pour le reconquérir elle n'avait pas hésité à commettre une vilaine action, compromettant sa tranquillité, son avenir, et risquant de perdre une place qui la faisait vivre elle et les siens. L'amour des humbles est-il donc plus réel, plus sincère, plus grand que le nôtre ? Moi aussi j'ai aimé, mais pour reprendre celui que j'aimais je n'eus rien tenté ; mon orgueil me le défendait, et mon orgueil était maître de mon amour.

Le funiculaire me déposa sur une sorte de petite place, je demandai mon chemin ; on m'indiqua la rue où habitait Georgette. C'était une rue étroite bordée de maisons de bien pauvre apparence. Je trouvai facilement celle que je cherchais. Sachant par Georgette qu'elle habitait au rez-de-chaussée, je pris un couloir qui donnait dans une cour sombre et toquai à la première porte que je rencontrai.

Je n'avais jamais vu de maisons d'ouvriers ; celle-là me parut si misérable, si malsaine, que mon cœur se serra en pensant que des enfants y vivaient. Comme on ne venait pas m'ouvrir et que la clé était sur la porte, j'entrai.

D'abord, je ne distinguai rien, la pièce était sombre, une petite fenêtre seule l'éclairait ; puis mes yeux s'accoutumant à cette obscurité, je vis une table, un fourneau, et un lit où deux enfants dormaient.

Par terre, sur les chaises, sur la table, partout, j'aperçus des morceaux de papier, des vieux chiffons.

fons. Une terrine, pleine d'eau grasse, avait été laissée si près de la porte que j'avais failli la casser en entrant. C'était le désordre, la misère. Une affreuse odeur vous saisissait à la gorge, on sentait que cette pièce ridiculement chauffée, le fourneau était rouge, ne devait jamais être ouverte.

J'éprouvai un tel malaise que je reculai de quelques pas, prête à m'en aller. La voix de Georgette m'arrêta.

— C'est toi, maman ? demandait-elle.

Je m'avançai dans la pièce et j'aperçus une porte entre-baillée. La petite devait être là.

Sans hésiter j'ouvris cette porte, et je répondis :

— Non, Georgette, ce n'est pas ta mère, c'est moi.

Elle poussa un cri douloureux :

— Mademoiselle Régine, oh ! mademoiselle Régine !

Je me dirigeai vers le grand lit qui emplissait la chambre et où la fillette se reposait. Elle était si pâle, si changée, que mes premiers mots furent :

— Tu es malade ?

Sans me regarder, elle répondit :

— Oui, j'ai craché le sang cette nuit, j'ai mal dans la poitrine, on va m'emmenner.

— Où t'emmène-t-on ?

— Pas à l'Elysée, bien sûr ; à l'hôpital, comme tout le monde.

L'hôpital, ce mot fit mal et j'oubliai un moment pourquoi j'étais venue.

Je m'assis près du lit et, prenant la petite main brûlante, je lui dis :

— Sais-tu que tu ne me reçois guère bien ?

Désagréable, elle me demanda :

— Pourquoi êtes-vous venue ?

— Pour te voir.

— C'est pas vrai, fit-elle grossièrement, vous ne saviez pas que j'étais malade.

— Tu supposes donc qu'il y a une autre raison ?

— Oui, mais je ne vous la dirai pas.

Doucement, tout en caressant le pâle visage, je repris :

— Veux-tu que je te la dise ?

— Non, non, y a des choses dont je ne veux pas qu'on me parle... Et puis, je suis malade, faut me laisser tranquille, c'est le médecin qui l'a dit.

— Peut-être, mais ta maladie n'aura qu'un temps quand tu seras guérie, il faudra répondre.

Elle me regarda tristement, et, très grave, murmura :

— Je ne guérirai pas, tout à l'heure j'ai entendu le médecin qui préparait maman... J'en ai pour six semaines, deux mois... et puis ce sera fini.

Malgré moi, mes yeux s'emplirent de larmes.

Georgette s'en aperçut et reprit très doucement :

— Faut pas pleurer, ça m'est si égal de mourir. Pierre ne m'aime plus, ... j'aurais jamais été heureuse. Je dominaï mon émotion et j'essayai de sourire.

— Oui, tu me racontes cela pour m'attendrir. Tu as fait une bêtise, tu as peur d'être grondée, alors tu parles de mourir.

Elle secoua la tête.

— Bah! je sais bien pourquoi vous venez, allez, c'est rapport à l'ombrelle, au corsage, à la dentelle. Tout ça, c'est là, dans un coin, avec votre adresse dessus. Vous voyez que j'avais pas l'intention de les garder.

— Pourquoi les as-tu pris?

— Pour me faire belle, pardi! J'espérais que bien attifée mon Pierre me reviendrait. Alors, hier matin, je me suis habillée pendant que maman était dehors avec les petites, et j'ai été l'attendre dans sa rue. Je l'ai vu, il avait l'air si content que ça m'a tourné le cœur. Tout de même j'aurais pas cru qu'on pouvait oublier si vite. Je me suis approchée, je voulais lui causer. En me voyant avec mon beau corsage et mon ombrelle, il s'est mis à rire. « Tiens, la gosse qui a fait toilette d'été en hiver, c'est pour qui? — Pour toi, pardi, que je lui réponds... » Alors, sérieusement, il a repris: « Cherche un autre amoureux, ma petite, pour nous, c'est fini. T'es vraiment trop gosse, trop mioche, adieu! »

Il est parti, mademoiselle Régine, je ne rai pas suivi, à quoi bon? Il allait retrouver sa grande à chapeau de plumes, une vieille qui a sûrement coiffé sainte Catherine cette année. Moi aussi, je suis descendue à Paris. Pour me venger, je voulais faire des vilaines choses... je n'ai pas pu, j'avais trop de chagrin. J'ai marché toute la journée... je ne sais pas où j'ai été... mais le corsage de soie n'était pas chaud. J'ai pris froid... je suis rentrée ici très tard et malade. Maman m'a battue, je me suis couchée, je grelottais... Une heure après, je crachais le sang. Voilà.

Je n'avais plus le courage de gronder, Georgette me faisait pitié! L'ombrelle, le corsage, la dentelle, c'était si peu de chose près de ce lit de malade. La gorge contractée par une émotion douloureuse, je ne savais que dire. Parler de guérison, de bonheur, d'espoir, dans cette chambre misérable, cela me paraissait cruel et ridicule; et puis, cette petite, pour le moment, ne désirait pas vivre. Je lui demandai:

— Où est ta mère? je voudrais la voir avant de m'en aller.

— Elle est au commissariat pour l'ambulance; paraît qu'il ne faut pas que je marche.

— Et tes sœurs?

— A l'école, et il y en a de ceux qui dorment dans la cuisine.

— Oui, je les ai vues en entrant.

Après un instant de silence, Georgette reprit :

— Dites, mademoiselle Régine, vous êtes venue rapporter aux objets ?

— Oui, c'est M. Renoux qui m'a envoyée.

— Comment a-t-on su que c'était moi ?

— Ce n'était pas difficile. Samedi tu avais aidé les vendeuses de Mme Jeanne à ranger, ce que tu ne fais jamais.

Un sourire triste parut sur ses lèvres pâles.

— J'ai pas été maligne, quand on n'a pas l'habitude, on fait ça bêtement.

L'insouciance de Georgette me surprit.

— Mais c'est très mal. Sais-tu que M. Renoux voulait te faire arrêter ?

Immédiatement je regrettai mes paroles, craignant l'émotion qu'elles pouvaient causer à la petite malade. Elle me regarda et dit avec indifférence :

— Ça m'est bien égal, tout m'est égal maintenant. J'essayai de protester contre ce découragement.

— Quand tu seras guérie, tu changeras d'idée.

— Je vous ai dit que je ne guérirai pas... et puis je ne tiens pas à guérir... Je ne veux pas voir mon Pierre se marier avec une autre.

Deux larmes coulèrent sur le pauvre visage. Je me penchai et j'embrassai la fillette avec tendresse.

— Allez-vous-en, mademoiselle Régine, reprit-elle, maman va revenir, j'aime mieux que vous ne la voyiez pas.

— Pourquoi ?

— Faudrait lui expliquer l'ombrelle et le reste, elle crierait et je ne peux plus entendre crier. Le paquet est sous le lit, prenez-le.

Je pris le paquet et je promis à Georgette d'aller la voir à l'hôpital.

— Faudra pas venir, me dit-elle ; comme je vous aime beaucoup, ça me ferait de la peine de vous dire adieu... et je veux mourir tranquille.

Je m'en allai le cœur gros. Je traversai la cuisine, les enfants dormaient toujours.

Tristement je pris le chemin du retour ; il était près de midi quand j'arrivai.

Voulant parler de suite à M. Renoux, je pénétrai dans le magasin par la porte des clientes et je montai à son bureau. Il m'ouvrit lui-même.

— Ah ! vous voilà, mademoiselle, justement j'allais pardi. Eh bien ?

Brisée par mon émotion, je me laissai tomber sur un fauteuil et, sans rien dire, je tendis le paquet.

— Ah! fit-il joyeux, vous avez trouvé la pie au nid, tout y est?

— Oui monsieur, balbutiai-je.

— Que vous a-t-elle dit? A-t-elle avoué? Avez-vous eu du mal à vous faire restituer les objets?

— Aucun, le paquet était prêt. L'adresse est dessus, vous pouvez constater.

Il regarda.

— C'est vrai, dit-il, mais alors, je ne comprends plus.

— Elle se meurt.

— Comédie qu'on vous a jouée; et puis, est-ce une raison pour voler?

— Elle aimait, elle n'avait pas d'argent pour se faire belle.

— Mademoiselle, si nous devions permettre cela aux ouvrières, le magasin serait bientôt vide.

Trouvant inutile de discuter sur ce sujet, je repris:

— Enfin, monsieur, vous ne porterez pas plainte.

Il hésita, puis il dit:

— Non; pourtant c'eût été un exemple salulaire...

Mais pour vous faire plaisir, mademoiselle, je ne donnerai aucune suite à cette affaire.

Je me levai, M. Renoux me tendit la main.

— Vous ne me remerciez pas? me demanda-t-il.

Il avait raison, je lui devais des remerciements.

— Pardonnez-moi, fis-je, je suis si bouleversée de ce que j'ai vu là-haut, que j'oublie de vous exprimer ma gratitude.

— Qu'avez-vous donc vu de si effrayant?

— La misère.

Avec indifférence, il me répondit:

— C'est le lot de toutes nos ouvrières; seules, elles pourraient être heureuses, mais elles ont la manie de se marier. Les enfants viennent, alors pas moyen de s'en tirer... Le mariage, voyez-vous, pour les femmes, c'est toujours une bêtise, elles s'enchainent inutilement... L'union libre, seule, peut donner le bonheur, parce que sans s'occuper de rien, sans avoir réfléchi à rien, deux êtres que le hasard a réunis n'hésitent pas à s'aimer.

Se rapprochant de moi, me regardant avec des yeux brillants, il ajouta:

— C'est là mon rêve, Régine; n'est-ce pas le vôtre aussi?

Ces mots ne firent rougir de honte. Oubliant que cet homme qui me parlait ainsi était M. Renoux, mon patron, oubliant tout, je me redressai et, hautaine, méprisante, je répondis:

— Ce rêve ne sera jamais le mien, monsieur, et je crois que pour me parler ainsi vous avez complètement oublié qui je suis et qui vous êtes.

Plein d'ironie, s'amusant de ma colère, il dit :

— Vous avez raison, mademoiselle, depuis quelques instants je ne me suis pas souvenu que je parlais à une de mes employées.

Cette réponse m'humilia et, à bout de patience, je m'écriai :

— Maintenant, c'est vrai, je ne suis plus qu'une employée, mais rappelez-vous donc qu'il n'y a pas encore un an, vous n'étiez pour moi qu'un fournisseur.

Ces mots blessèrent profondément M. Renoux. Il devint très pâle, puis brusquement il mit son chapeau et quitta son bureau sans m'adresser la parole.

Ce départ calma ma colère. Immédiatement je pensai que cet homme qui s'en allait là, tenait entre ses mains ma position, mon avenir. Et j'avais le pressentiment douloureux qu'il n'oublierait jamais ce que je lui avais dit.

La journée me parut très longue; une cliente me tint près de deux heures pour m'expliquer de quelle manière il fallait couper ses robes pour qu'elles l'amincissent; j'écoutai ses explications sans les comprendre.

Enfin le soir vint, je quittai le magasin avec angoisse, j'avais peur du lendemain. Je ne me trompais pas. En rentrant, maman me remit un pneumatique qui venait d'arriver. M. Renoux, en style commercial, me prévenait qu'à partir de ce soir je ne faisais plus partie de sa maison. Un chèque de cinq cents francs était joint à la lettre.

Bien que je m'attendisse à quelque chose de désagréable, je fus si saisie que, prise d'un vertige, je me cramponnai à maman.

Elle s'inquiéta et me demanda :

— Régine, est-ce une mauvaise nouvelle ?

Incapable de dissimuler, je répondis d'une voix pleine de larmes :

— Oui, M. Renoux me prévient que... je ne fais plus partie de sa maison.

La figure de maman s'illumina et, joyeuse, elle m'interrogea :

— Alors, tu ne retourneras plus chez lui ?

— Non.

— Et cela te fait du chagrin ! Moi je suis bien contente.

Cette insouciance de maman m'exaspéra, je m'écriai :

— Comment ferons-nous si je ne gagne pas d'argent.

— Mais tu retrouveras une autre situation très facilement. Mme Durnal...

Impatentée, j'interrompis maman.

— Ah ! non. Je t'en prie, ne me parle pas de

Mme Durnal. Je ne veux rien lui demander parce que je ne l'aime pas.

Cette déclaration si nette contraria ma mère; pendant le dîner elle me bouda. Après le repas, se disant fatiguée, elle se retira dans sa chambre et me laissa toute seule.

Maman, pourquoi es-tu partie? maman, pourquoi n'as-tu pas deviné que ce soir ta grande fille était lasse, si effroyablement lasse, qu'un moment, un très court moment, elle a pensé que l'honnêteté était parfois une grande bêtise? Maman, si tu m'avais prise dans tes bras, si tu m'avais serrée bien fort contre toi, jamais pareille idée ne me serait venue; tes baisers m'auraient redonné du courage. Maman, pourquoi n'as-tu pas compris que j'étais très malheureuse!

..

J'ai passé une semaine affreuse. Quarante-huit heures après ma visite à Montmartre, j'ai appris la mort de Georgette, enlevée par une congestion pulmonaire. Cette mort m'a fait un réel chagrin; cette petite m'aimait et je l'aimais aussi.

Tous les jours j'ai fait des démarches fatigantes et inutiles, j'ai frappé à bien des portes et je n'ai obtenu que des réponses vagues, des promesses menteuses... Ce n'était pas l'époque... il fallait revenir; au printemps, on verrait. C'était partout la même chose, chaque soir je rentrais désespérée. Mais hier, mon ciel noir, tout à coup, s'est éclairci. Dès le matin, Rosette me faisait dire qu'elle passerait me voir après le déjeuner.

Elle est venue; dès qu'elle est entrée il m'a semblé que je n'étais plus seule et que son affection si sincère saurait m'aider.

D'abord, dans un bavardage fou, elle m'a raconté, que la veille, allant chez Renoux pour me voir, elle avait appris, par Mme Jeanne, mon départ. Furieuse de cette nouvelle, elle avait déclaré, bien haut, qu'on ne ferait plus jamais rien pour elle dans cette maison. Et, très digne, elle était partie.

Assise devant moi, les bras croisés, délicieusement gentille, elle me demanda:

— Eh bien, ma chérie, qu'est-ce que tu vas faire maintenant?

— Je ne sais pas, je cherche.

— Tu veux rester dans les affaires? questionna-t-elle.

— Oui, puisque je réussis.

— Et tu as soliment raison: avec ton goût tu feras fortune.

— Je n'y compte pas.

— Il faut en être persuadée et je t'en apporte le moyen.

Ébahie, croyant à une plaisanterie, je dis :

— Le moyen de faire fortune ? Rosette, tu railles.

— Non, fit-elle gravement, écoute-moi sans m'interrompre.

Ce ton m'amusa et, pleine de condescendance, je répondis :

— Je t'écoute, petite madame.

— Tu sais, ou tu ne sais pas, que papa m'a donné une dot fabuleuse ; malheureusement la dot appartient au mari. C'est stupide, mais c'est la loi, et je ne peux rien y faire. Donc ce n'est pas de ce côté-là que j'ai cherché.

Ne comprenant pas du tout, je répétais machinalement :

— Que tu as cherché...

— Oui, ne m'interromps pas, j'oublierais ce que j'ai à te dire... Hier, en sortant de chez Renoux, j'ai été voir une tante qui m'adore. Je lui ai raconté ton histoire, ça lui a fait de la peine ; c'est une très bonne personne, ridiculement riche... Alors, elle et moi, nous avons cherché le moyen de te tirer d'affaire.

— Et... fis-je, très sceptique

Radiéeuse, Rosette s'écria :

— Et nous avons trouvé.

— Dis vite.

— Voilà, nous l'installons. C'est-à-dire, nous montons une nouvelle affaire « Robes et manteaux » et c'est toi qui la diriges.

— Robes et manteaux !

— Oui, dès demain nous irons visiter des magasins, nous choisirons des tapis, des meubles, enfin tout ce qu'il faut pour que ta boîte soit jolie et plaisante. Tu t'occuperas des employées, des modèles, et dans quelques semaines tu seras patronne, ma chère !

Un peu honteuse, je demandai :

— Mais qui paiera tout cela, Rosette ? nous, nous n'avons plus rien, tu sais.

Elle passa ses bras autour de son cou et en riant, un peu émue, elle me répondit :

— Ma tante, grosse bête ; elle devient ta commanditaire, comme on dit dans les affaires.

— Et elle fait ça pour moi qu'elle ne connaît pas !

— Mais oui, d'abord parce que tu es mon amie et que je t'aime : et puis, elle fera là un très bon placement !

Effrayée, je dis :

— Mais si je ne réussis pas, et si je perds ce argent qui n'est pas à moi, Rosette !

— Décidément tu es folle. D'abord tu réussiras, c'est certain, et je te défends de penser à autre chose.

Gentille elle se leva et me fit une grande révérence.

— Mademoiselle, me dit-elle, je vous présente votre première cliente.

Les yeux pleins de larmes reconnaissantes, je luiendis les bras.

Elle ajouta en m'embrassant :

— J'aurais mieux aimé te présenter un mari ; ça viendra, plus tard.

Comme elle disait cela, nous entendîmes sonner.

— Une raseuse, fit Rosette.

En soupirant, je répondis :

— Mme Durnal, je crois.

Ma petite amie fronça les sourcils.

— Je ne m'étais pas trompée, mais ça n'a pas d'importance. Nous lui disons bonjour, et je t'enlève.

— Pour ?

— Chez moi.

Chez elle, il y avait son mari et je ne voulais pas le revoir. Je cherchais quelque bonne excuse lorsque la porte s'ouvrit. Ce n'était pas Mme Durnal, mais son fils. Sa visite me fit plaisir et à Rosette aussi ; elle a connu Guy tout enfant et ils se sont toujours taquinés gentiment.

Vite, avant même que Guy lui ait dit bonjour, Rosette lui annonça la grande nouvelle.

Il écarquilla les yeux et, content, s'écria :

— C'est merveilleux, Rosette, — on peut encore vous appeler comme ça, — votre amie fera fortune, j'en suis certain.

Alors, d'une voix larmoyante, il me dit :

— Mademoiselle Régine, si vous avez une place pour un ingénieur dans votre maison, vous penserez à moi.

Nous nous mîmes à rire et la journée s'acheva gaiement. Rosette nous raconta son voyage. Elle a visité l'Italie d'une façon étrange, se refusant à pénétrer dans les musées. La raison ? Elle devient triste dès qu'elle est enfermée. Il paraît que son mari a trouvé cela ridicule et le lui a dit souvent. Elle n'y a attaché aucune importance et a continué à ne faire que ce qui lui plaisait. Je crois que Rosette ne sera pas une épouse obéissante !

Elle est partie la première pour aller voir sa belle mère, une femme ennuyeuse qui ne l'aime pas. Guy est resté encore quelques instants, et il m'a affirmé que son amour grandissait chaque jour. Il ne pense plus qu'à moi : Ça finit, m'a-t-il dit en s'en allant, par être très fatigant.

Voilà, maintenant que tout est décidé, que c'est

irrévocable, j'ai peur. Aurai-je l'énergie, le courage de diriger, seule, une maison ?

J'ai à peine quelques mois d'apprentissage, mon éducation de jeune fille du monde ne m'a guère préparée à cette tâche ; et puis, je souffre d'être définitivement classée couturière. Cette souffrance est stupide, ridicule, je ne voudrais pas la ressentir. L'avenir, si noir hier, est presque clair maintenant. Eh bien, non, ce soir je ne peux pas me réjouir.

..

Huit mois ont passé, huit mois de vie si active que les heures se succédaient les unes aux autres sans que je m'aperçusse qu'elles passaient.

Depuis l'été dernier je suis installée dans un grand magasin clair et gai. Sur la porte on lit : « Régine — Robes et manteaux ».

Pour prévenir de l'ouverture de cette nouvelle maison, j'ai envoyé des cartes au *Tout-Paris* et à nos anciennes relations. Je comptais sur leur curiosité.

Les premiers jours il y avait foule chez moi, nos anciennes amies venaient me contempler dans l'exercice de mes fonctions. Je me suis fait un visage aimable, et j'ai reçu tout le monde avec un sourire joyeux.

Embarrassées d'abord, puis conquises (les modèles étaient jolis), elles ont commandé, et le premier mois nous avons fait un tel chiffre d'affaires que Rosette s'écriait :

— Ma chérie, si tu continues, tu seras riche dans peu de temps.

Et cela a continué, les affaires n'ont pas manqué, mais ce qui a manqué, c'est l'argent !

Pour commander, les femmes n'hésitent pas ; pour payer, c'est différent : Madame n'est pas là, Madame est occupée, Madame est absente, Madame est malade. Tous les mensonges sont bons pour ne pas acquitter une facture que l'on doit.

Ma commanditaire avait mis à ma disposition une somme importante, somme qui servit à solder les frais d'installation ; puis, pendant quelque temps, les gages du personnel et l'achat des marchandises. Mais l'argent s'épuisa vite, et, grâce à la mauvaise foi des clientes qui se refusaient à payer ce qu'elles devaient, j'ai connu des heures affreuses, des heures où je me demandais comment je ferais pour régler le compte de mes ouvrières, le lendemain. J'ai connu des nuits sans sommeil, des nuits où je crayonnais fébrilement le nom des femmes qui étaient susceptibles de solder leurs factures.

Et le lendemain, dès que le garçon de recette était parti, jusqu'à son retour, il me fallait dissimuler au personnel, aux clientes, mon inquiétude. Je surveillais, je souriais, tout en guettant la porte par laquelle le garçon devait revenir, cette porte que sans cesse on ouvrait. Dès que je l'apercevais, calme en apparence, j'allais à lui, hésitant à lui demander le résultat de ses courses.

Que de fois cette réponse m'a été faite : « Mademoiselle, je n'ai trouvé personne, toutes ces dames étaient sorties ! » Souvent il avait vingt factures à présenter, et j'envoyais de bonne heure le matin !

Après trois mois de ces soucis terribles, qui m'ont brisée moralement et physiquement, j'ai pris une résolution qui m'a fait perdre beaucoup de clientes ; je ne fais plus d'affaires qu'au comptant.

Cette mesure a été très mal vue, elle n'est pas admise en France et j'ai reçu d'anciennes amies, devenues clientes, des lettres de sottises auxquelles je n'ai pas répondu. Mon chiffre d'affaires a diminué mais je préfère de beaucoup cela ; je commence à n'avoir plus peur des échéances et je dors à peu près tranquillement.

Rosette, que je n'ai pas voulu mettre au courant de mes angoisses, s'inquiète, mais mon calme la rassure. Elle dit, est-ce vrai, que j'étais faite pour les affaires et répète que j'y trouverai « la fortune » !

Fortune ! je ne crois pas, mais je gagnerai ma vie et celle de maman très largement.

Ma mère m'inquiète, visiblement elle s'ennuie. Maintenant que son grand deuil est fini et que son chagrin est moins vif, elle regrette sa vie d'autrefois.

Elle est toujours, elle, la comtesse de Bois-Mesnil, mais elle a une fille couturière et notre monde n'admet pas ces choses-là. Pauvre maman ! Je voudrais la distraire et pour elle, à cause d'elle, j'ai accepté de dîner demain chez Rosette. Son mari est à la chasse nous dînerons entre nous : ma commanditaire, une vieille femme charmante, maman, Guy et moi.

Maman se fait une fête de ce dîner. Elle a une jolie robe qu'elle se réjouit de mettre !

Bien que je sois devenue très raisonnable, je crois que cela m'ennuie d'aller chez Rosette. Pourtant je suis certaine de n'y pas rencontrer son mari ; et puis même il me semble que je pourrai le revoir sans ressentir aucune émotion. Cette histoire de ma vie d'autrefois me paraît si lointaine, si vieille, que je me demande souvent si c'est bien moi qui l'ai vécue.

..

Nous rentrons de chez Rosette, il est minuit passé, je ne veux pas me coucher, certaine que je ne dormirai guère. Je suis nerveuse, agacée, irritée contre moi et contre les autres. Pourtant, lorsque je suis venue chercher maman, j'étais très en train, très gaie; une bonne journée d'affaires, mon échéance prête, aucun souci pécuniaire, m'avaient disposée à m'amuser.

Je ne connaissais l'hôtel de Rosette que par ses descriptions; je savais, par elle, que c'était joli, joli, mais que tout ne lui plaisait pas. Dès l'antichambre, sorte de grand hall, je compris ce sentiment. Cette pièce est belle, mais sévère, le style Henri II y règne en maître et, je suis comme ma petite amie, je trouve que ce style vous donne le spleen!

Nous traversâmes dans toute sa longueur cette magnifique galerie et le domestique nous fit entrer dans un petit salon Louis XVI, clair et fleuri, que je n'eus guère le temps d'admirer. Rosette s'y trouvait et me sauta au cou.

— Enfin, je te tiens, tu es chez moi, je te reçois!... Comme tu es gentille d'être venue... Les deux autres convives sont arrivés, ma tante est en train de faire admirer à Guy les splendeurs de l'hôtel! Tu ne tiens pas à les voir et moi je ne désire pas te les montrer.

Avançant un fauteuil à maman et m'attirant vers un canapé, elle me demanda:

— Eh bien, comment cela va-t-il?

— Affaires?

— Non, ce soir il est interdit d'en parler. Du reste, avec Guy, nous nous sommes promis de t'égayer, car nous avons découvert que tu ne sais plus rire.

Elle avait dit cela si affectueusement que je l'embrassai. Juste à ce moment, Guy entra; après avoir salué ma mère, il se précipita vers nous.

— Et moi, Régine, demanda-t-il, vous ne me donnez pas un petit baiser?

Je haussai les épaules et, continuant la plaisanterie, je répondis:

— Non, pas aujourd'hui.

— Vous entendez, Rosette, s'écria-t-il joyeux, ceci est une promesse pour l'avenir.

« Madame la comtesse étant servie », nous passâmes à la salle à manger où la tante de Rosette, ma commanditaire, nous attendait déjà.

Le dîner très simple, mais très bon, fut fort gai. Rosette, mignonne et gentille, avait l'air d'une pensionnaire en vacances. Elle riait à tout propos, si

follement, que sa tante lui fit remarquer que d'habitude elle n'était pas aussi gaie.

En anglais, à cause des domestiques, elle répondit :

— Le maître n'est pas là, alors je m'amuse.

La vieille dame fut un peu scandalisée, mais Rosette, à travers la table, lui envoya un baiser. S'adressant à moi, personne sérieuse, ma commanditaire me dit en me montrant sa nièce :

— C'est une enfant !

Le dîner s'acheva dans cette atmosphère de sympathie que crée, autour d'une table, l'assurance que toutes les personnes se plaisent.

Revenus dans le petit salon, maman et la tante de Rosette se mirent à causer, et Guy déclara que nous allions nous amuser.

Rien que ce mot fit sauter de joie la maîtresse de maison.

— Que va-t-on faire ? demanda-t-elle.

— Chanter, répondit Guy ; j'ai apporté à votre intention des chansons amusantes.

— Quelle bonne idée ! s'écria-t-elle ; puis, d'un ton grave qui me fit sourire, elle demanda : Convenables, Guy, vos chansons ? Nous avons une jeune fille ici.

Je protestai vivement :

— Ne t'occupe pas de cela, Rosette, mon âge et mon état social me permettent d'entendre n'importe quoi.

— C'est vrai que tu dois en voir de toutes les couleurs dans ta boîte.

— Si elle était gentille, fit Guy, elle nous raconterait quelques potins.

— Croyez-vous que cela vous amuserait ?

— Oui, les secrets des belles madames sont toujours amusants à connaître.

— Pour ?

— Pour en faire son profit.

— Eh bien, apprenez, curieux, qu'elles ont des secrets de toutes sortes, ces belles madames, des tristes, des gais, des ridicules, et des secrets qui souvent sont bien laids !

— Dis les gais et les ridicules, s'écria Rosette.

— Les gais, c'est qu'une grosse dame, qui déborde de partout, a toujours la manie de vous demander, très mystérieusement, si vous la trouvez maigrie. Son corset la martyrise, sa robe n'est jamais assez serrée ; mais lorsqu'elle étouffe et qu'elle peut à peine respirer, dans un sourire qui lui contracte le visage, elle vous dit radieuse : « Mademoiselle, cette robe est parfaite, elle m'amincit beaucoup ». Pour obtenir ce résultat, les grosses dames sont prêtes à

supporter n'importe quelle souffrance ! Pressée, tassée, maintenue par des barreaux de fer, leur chair est meurtrie douloureusement, et je m'imagine avec quel plaisir les grosses dames voient les journées finir. Le moment, l'instant, où elles quittent robes et corsets, quelle ivresse !

— Pauvres femmes ! dit Rosette en riant.

— Ne les plains pas, elles sont toujours gaies et contentes et personne ne se doute de leur martyre. La corsetière et la couturière, seules, pourraient raconter ce qu'elles endurent ; mais elles se taisent et les grosses dames s'imaginent toujours qu'habillées elles sont minces ! Ça, c'est parfois très amusant.

— Dis, maintenant, les secrets ridicules, fit Rosette.

— Les secrets ridicules sont aussi parfois un peu tristes. Il y a des femmes, il y en a beaucoup, c'est presque la généralité, qui ne veulent pas vieillir, et qui s'imaginent que des robes claires, des robes créées pour des printemps de jeunes filles, vont leur faire retrouver leurs dix-huit ans ! Une vieille, qui depuis longtemps a dépassé la soixantaine, n'hésite pas à vous confier qu'il faut lui faire une robe pour son état d'âme. La couturière devient la confidente. Sans rougir, la vieille dame raconte qu'elle est amoureuse et que celui qu'elle aime préfère les robes claires. Et ce sont des combinaisons de nuances, des recherches inouïes pour arriver à rajeunir tout ce qui est très vieux.

Des heures, enfermée dans un petit salon, seule avec celle qui a toute sa confiance — vendeuse ou patronne — près de son visage fané, elle essaie des nuances les plus vives, les plus délicieusement jeunes qu'elle peut trouver, et lorsqu'elle croit avoir réussi, elle se tourne vers celle qui est là, et joyeuse lui dit : Mais regardez-moi donc, suis-je jeune ainsi ! Et pour être bonne commerçante, avec un sourire charmant, il faut répondre : « Madame, vous avez vingt ans. »

* Cette phrase-là, vois-tu, Rosette, c'est la commande certaine... Ah ! dans notre métier on apprend vite à mentir... On ne peut pas traiter certaines clientes de « vieilles folles », et pourtant je t'assure que c'est bien tout ce qu'elles mériteraient.

Rosette me prit la main et gravement dit :

— Pourvu qu'un jour nous ne ressemblions pas à celle dont tu parles. Nous serons vieilles, nous aussi et peut-être amoureuses !

— J'espère bien que vous le serez avant, s'écria Guy. Vous savez, Rosette, il n'est pas nécessaire d'attendre soixante ans pour cela.

Je regardai ma petite amie attentivement et, poussée par la curiosité, je m'écriai :

— Mais Guy, Rosette est déjà amoureuse. Elle est mariée, ne l'oubliez pas.

— Amoureuse, reprit-elle, je ne crois pas que je puisse jamais être amoureuse de mon mari.

Cette confidence devant cet étourneau de Guy me stupéfia et, avec reproche, je fis :

— Rosette, tu t'amuses à dire des bêtises.

Cette observation ne lui plut pas, bien vite, elle ajouta :

— Mais c'est la vérité. Tu me connais, tu connais Jean, et tu dois très bien deviner ce qu'est notre ménage. Lui, fit-elle en riant, c'est l'homme grave, sérieux, qui a des idées arrêtées sur toutes choses ; depuis longtemps il a un but qu'il poursuit, et rien ne l'en détournera.

— Un but ? demandai-je étonnée.

— Mais oui, reprit-elle, en déclamant, la politique, ma chère, la belle politique, l'opposition enfin ! Quand on s'appelle le comte de Marvy on ne peut pas faire autre chose... Depuis un an que nous sommes mariés il n'y a eu ici que des diners d'hommes influents pendant lesquels on parlait gouvernement, socialisme, bataille électorale ! Ah ! Régine, tu ne peux pas savoir à quel point c'est ennuyeux !

— Pauvre petite ! murmura Guy.

— Oui, vous pouvez me plaindre, car ce n'est pas fini. A Paris, il n'y a pas de place de député à prendre ; alors Jean va acheter un château, très loin, dans la grande campagne. Et là, pendant deux ans, nous allons essayer de conquérir les électeurs. Ça ne sera plus seulement des diners, ce seront des visites qu'il faudra faire et recevoir. Les châtelaines des environs, les fermières des alentours, les maîtresses des écoles vont débarquer chez moi, et il faudra causer avec ces femmes que je ne connais pas.

— Ça sera peut-être amusant, dit Guy pour la consoler.

— Vous croyez. Et puis, ce n'est pas tout. Jean veut que là-bas, six mois par an, je devienne sœur de charité. Il faudra que j'aillè voir les pauvres, que je visite les malades et qu'en les soignant je leur parle de mon cher mari. Les femmes, me répète-t-il chaque jour, font souvent une élection. Eh bien, moi je ne veux pas la faire, je n'ai pas ce qu'il faut pour cela... Et puis, j'en ai assez de la politique, j'en ai même de trop. Je ne veux pas être la femme d'un député.

Voulant calmer Rosette, je repris :

— Tu t'emballés, ma chérie, et puis tu ne réfléchis pas. Il faut bien qu'un homme fasse quelque chose.

— Oui, je suis de ton avis, mais tout, excepté de

la politique. Tu n'as pas idée de ce que ça peut rendre un homme ennuyeux. Soir et matin, jour et nuit, il ne pense qu'à cela. Il a toujours un visage sérieux et grave, on devine que derrière son grand front il se passe quelque chose qui n'est pas drôle!... Alors on n'ose plus rire devant lui, et dès qu'il est parti on a, c'est forcé, des allures de pensionnaire en vacances.

— Va, je sais bien que mon titre va très mal à ma frimousse, que je n'ai pas l'allure qu'il faudrait avoir, et que les gens de son monde pensent qu'il a épousé une grisette. Mais la grisette était riche, et son argent permettra une belle bataille électorale.

Ces mots me surprisent douloureusement. Rosette avait-elle déjà compris pourquoi son mari l'avait épousée? Je cherchais les paroles qu'il fallait dire, mais Guy intervint.

— Allons, s'écria-t-il, assez de choses sérieuses... Rosette, oubliez qui vous êtes et venez chanter avec moi. J'accompagne. Régine est le public et jugera, naturellement, sans indulgence.

Guy se mit au piano, Rosette près de lui. Un peu soucieuse, les confidences de ma petite amie m'avaient fait de la peine, je m'assis dans une grande bergère bourrée de coussins.

Je revois ce moment comme si je le vivais encore. Prévenues par Rosette qu'on allait faire du bruit, maman et la vieille dame s'étaient installées dans le grand salon, Guy et Rosette chantaient une chanson bretonne au rythme berceur et câlin; près de moi, sur une petite table, des tubéreuses et des lilas exhalaient un parfum violent qui vous grisait un peu. L'heure me semblait douce... J'oubliais que j'étais chez Rosette et je m'imaginais revivre les jours d'autrefois. Je ne pensais plus au présent. La maison Régine, un vilain cauchemar! Non, rien n'était arrivé...

Vers la fin de la journée, dans notre petit salon, si pareil à celui de Rosette, nous recevions les visites intimes. Les amis le savaient, quelques-uns venaient très souvent, Jean de Marvy était du nombre; et parfois, seuls, dans ce petit salon, très longuement nous avons causé. Il me parlait de ses projets, de ses idées; elles étaient belles, je l'approuvais, et j'attendais d'un jour à l'autre qu'il me demandât d'être sa compagne, son aide, son associée!

J'aurais accepté avec enthousiasme: cette vie politique, malgré ses batailles, ne m'effrayait pas. Défendre les idées de sa race, lutter contre ceux qui veulent ruiner notre pays, c'est beau, c'est grand, c'est généreux.

Pour penser à cet autrefois, j'avais fermé les yeux. La chanson bretonne favorisait mon étrange rêverie.

Le rythme échevelé d'une polka me fit tressaillir et secoua mon anéantissement. Lentement, désolée d'être troublée (c'est bon parfois de rêver), je rouvris les yeux.

Devant moi, me regardant avec un sourire grave, j'aperçus Jean de Marvy.

Il était debout, devant la cheminée, tel que je l'avais vu tant de fois chez mon père, et, un instant, je m'imaginai que mon rêve continuait et que j'étais mal éveillée.

Brusquement je me redressai, et, avec énergie, comme font les petits enfants, je me frottai les yeux. Alors, de sa voix bien timbrée, mon fantôme me dit en me tendant la main :

— Bonsoir, mademoiselle ; comment pouvez-vous dormir avec une pareille musique ?

Troublée, furieuse de cette émotion qui me bouleversait, je répondis :

— J'étais lasse, et, avant, ils ont joué une berceuse qui m'a bercée.

Précipitamment, dans un mouvement qui me parut ridicule, je me levai pour rejoindre les musiciens qui, tapant à quatre mains sur le malheureux piano, ne s'apercevaient pas de la présence du maître de la maison. Il devina ma pensée, car sa main m'effleura le bras.

— Laissez-les, me dit-il, ils s'amuse !

Docile, je me rassis dans la bergère, feignant d'écouter le tapage infernal que faisaient Rosette et Guy.

Après quelques minutes de silence, Jean de Marvy parla.

— Voulez-vous que nous causions, mademoiselle, ou préférez-vous vous intéresser à cette bacchanales ?

Je le regardai bien en face, et sèchement je répondis :

— Je préfère écouter.

Il devint pâle et ses mains, qui s'appuyaient sur un petit paravent, tremblèrent un peu. Cette émotion fut très fugitive. Il reprit bien vite son aplomb et, s'inclinant devant moi, en souriant, il me dit :

— Je vous laisse, puisque c'est votre désir.

Nos yeux se rencontrèrent ; les miens devaient briller de colère, car il ajouta :

— C'est étrange, mademoiselle, mais il me semble que vous me regardez comme on regarde un ennemi.

Hautaine, je répondis :

— Vous vous trompez, monsieur, le mari de Rosette ne peut pas être pour moi un ennemi. Dites, un indifférent, cela sera exact.

Il me parut certain que cette fois j'avais triché

mon interlocuteur, et je dois avouer que j'en m'en réjouis.

D'un ton railleur Jean de Marvy reprit :

— Indifférent, le mot m'étonne. Autrefois, mademoiselle, vous me faisiez l'honneur de me compter parmi vos amis.

Ces mots me révoltèrent et, tout bas, je lui dis :

— Monsieur, je crois que pour vous il serait préférable de ne pas rappeler cet autrefois.

Orgueilleux, il me défia :

— Pourquoi donc ?

Alors, oubliant que cet homme était le mari de Rosette, contente de pouvoir lui crier ma rancune, je répondis :

— Parce que la vie nous a fait comprendre, un peu durement, que ce titre que nous donnions à ceux qui semblaient nous aimer était rarement mérité... Un ami, n'est-ce pas, un véritable ami, doit être là les jours de joie comme les jours de douleur... Eh bien, monsieur, à la mort de mon père, dès qu'on a su notre ruine, nous avons eu bien peu d'amis. Je regrette de vous dire ceci, chez vous, mais vous m'y avez forcée. A cause de Rosette, à cause d'elle seulement j'ai oublié que vous avez été de ceux dont l'abandon m'a fait cruellement souffrir, j'ai oublié que je m'étais juré de ne jamais tendre la main à ces amis d'autrefois... Du reste, soyez tranquille, nous ne nous rencontrerons guère. Vous êtes le comte de Marvy, la fortune de Rosette vous assure aux prochaines élections un siège de député ; moi, je ne suis plus que mademoiselle Régine, une déclassée, la couturière de votre femme, que vous ne pouvez saluer quand vous la rencontrez.

Jeus un rire qui me fit mal, un rire qui me déchira la gorge.

Rosette l'entendit, s'arrêta, et me demanda :

— Pourquoi ris-tu, Réginette chérie ? Je parie que nous jouons faux.

Troublée, craignant que ma voix ne trahit mon émotion, je n'osais pas répondre. Elle se leva et, voyant son mari, s'écria :

— Vous, Jean ! Je vous croyais à la chasse jusqu'à demain.

Correc., il alla vers elle.

— Bonsoir, dit-il, en lui baisant la main. Pardonnez-moi, mais je n'ai pu vous prévenir de mon retour... J'ai été rappelé par dépêche cet après-midi. Une interpellation demain qui sera des plus graves et qui pourrait entraîner la chute du ministère.

— Et, soupira Rosette drôlement, un ministère ne peut pas tomber sans que vous soyez là. Ah ! mon

Pauvre Jean, faut-il que vous ayez du temps à perdre pour manquer, pour une bêtise pareille. une journée de chasse.

Jean de Marvy ne répondit pas. Il eut pour la jolie femme qui venait de lui parler ainsi un sourire de pitié; correct, il serra la main de Guy, puis se dirigea vers le grand salon où maman et la vieille dame causaient toujours.

Rosette quitta le piano et en faisant la moue me dit :

— C'est fini de s'amuser maintenant.

Faiblement, je protestai.

— Pourquoi donc ?

— Tu sens bien que ce n'est déjà plus la même chose, nous n'osons plus rire. Regarde Guy, il a l'air d'avoir reçu quelque douche glacée. Quel malheur, c'était si gentil cette petite soirée à trois !

Et en colère, très haut, elle ajouta :

— Sont-ils assommants ces députés, de toujours se disputer. Et tu me demandes pourquoi je hais la politique; tu te rends compte, maintenant, qu'elle se met en travers de tous mes plaisirs.

Pauvre Rosette, elle avait l'air si convaincue de son malheur que je l'embrassai tendrement; puis, désirant m'en aller, je me dis très fatiguée. Ma petite amie ne chercha pas à nous retenir, et, sous le prétexte de nous reconduire, Guy nous suivit.

Je pris congé de ma commanditaire dont maman avait fait la conquête, je remerciai Rosette de sa gentille réception, et je me tournai vers Jean de Marvy, prête à lui tendre la main.

Le salut du maître de la maison, correct et banal, me fit comprendre qu'il ne désirait pas se prêter à cette comédie. Nous étions des ennemis, je lui avais dit des choses dures et cruelles, des choses que son orgueil ne pouvait pardonner. A quoi bon échanger une poignée de main ? En réponse à son salut, je m'inclinai à peine et nous partîmes.

Pour me faire plaisir, nous rentrâmes à pied. Maman et Guy bavardèrent, je ne les écoutais pas. Je pensais à Jean de Marvy et j'étais satisfaite d'avoir pu lui dire quelques vérités désagréables.

Sur le seuil de notre porte, Guy me baisa plusieurs fois la main; distraite, je ne lui dis rien. Alors il me murmura des choses folles, des choses tendres, et je ne me fâchai pas. Il partit en riant, bien heureux, me cria-t-il.

Nerveuse, cœr triste, j'embrassai maman sans vouloir écouter les réflexions qu'elle avait envie de me faire sur la soirée que nous venions de passer. J'avais le désir d'être seule pour penser. Eh bien,

cette solitude tant souhaitée m'est douloureuse. Je voudrais avoir quelqu'un près de moi. Qui ? je ne sais... Maman ?... non... Je l'aime pourtant bien tendrement, mais son âme est si différente de la mienne que lorsque j'ai du chagrin je ne désire pas sa présence.

Je voudrais qu'une voix me dise des mots tendres, les mots calins, de ces mots qui consolent si bien. Tout à l'heure Guy, le cher grand fou, a mis sur ma main de longs baisers, il m'a murmuré des bêtises charmantes auxquelles je pense avec plaisir. C'est ridicule, peut-être, mais c'est ennuyeux d'être toujours sérieuse. Je viens d'avoir vingt-deux ans et il y a des jours où je m'aperçois que je suis encore très jeune, des jours où j'ai assez de ne penser qu'au travail, qu'aux affaires ! J'ai, comme les autres femmes, un cœur qui a besoin d'affection, de tendresse, et pendant bien des années j'ai cru que ce cœur pourrait choisir le compagnon de sa vie. Maintenant je sais que mon nouvel état social ne me permet plus de songer au mariage. Je suis une jeune fille « qui travaille », donc une jeune fille qu'on n'épouse pas ; or alors il me faudrait choisir un mari dans un monde qui n'est pas le mien. Cela je ne le veux pas, je souffrirais trop ! Je continuerai à vivre seule... seule... Ma naissance, la vie facile et heureuse de mon enfance en sont la cause.

Voyons, il est tard, il faut oublier ces rêveries, ces songes creux ; demain les affaires m'attendent. J'ai des ouvrières à gronder, paresseuses adroites qui me coûtent très cher, j'ai à renvoyer une jupière et une corsagière qui sont de mauvaises têtes. J'ai des comptes à vérifier avec le caissier, des essayages à surveiller, des modèles à discuter. Allons, je ne suis plus qu'une petite couturière, je ne dois penser qu'à mon métier et à la journée de demain qui me semblera, peut-être, plus dure que les autres.



Tout marchait bien, la maison Régine faisait beaucoup d'affaires et je voyais, sans aucune inquiétude, l'année s'achever. Mais le malheur est là qui vous guette, il arrive sans qu'on s'en doute. Ce matin un billet de faire part m'apprit la mort de la tante de Rosette, ma commanditaire.

Immédiatement je pensai à ma petite amie, isolée en Suisse pour l'hiver. Cette triste nouvelle, lui parvenant là-bas, ferait tort à la cure de repos et de grand air qu'exige sa maternité prochaine.

Je prenais la plume pour lui dire que je partageais

son chagrin, lorsqu'une vendeuse vint me prévenir que Mme Tarduit me priait, pour des raisons d'affaires personnelles, de bien vouloir venir de suite chez elle.

Mme Tarduit est une de mes grosses clientes et, maintenant, elle est aimable avec moi. Donc, sans aucune appréhension, je me rendis chez elle.

On m'attendait. Le domestique me fit entrer directement dans le cabinet de toilette de Mme Tarduit. Celle-ci, très occupée à terminer sa coiffure, m'accueillit avec un sourire, mais ne me tendit pas le main. Pour cette parvenue, je ne suis plus qu'une couturière. Je pris un siège qu'elle ne m'offrait pas et, tout de suite, avec volubilité, Mme Tarduit parla :

— Chère mademoiselle, vous êtes bien gentille d'être venue si vite, cela m'avancera beaucoup. J'ai tant à faire avec ce deuil survenant à cette époque... Justement j'avais beaucoup de réceptions toute la semaine et me voilà, au moins pour deux mois, condamnée à ne pas sortir. C'est ma belle-sœur, n'est-ce pas, alors mon mari va être ridicule et exiger un deuil sévère... Vous allez me faire faire des robes sans aucune garniture de crêpe, je trouve cela si triste, si vieux, si ridiculement laid. Enfin, je m'en rapporte à votre goût. Tâchez de ne pas blesser les convenances et de me faire, comme d'habitude, des merveilles.

Puis, suprême recommandation et qu'une femme un peu forte vous répète toujours, elle ajouta :

— Mon dernier corsage était un peu large, il faudra rétrécir mon patron, car je crois que j'ai maigri. Ne trouvez-vous pas ?

Debout, les deux poings sur les hanches, très cambrée devant sa psyché, elle m'apparut énorme. Mais souriante, en bonne commerçante, je répondis :

— Justement, madame, je trouvais que votre ligne était toute différente... Vous avez beaucoup aminci ces derniers temps... nous serons obligées de modifier complètement notre coupe.

Son visage resplendit de joie, et ce bonheur la rendant aimable, elle me dit des choses charmantes, bien inutiles.

Je l'interrompis et lui demandai des nouvelles de Rosette.

— Elle va mieux, mais, d'accord avec le médecin, nous lui cachons la mort de sa tante. Toute émotion pourrait lui être nuisible et elle n'apprendra cette mauvaise nouvelle que lorsque bébé sera né. A propos, mon gendre, le comte de Marvy, m'a chargée de vous dire qu'au sujet de votre commandite, vous n'avez aucune inquiétude. Le testament de ma

belle-sœur est rédigé si bêtement, que l'on est forcé de tout réaliser; mais afin que vous n'ayez aucun ennui, mon gendre, le comte de Marvy, prendra à son nom personnel votre dette. De cette façon, rien, pour vous, ne sera changé. Je crois que c'est à peu près ce qu'il m'a priée de vous communiquer; je n'en suis pas très certaine, car je n'entends rien aux affaires. Écrivez-lui pour le lui demander, ce sera mieux.

Ce fut une des affaires sérieuses, Mme Tarduit recommença à me parler robes et chiffons, me suppliant de rendre jolies ces affreuses toilettes de deuil.

Je l'écoutais à peine, je lui répondais par monosyllabes; cette histoire de commandite me bouleversait.

La modiste arrivant, Mme Tarduit me laissa partir. Je quittai le cabinet de toilette avec un véritable soulagement.

La grande galerie qui précède l'antichambre est un peu sombre; absorbée par mes pensées, je ne fis aucune attention à une silhouette masculine que je rencontrai; mais, comme j'allais m'en aller, derrière moi, j'entendis des pas précipités. Croyant que Mme Tarduit me faisait faire quelques dernières recommandations, je me retournai, et me trouvai en face de Jean de Marvy. Le saisissement me fit lâcher le bouton de la porte; quelques secondes, je fus très embarrassée.

Lui, je crois, s'amusa de ce trouble, et il me sembla même apercevoir sur ses lèvres fines un sourire railleur. Immédiatement, je me redressai, et mes yeux l'interrogèrent.

— Mademoiselle, me dit-il, pourriez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien?

— A quel sujet? fis-je avec hauteur.

— Question affaires, répondit-il.

Là, je n'avais qu'à m'incliner; pour le moment j'étais l'obligée de cet homme.

Je le suivis. Il ouvrit une porte et m'introduisit dans une petite pièce, sorte de bibliothèque-fumoir. Il m'avança un fauteuil et s'assit en face de moi. Là, souriant, très aimable, il s'expliqua:

— Mademoiselle, je ne sais si Mme Tarduit vous a prévenue que, par suite d'un testament mal fait, vous alliez être forcée de changer de commanditaire.

J'inclinai la tête, il continua:

— Je pense qu'elle vous a nommé ce... successeur

Cette phrase et le sourire moqueur qui l'accompagnait m'agacèrent; brusquement, sans réfléchir, je dis:

— Oui, mais je ne lui ai donné aucune réponse.

Etonné, il me demanda :

— Une réponse ?

— Rien ne prouve que j'accepte ce nouveau commanditaire.

Il eut un rire ironique qui m'humilia profondément.

— Ce sont des choses qu'on dit, mademoiselle, mais qu'on ne fait pas. Lorsqu'on est, comme vous, sur le chemin qui mène à la fortune, pour une question d'orgueil, question bien futile, vraiment, on ne quitte pas ce chemin-là, croyez-moi.

« Ce nouveau commanditaire peut ne pas vous plaire, mais vous l'accepterez quand même ; et lui, malgré toutes les choses désagréables que vous lui avez dites un jour, est très heureux, pour vous montrer qu'il ne vous garde aucune rancune, que vous deveniez son obligée !

Son obligée !

Ce mot me fit oublier toute prudence. Non, je ne voulais pas être l'obligée de cet homme qui ne cherchait qu'à m'humilier. Je quittai le fauteuil sur lequel j'étais assise, il m'imita, et, debout, nous nous regardâmes comme deux ennemis. Alors, tremblant de colère, je répondis :

— J'espère, monsieur, pouvoir me passer de votre aide ; je vous demande quarante-huit heures pour vous donner une réponse.

— Comme vous voudrez, mademoiselle, mais il est bien entendu que Rosette doit ignorer ces tristes choses.

— Soyez tranquille, monsieur, j'aime trop mon amie pour lui faire de la peine, et je sais quel serait son chagrin si elle apprenait mes soucis.

— Soucis que vous vous créez vous-même.

— Je suis seule juge de cela.

— En effet, mademoiselle ; aussi j'attendrai votre réponse, comme vous me l'avez demandé, quarante-huit heures. Si pendant ce temps, fort court, vous ne trouvez pas d'amis pouvant vous prêter cette somme, n'oubliez pas que je suis tout prêt à vous rendre ce léger service.

— Service que je n'accepterai pas.

Railleur, il reprit :

— Alors, pour refuser mon aide, vous n'attendrez même plus quelques heures.

— Non.

— Vous avez pour moi une étrange antipathie, fit-il en riant nerveusement.

— Ce n'est pas de l'antipathie.

— Qu'est-ce donc alors ?

— Vous désirez le savoir ?

— Mais oui, je suis très curieux.

Sans hésiter, je répondis :

— Eh bien, comme je n'ai pour vous aucune estime, je ne veux rien vous devoir.

Il cessa de sourire, et, d'une voix qui tremblait un peu, il reprit :

— Je vous remercie, mademoiselle, de la façon charmante avec laquelle vous avez répondu à mes offres amicales et désintéressées. Après ce que nous venons d'échanger, je crois qu'il est inutile que nous nous revoyions. Vous voudrez bien traiter toutes questions d'intérêt avec mon notaire.

Sans même le regarder, je me dirigeai vers la porte. Au moment où j'allais l'ouvrir, il me dit encore :

— Ayez l'obligeance, mademoiselle, de faire terminer les robes de la comtesse de Marvy, je pars la semaine prochaine et je désire les emporter.

Les paroles étaient polies, mais le ton si souverainement insolent que je fus tentée de me retourner pour répondre à cet homme qu'il devait respecter une femme qui savait gagner sa vie.

Mais, à quoi bon ? Je quittai la bibliothèque et, sans rencontrer personne, je m'en allai.

Dans la rue, seulement, j'eus conscience de ce que je venais de faire et je fus épouvantée ! L'argent de ma commandite, cette grosse somme, il fallait la rendre ; cela me paraissait impossible. Cet argent-là était représenté en mobilier, marchandises, et il ne pouvait être réalisé en quelques jours, sans entraîner la chute de la maison...

La journée me parut longue, j'allais, je venais, m'occupant des clientes, écoutant leurs histoires, leurs confidences, mais tout le temps il me semblait entendre : « Il faut rendre l'argent... Il faut rendre l'argent... »

Le soir vint ; comme il faisait très beau, je rentrai à pied, tout en cherchant le moyen de sortir de cette triste situation. Je pensais aux amis d'autrefois, mais ma pensée ne s'y arrêta pas longtemps. J'aurais beau m'abaisser, implorer, supplier, je savais d'avance qu'aucun de ces anciens amis, très riches pour la plupart, n'auraient disponible la somme nécessaire.

Les clientes ! Quelques-unes étaient charmantes, mais je ne pouvais, sans risquer de les perdre, leur expliquer l'embarras dans lequel je me trouvais. Pour être fidèles, les clientes ont besoin de croire qu'une maison réussit ; sans cela elles l'abandonnent. Je finis par conclure que si je n'acceptais pas l'offre de Jean de Marvy, j'étais perdue... tout était à refaire... Mes deux années de lutte, de travail, ne servaient à rien, à rien.

Un immense découragement s'empara de moi, je marchais lentement sans voir les passants, sans même songer qu'il fallait rentrer. Au coin d'une rue, deux hommes me bousculèrent, l'un d'eux était Guy.

En me voyant, il eut une exclamation de joie; vite, il prit congé de son compagnon et, sans me demander mon avis, m'imposa sa présence.

— Vous rentrez chez vous, Régine, je vous accompagne.

Tout de suite il s'aperçut de ma tristesse et, gentiment, me dit :

— Vous avez la figure d'une personne ennuyée, mon amie; est-ce de me voir qui vous rend si morose ?

— Non, ne croyez pas cela.

— Qu'est-ce donc alors ? Vous savez que je suis très indiscret et que je vais vous questionner.

J'éprouvais le besoin de me confier, et puis Guy était mon meilleur ami.

— Questionnez, je vous répondrai.

Il faisait presque nuit, la rue où nous marchions était déserte, Guy glissa son bras sous le mien. Ce geste ne me déplut pas, j'avais besoin de tendresse, d'amitié. Il y a des moments où l'on est si découragé de lutter seule, qu'on accepterait n'importe qui !

— Avez-vous des peines de cœur ? me demanda-t-il.

— Non, mon ami, il y a longtemps que je ne m'occupe plus de mon cœur, alors je ne sais guère quand il souffre.

— Peines d'argent ?

— Oui.

— Graves ?

— Très graves, ma commanditaire est morte.

Il s'écria :

— Diable ! quelle bêtise !

Je le grondai :

— Guy ! fis-je avec reproche.

— C'était une charmante vieille dame, reprit-il vivement. Voici son oraison funèbre faite, maintenant, n'en parlons plus... Ses héritiers, naturellement, sont les Tarduit.

— Oui, mais le testament est mal rédigé; il faut, paraît-il, tout réaliser.

— Ah ! complication. Mais les Tarduit prendront dans leur part votre commandite.

— Je ne sais si c'est possible, Jean de Marvy ne m'a pas parlé de cette combinaison.

— Que vous a-t-il dit ?

— Qu'il voulait devenir mon commanditaire.

Et il dit Guy et se pencha vers moi.

— J'ai refusé.

Il s'écria gaiement :

— J'en étais sûr. Régine, vous avez bien fait.

Cet élan me surprit et je demandai :

— Pourquoi approuvez-vous ma résolution ?

— Parce que le comte de Marvy, tout comte et beau garçon qu'il est, me déplaît souverainement. C'est un homme remarquable, très intelligent, mais il m'ennuie.

— Jalousie !

— Non, fit-il en riant, car je me préfère à lui.

Cette absence complète de modestie m'amusa, et je répondis :

— Moi aussi.

Il serra très fort mon bras contre le sien.

— Régine, fit-il, vous me faites, sans vous en douter, un plaisir immense ; vous me donnez de la joie pour bien des jours.

Malgré moi, je me plaignis.

— Ah ! Guy, je voudrais aussi être heureuse, mais je crois que le bonheur et moi nous ne nous rencontrerons plus jamais.

— Pourquoi désespérer ?

— Rosette n'est pas là, je suis seule, toute seule ; ce mot-là est affreux... Depuis ce matin, j'ai cherché en vain celui ou celle qui pourrait m'aider... La somme qu'il me faut est importante et vous savez, par expérience, que la bourse des amis n'est jamais la vôtre. Non, voyez-vous, c'est fini, je ne sortirai pas de là. Ou il faut que j'accepte l'offre insolente de Jean de Marvy, ou c'est encore une fois la déroute, la débâcle, la ruine. Eh bien, je suis si orgueilleuse que je préfère l'incertitude du lendemain à l'obligation de tendre la main à cet homme... Guy, dans peu de jours, le travail de deux années, les soucis, les ennuis, les humiliations acceptées, tout cela n'aura servi à rien... à rien... Je me retrouverai comme au lendemain de la mort de mon père, sans argent, sans situation, mais plus vieille de deux années !... Je suis bien malheureuse !

Nous étions arrivés devant ma porte, Guy m'entraîna plus loin.

— Tenez, Régine, reprit-il tendrement, ne rentrez pas encore, j'ai des choses à vous dire. Je suis, vous le savez, un grand paresseux, un grand fou, qui jusqu'à présent n'a rien fait d'utile sur la terre ; mais tout fou que je suis, j'ai des amis, et je vais, dès ce soir, aller les voir. Peut-être pourrai-je trouver l'argent nécessaire pour rembourser, sans préjudice pour vous, cette lamentable commandite.

La voix de Guy était si affectueuse que, bien qu'il

ses paroles me semblaient dénuées de bon sens, elles me firent du bien.

— Mon ami, lui dis-je, vous êtes bon, mais vous osez tenter l'impossible.

— L'impossible, fit-il très bas, n'existe pas quand j'aime.

L'amour de Guy m'avait toujours semblé risible. Ce moment il m'émut profondément. C'est si bon de n'être plus seule quand on a du chagrin!

J'allais le remercier de son affection, lorsqu'il me lâcha brusquement le bras en poussant un grand cri.

— Régine, réjouissez-vous, soyez gaie, j'ai trouvé. Riez, mais riez donc.

Ahurie, ne comprenant rien, je demandai :

— Vous avez trouvé quoi ?

— Votre commanditaire. Il est là, tout près.

Cette fois, Guy me fit peur. Il me semblait complètement privé de raison. Nous étions seuls dans une petite rue très sombre, les lumières des boutiques éclairaient mal un trottoir étroit. Je regardai mon ami avec une stupéfaction qui l'amusa.

— Elle ne comprend rien, s'écria-t-il en riant. Patience, Régine, je vais tout vous apprendre. D'abord, rebroussons chemin, je n'ai plus grand-chose à vous dire.

Nous nous remîmes en route, moi, très intriguée. Après un court silence, Guy me déclara en enlevant son chapeau :

— Régine, je vous présente votre futur commanditaire. Guy Durnal, ingénieur breveté, offre à la Maison Régine les 50.000 francs de sa dot, argent qui vient de son père et qu'un notaire tient à sa disposition.

Je fus touchée de cette offre, qu'hélas il me fallut refuser.

— Merci, mon ami; mais vous oubliez complètement votre mère.

— Régine, soyez sans inquiétude, cela s'arrangera. Maman sait que votre maison marche très bien, et puis la clause du testament de mon père est formelle. Cet argent doit servir pour aider à mon établissement matrimonial ou commercial. Votre maison « Robes et manteaux » est une maison de commerce, donc c'est parfait.

La délicatesse de Guy, qui ne profitait pas de cette circonstance pour m'arracher une promesse, m'amena des larmes aux yeux. Nous étions arrivés devant chez moi, je lui tendis mes mains.

— Guy, j'accepte, avec joie, d'être votre obligée, et je ne pourrai jamais vous exprimer ma reconnaiss-

sance. Tout à l'heure je disais que je n'avais pas d'ami, pardonnez-moi d'avoir pensé cela.

Très vite il s'en alla. J'étais émue, lui aussi, et il craignait, me dit-il, d'être ridicule.

Guy ne riant plus, ne disant plus de bêtises, et n'était plus Guy et, bien vite, je le trouverais insupportable. Avant que j'eusse le temps de répondre il avait disparu.

Je rentrai chez moi, calme, presque heureuse. Cette affection, cette tendresse m'avaient fait du bien, et puis mon orgueil se réjouissait de pouvoir jeter à la tête de Jean de Marvy cet argent qu'il m'avait si insolemment offert.

Maman m'attendait, j'étais en retard. Sans s'inquiéter de la cause, elle me fit des reproches; puis, avec beaucoup de détails, elle me raconta un concert de bienfaisance auquel elle avait assisté.

Je lui appris la mort de la tante de Rosette. Cette mort ne l'inquiéta pas. Elle plaignit Rosette, M. l'induit, tout le monde, excepté sa fille!

Déçue, prétextant une grande fatigue, je m'en allai dans ma chambre, et je dois avouer que je ne m'y sens ni triste, ni seule. Mon bras se souvient de l'étreinte de ce soir, mon oreille entend encore la voix tendre et affectueuse de l'ami qui me parlait tout à l'heure.

..

C'est fini, grâce à Guy la catastrophe est évitée. J'ai remis hier au notaire de la succession la somme prêtée par celle qui n'est plus.

Ce matin, une lettre du comte de Marvy me remerciait de l'empressement avec lequel j'avais acquitté ma dette. Il me dit, avec des mots respectueux, qu'une femme jeune et jolie trouve toujours à Paris des amis complaisants, et il m'affirme qu'il est heureux de cette solution.

Malgré sa forme polie, cette lettre est souverainement insolente. J'aurais voulu y répondre; mais le comte de Marvy est le mari de Rosette, de la chère petite amie qui m'a toujours été fidèle. A cause d'elle, je ne répondrai pas, et le comte de Marvy pourra dire ce qui lui plaira.

Les affaires d'argent terminées, je respire. Ma maison marche bien, les commandes sont nombreuses, allons, il faut me réjouir, être gaie, être heureuse! L'avenir pécuniaire est assuré, j'ai l'espoir de redonner bientôt à ma mère un peu de ce luxe auquel elle était habituée.

Cette réussite est inespérée et je devrais ressentir une joie immense... eh bien! je n'éprouve aucun

bonheur. Pourquoi ? Ne suis-je donc qu'une femme aimant la lutte, n'ai-je du courage que pour la bataille et, une fois la victoire assurée, ne me reste-t-il aucune énergie pour continuer ? Est-ce cela ? Ou bien cette vie de couturière, si différente de celle que j'avais rêvée, m'effraie-t-elle, lorsque je pense que pour toujours ce sera la mienne !

Là est peut-être une des raisons de ma tristesse, mais la vraie, c'est que cette vie de travail, sans compagnon, sans ami, sans amour, me semble pénible à vivre.

L'amour, autrefois, j'y ai souvent pensé. Je me voyais la compagne de Jean de Marvy et je croyais l'aimer. Maintenant un autre amour est près de moi : Guy, le cher grand fou !

Depuis qu'il m'a rendu service, depuis que je suis obligée, il ne m'a plus jamais dit qu'il m'aimait, mais tous ses actes le montrent. Guy cherche sérieusement à travailler ; il a plusieurs positions en vue et ce soir il est venu me demander conseil.

— Régine, m'a-t-il dit, en essayant de rire, mais j'étais sûr qu'il n'en avait nulle envie, on m'offre un « pont d'or » en Amérique, dix mille francs pour commencer, et, si je réussis, si l'affaire marche, la moitié des bénéfices la seconde année. C'est merveilleux et j'ai peine à croire que je vaille des appointements pareils. Qu'en pensez-vous ?

— Que dit votre mère de cette offre ?

— Elle est enchantée et, malgré l'exil, me supplie d'accepter. Elle s'imagine, les mamans font toujours des rêves, que d'ici peu d'années j'aurais fait fortune ; puis, elle espère aussi que, là-bas, je rencontrerai quelque riche héritière qui sera trop heureuse de m'offrir, avec sa main, une grosse dot. Maman est très romanesque, vous savez.

— Elle a peut-être raison ; la fortune, c'est le bonheur.

Les yeux rieurs de Guy me regardèrent pleins de reproches, mais il ne me dit rien. Je fus un peu embarrassée et, sottement, je lui demandai :

— Cela vous ennuerait de quitter la France ?

— Je croyais que vous vous en doutiez, Régine.

Je rougis fortement et murmurai :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Alors, avec cette gaieté, cette bonne humeur qui lui est propre, il reprit vivement :

— Je l'avais deviné. Les mots, voyez-vous, chère amie, ne servent qu'à déguiser la pensée. Ce qui ne trompe pas, ce sont les yeux. Les vôtres, surtout, ne savent pas mentir, et pendant que vous me disiez de très vilaines choses, je constatais que vous ne les

pensiez pas. Ainsi, voyez quelle est ma fatuité, je m'imagine que si je partais pour l'Amérique vous auriez... un peu de chagrin. Vous regretteriez l'ami, le vieil ami d'enfance, celui avec lequel vous pouvez parler de vos souvenirs d'autrefois. Les disputes, les taquineries, les jouets qu'on a cassés ensemble, sont des liens très puissants. On ne s'en doute pas, mais lorsqu'un camarade de votre jeunesse s'en va, pour quelquefois ne jamais revenir, le cœur se serre étrangement, pour ne pas dire douloureusement. Régine, si je pars, vous pleurerez.

« Si je pars », ces mots m'impressionnèrent et, très nerveuse, je repris :

— Vous pensez donc sérieusement à ce départ ?

— Sérieusement, je ne sais pas ; vous savez bien que je ne suis jamais sérieux.

— Mais enfin, cette position qu'on vous offre, vous tente-t-elle ?

— Non, mais si vous pensez que je dois l'accepter et... partir, je partirai.

— C'est plus qu'un conseil, ce que vous me demandez là ?

— Oui, je vous demande d'orienter ma vie.

Je voulus me défendre de cette responsabilité et repris :

— Je n'ai pas qualité pour cela.

Il me regarda gravement, puis me dit :

— Régine, vous seule, au contraire, devez conclure. Décidez, et j'obéirai.

J'hésitai un long moment. Guy respecta ce silence, puis enfin je répondis :

— Avant de vous donner un conseil, je demande à réfléchir.

Gentiment il implora :

— Que vos réflexions ne soient pas trop longues. Régine, pensez quelle est mon anxiété... C'est terrible de ne pas savoir ce qu'on va faire... Quel jour me donnerez-vous votre réponse ?

— Je ne sais pas.

— Précisons. Demain, voulez-vous ?

Demain, si vite ! Ce court délai m'épouvanta. Demain, et je n'avais que cette nuit pour réfléchir ! Pourtant je repris :

— Demain, c'est entendu.

Il s'en alla, je l'accompagnai jusque sur l'escalier. Je le regardais descendre, j'avais la tentation de le rappeler pour lui demander de prolonger de quelques heures le délai qu'il m'avait accordé. Mais, à quel bon ? Un jour de plus ne changerait rien...

Non, cette nuit je dois décider l'avenir de Guy et le mien, car je comprends que ce conseil qu'il

réclame est un engagement de ma part. Si je lui dis d'accepter cette situation qu'on lui offre en Amérique, il s'en ira, certain que je ne serai jamais sa femme; si je lui dis de rester, ma vie est engagée et il faut me laisser aimer.

Guy s'en allant, cela m'épouvante; son affection, son amitié, sa tendresse me manqueront. Je suis si seule, et puis pour moi dernièrement il a été très bon! J'ai contracté envers lui une dette de reconnaissance qu'il me faut acquitter. Alors je serai sa femme... mais, je crois, j'ai peur de ne pas l'aimer comme il faut aimer son mari.

Pour moi, ce n'est qu'un ami, qu'un camarade, qu'un grand fou dont les folies m'amuse, et je ne peux pas m'imaginer que j'arriverai à aimer Guy d'amour.

Pourtant il me semble que ce serait très bon d'aimer.

Depuis deux ans j'ai voulu oublier que j'avais un cœur, j'ai voulu ne pas voir que toutes les femmes qui m'entouraient, clientes, vendeuses, ouvrières, trotteurs, n'avaient qu'un rêve, l'amour. J'ai fermé les yeux pour ne pas m'apercevoir que ce rêve mettait sur les plus laids visages un rayon merveilleux. Je me souviens de la petite Georgette, je me rappelle avec quelle fierté recueillie elle me parlait de son jeune amour. Il lui faisait oublier sa misère, et la vie lui semblait si belle à vivre qu'elle n'enviait personne!

Si j'aimais je serais comme elle, divinement heureuse; travail, humiliations, soucis, tout cela ne serait rien... Guy, comme je voudrais vous aimer!

Depuis deux ans, j'ai voulu tuer en moi toute sensibilité, j'ai voulu dissimuler à tous mes souffrances, car j'ai bien souffert. On ne change pas d'un jour à l'autre de position sociale, sans que votre orgueil ne se révolte, sans que tout ce qu'il y a en vous de fierté ne se dresse pour vous dire: attends, espère, ne te résigne donc pas si vite à n'être plus celle que tu étais. J'ai voulu ne rien attendre, ne rien espérer, j'ai marché très vite, sans regarder ce que je laissais derrière moi. J'ai été « la transfuge »... Pauvre transfuge! Que de fois il lui a fallu un courage d'homme pour résister à certaines humiliations que des femmes, de son ancien monde, lui imposaient par méchanceté ou par sottise.

Les premiers temps on est très fière de sa virginité, on est très orgueilleuse de faire son chemin toute seule, de gagner sa vie sans le secours de personne; puis, un jour, un jour où il fait particulièrement beau, où le printemps vous fait rencontrer à chaque pas des bonheurs, on se sent lasse, triste, et on se rend

compte, tout à coup, qu'une femme n'a pas été créée pour jouer ces rôles-là.

Toujours commander, toujours se défendre, tous jours lutter, c'est terrible... et puis il y a des heures de détresse affreuses à vivre! A ces heures-là, je souhaite, pour oublier, d'aimer, d'aimer n'importe qui, mais de pouvoir aimer... Mon cœur ne veut plus obéir, et maintenant il parle en maître. Ce cœur a besoin d'amour; les affaires, les soucis, les responsabilités n'ont pas étouffé son désir de tendresse... J'avoue, sans aucune honte, que j'ai souhaité, avec toutes les forces de mon être, que quelqu'un vint m'offrir d'unir sa vie à la mienne.

Ce quelqu'un est venu, c'est Guy; pourquoi donc refuserai-je de l'aimer...

Il me semble que cet amour va me donner de la joie. Je crois que cela me sera très doux de penser, pendant mes longues journées de commerçante, que, le soir venu, je retrouverai celui qui m'aime, mon mari. Guy me donne là une grande preuve d'amour: épouser une couturière, pour un ingénieur, c'est déchoir! Mme Durnal va bien souffrir.

Allons, je suis décidée. Je ne me sens pas le courage d'envoyer en Amérique mon seul ami. Non, je veux qu'il reste près de moi, je veux que son affection, sa tendresse, me soutiennent aux heures mauvaises, je veux l'aimer pour être heureuse!

..

C'est fini, je suis fiancée; Mme Durnal a fait quelques difficultés; mais, je ne sais comment Guy s'y est pris, sa résistance n'a duré que deux jours. « Le temps d'une migraine », dit son fils! Maintenant, tout est convenu, arrangé, nous nous marions dans six semaines. Guy est si content, si joyeux, que son bonheur me rend heureuse. Il vient dîner chaque soir et, pour m'amuser, me distraire, il ne sait qu'inventer. C'est un gamin insupportable mais qu'on aime, maman en raffole et rit avec nous des bêtises qu'il débite. Il a une façon de me parler de son amour tellement étrange, que je pense qu'elle n'appartient qu'à lui.

— Régine, me disait-il, ce soir, vous ne pouvez vous imaginer à quel point cela m'amuse de vous aimer.

— Cela vous amuse? fis-je étonnée.

— Oui, et n'ouvrez pas si grands vos jolis yeux, cela m'amuse parce que c'est incompréhensible, et j'adore ce qui est incompréhensible.

— Vous êtes pelt,

— Mais, écoutez donc. Croyez-vous, vraiment, qu'il était naturel, rationnel, que moi, qui suis né amoureux de tout ce qui est bizarre et excentrique, moi qui ne suis qu'un grand fou, vous le dites bien souvent, je m'éprenne de vous, Régine, vous qui êtes la sagesse, la beauté, la raison...

— La raison, la sagesse! Guy, si vous saviez comme il y a des jours où ces deux choses-là m'ennuient! C'est terrible d'être toujours raisonnable!

Cet aveu le réjouit, il s'écria :

— Quel bonheur que vous soyez lasse d'être sage, nous ferons des folies ensemble; c'est très bon d'être gai et de rire! Nous sommes jeunes tous les deux, il faut profiter de ces jours de jeunesse. Vous savez, Régine, ils ne reviennent jamais!

Pensive, je répétais :

— Ils ne reviennent jamais.

— Oui, reprit-il gaiement, pénétrez-vous de cette idée-là, c'est le meilleur moyen de bien employer sa jeunesse. Moi, depuis que j'ai l'âge de comprendre ce que ce mot-là renferme de merveilleux, je n'ai pas perdu une heure de ce beau temps... Régine, depuis deux ans vous n'avez pas dû beaucoup vous amuser; eh bien, nous allons rattraper les jours perdus... D'abord, dès notre mariage, nous partons.

— Nous partons!

— Oui, mon parrain me donne, en plus de la pièce d'argenterie obligatoire, une petite somme pour voyage de noces. Il a été marié trente et un ans, et pendant sa longue vie conjugale, c'est le seul moment où sa femme a été agréable. En souvenir de ces petits jours de bonheur, qui ont été bien courts, il nous fait ce cadeau, c'est gentil!

— Très gentil! mais où irons-nous? Et puis, pensez-vous que je pourrai partir?

— Où nous irons? Mais vers le soleil, et il faut tout arranger pour ce départ. Votre maison se passera bien de vous huit jours.

— Cela me semble impossible.

— Rien n'est impossible, Régine; et puis, si vous faites moins d'affaires, cela n'a plus grande importance.

— Comment? je ne comprends pas.

— Vous pensez bien que dès que j'aurai trouvé une belle situation, je ne supporterai pas que ma femme travaille.

— Les belles situations sont rares, Guy, et il est raisonnable de s'en tenir à ce qui est certain.

— Raisonnable, raison, Régine, oh! comme j'aurai du mal à vous faire oublier ces mots-là! Mais, ma chérie, vivez d'abord en femme de bienveillance, et temps

charmant, sans penser aux choses sérieuses. Nous ne sommes pas riches, c'est vrai, mais qu'importe ! notre bonheur, notre amour, notre jeunesse font de nous des millionnaires. L'avenir, ne vous en inquiétez pas, nul ne le connaît ; il sera peut-être superbe, personne n'en sait rien... Moi, je n'y pense jamais... Je me contente de vivre l'heure présente, je la trouve si belle !... Régine, essayez donc de m'imiter.

En souriant, je tendis mes mains à ce grand enfant, mais je ne lui répondis pas. A quoi bon attrister son bonheur ? Et puis, comprendrait-il mes soucis !

Ma maison marche bien, les clientes sont nombreuses, les commandes affluent ; mais, pour gagner de l'argent, pour que mon travail rapporte, il me faut lutter chaque jour. Lutter contre les vendeuses qui défendent mal mes intérêts, lutter contre les ouvrières, discuter avec acharnement les prix de revient, surveiller tout moi-même, ne compter sur personne, car je suis entourée d'ennemis.

Quoi que je fasse, si bonne, si juste que je sois, on ne m'aime pas ; je suis « la patronne », celle dont on se moque, dont on rit et pour qui on n'a jamais de pitié. Ah ! je peux être triste, avoir des yeux pleins de larmes, aucune des femmes qui m'entourent ne s'en apercevra. Et pourtant elles ne sont pas méchantes ; dans bien des circonstances j'ai pu les aider. Dès qu'une des leurs tombe malade, elles se prodiguent et, parfois, partagent l'argent qu'elles ont tant de mal à gagner. Mais, pour elles, je ne suis pas une femme, je suis la « patronne », celle qu'on doit haïr, on ne sait pas au juste pourquoi.

Cette vie-là est toujours pleine de soucis ! La quitter ? D'ici longtemps, je ne l'espère pas, la belle situation de Guy, un rêve de mon grand fou !

Pourtant il a l'air bien décidé à travailler. Il se pourrait, il ne fait rien comme personne, que, sans chercher beaucoup, il trouvât une position avantageuse ; mais je crois qu'elle ne sera jamais superbe et j'ai peine à m'imaginer qu'un jour je pourrai ne rien faire...

Allons, je ne peux pas penser à l'avenir ; le présent est bon, j'ai quelqu'un qui m'aime, je ne suis plus toute seule... Comme me dit Rosette, dans sa lettre de félicitations : « Ma chérie, tu épouses un homme gai et qui ne s'occupe pas de politique ; peux-tu comprendre ton bonheur ! »

Où, je comprends mon bonheur, et je sens que tous les jours Guy me devient plus cher. Je l'aimais déjà comme un ami, un camarade, je l'aimerai maintenant comme un mari ; et je sens, je devine, qu'il sera un mari très tendre et très dévoué.

Oh! comme après ces deux années de solitude et de lutte, je vais trouver délicieux d'avoir près de moi, aux heures noires, un compagnon qui me consolera!

— Les heures noires, me dit Guy, vous ne les connaîtrez plus; tout sera rose pour nous; l'amour fera des miracles!

Allons, Guy, je vous crois et en pensant à vous je souris gaiement. Maintenant, j'ai parfois envie de chanter, et depuis la mort de père cela ne m'était jamais arrivé.

Tout à l'heure j'ai fredonné une vieille chanson de mon enfance; j'ai été tellement étonnée que je me suis tue subitement. Cette voix, la mienne, me faisait peur. C'est stupide, mais il y a deux ans que je ne l'avais entendue, et cette voix remuait en moi des souvenirs auxquels je ne veux plus jamais penser.

Non, je suis gaie, je suis heureuse, l'heure que je vis est bonne à vivre; le passé et l'avenir, il ne faut pas y songer.

Guy, si vous lisiez ces lignes, vous seriez content de votre élève.

Je me marie demain et nous partons pour huit jours; le parrain de Guy, un délicieux vieil homme, nous envoie sur la Côte d'Azur. Nous séjournons à Cannes, et de là nous rayonnerons. Père ne pouvait s'absenter facilement, j'ai très peu voyagé, aussi je me réjouis de cette fugue vers ce pays qu'on dit si beau.

Je laisse ma maison à la première, une jolie fille dont la conduite n'est pas irréprochable, mais qui paraît m'aimer un peu. Elle est adroite comme une fée, très bonne. Elle est ravie que la patronne se marie; elle ne comprenait pas comment je pouvais avoir tant d'idées! Etrange mentalité; mais elle est si bonne fille, si franche, qu'on lui pardonne les bêtises qu'elle débite. Avec elle je suis à peu près tranquille pour huit jours, c'est tout ce que sa franchise a pu me promettre.

Elle sera là tous les matins, exactement, à la même heure; son amoureux pour dix jours est absent; passé ce délai, elle ne m'a rien promis. Du reste, nous ne comptons pas nous absenter très longtemps; Guy a plusieurs situations en vue dont il doit s'occuper.

Demain, avec une joie bien grande, contente de quitter les affaires, je m'en irai avec « mon mari »; maman et Mme Durnal, ma belle-mère, profiteront de notre absence pour finir d'installer un joli appartement que nous avons choisi près du bois. Le loyer en est un peu cher, mais la maison Régine marche si bien que j'ai cru pouvoir autoriser Guy à faire

cette folie. Le soleil à Paris devient inabordable; dès qu'un propriétaire a une maison qui en reçoit quelques rayons, il fait payer les appartements en conséquence. Et pourtant le soleil est un don de Dieu!

Demain nous partons. Pendant huit longs jours je ne verrai plus Paris et ses maisons si hautes qu'il faut chercher bien loin pour voir un coin du ciel. Demain, j'oublierai tout. Demain, je ne serai plus mademoiselle Régine, de la maison Régine et C^{ie}... Je n'aurai aucun ordre à donner pendant une semaine, et il me faudra obéir. Oh! comme cela va me sembler bon!... Je veux être pendant ce temps une femme, une vraie femme, taquine, capricieuse, ne parlant jamais raison, riant à tout propos, ne décidant rien, ne discutant rien, se laissant vivre, sans penser!

Guy, vous m'avez dit ce soir que vous aviez peur de ne pas me donner tout le bonheur que je méritais, et que mon grand air sage vous effrayait encore.

Guy, lorsque nous serons dans le train vous ne me reconnaîtrez plus. Vous retrouverez la petite fille capricieuse et fantasque que vous adoriez lorsque vous étiez gamin. Guy, vous verrez que malgré mes années tristes je sais encore rire. Guy, je me réjouis de demain. Comme ça va être bon de partir tous les deux, de s'en aller, de fuir Paris, de fuir en amoureux. Guy, je crois... vraiment maintenant que je vous aime.

..

Cinq jours ont passé, cinq jours de bonheur. Nous avons quitté Paris le soir de notre mariage, il faisait froid, triste, gris. Le lendemain matin, un soleil éclatant nous a réveillés. Derrière la vitre du compartiment, Guy et moi tendrement enlacés, nous regardions émerveillés le paysage devant lequel nous passions. Nous avons tout admiré. Les maisons blanches avec le linge des habitants séchant à chaque fenêtre, les oliviers au feuillage sombre; mais ce qui nous ravit, ce fut la côte de Toulon à Cannes. Lorsque l'aperçus en fleurs les premiers mimosas, je poussai des cris de joie.

Enfermée dans ce compartiment, près de quelqu'un que j'aimais, il me semblait entrevoir un coin de paradis vers lequel jamais je ne pourrais aller. Je fis part de cette impression à Guy qui se mit à rire.

— Chère folle, me dit-il, dans une heure à peine, nous serons dans ce paradis et nous y resterons huit longs jours, une semaine entière. Ah! ma chérie, ajouta-t-il en m'embrassant passionnément, comme sous ce beau soleil on doit s'aimer bien!

Coquette, je repris :

— Alors, sans soleil, vous ne m'aimeriez pas.

Ces mots déchainèrent une avalanche de baisers contre lesquels je me défendis mal.

— Guy, je veux voir, vous êtes insupportable.

Mais il était le plus fort et je dus vouloir ce que je ne pouvais empêcher.

A Cannes nous primes une voiture. Le vieux parrain, à qui nous devons ces jours de bonheur, nous avait retenu des chambres dans un hôtel situé au milieu de l'Estérel.

L'Estérel, cela ne me disait rien. Je savais vaguement que c'était une montagne, située tout près de Cannes.

Le cocher nous fit traverser la ville, puis il prit un chemin qui longe la mer et qui est bordé, de l'autre côté, par de superbes villas aux jardins fleuris. Le soleil, ce soleil du Midi, que je ne connaissais pas, resplendissait. Le ciel était bleu, la mer, si pareille au ciel, qu'au loin l'une semblait la continuation de l'autre. Il faisait bon, j'étais heureuse, ma main chercha celle de Guy.

Brusquement la voiture quitta la mer et prit une route comme je n'en avais jamais vu. A droite, à gauche, aussi loin que nous pouvions voir, des mimosas fleuris, mais de ces mimosas qu'on ignore à Paris. Les fleurs en sont très différentes, elles ont ici une intensité de nuance qui vous étonne, et puis leur parfum vous surprend. Il n'est plus le même, on ne le connaît pas. Est-ce la brise de la mer, est-ce le soleil qui accomplit ce miracle ? mais il m'a semblé n'avoir jamais senti de mimosas aussi parfumés.

L'hôtel du vieux parrain se cache au milieu de cette végétation merveilleuse, il est tout petit, tranquille, un vrai nid d'amoureux. De notre chambre, nous avons une vue superbe, la mer est devant nous si belle, si bleue, qu'on ne se lasse pas de la regarder. A droite, l'Estérel avec ses houppes jaunes, taches d'or sur cette montagne verte ; à gauche, la côte, Nice, Monte-Carlo, et, dans le fond, s'avancant très loin dans la mer, le cap Martin tout boisé.

Depuis cinq jours que nous sommes ici, comme des écoliers en vacances, nous avons couru à travers la montagne, nous avons pris des chemins impraticables, descendu des sentiers à pic ; nous avons cueilli, au bord de la mer, poussées à même la roche, de ces bruyères blanches qui semblent garder tout le parfum des bois. Enfin, assis l'un près de l'autre, au pied d'un grand eucalyptus, chaque soir, nous avons regardé le soleil se coucher derrière la montagne. Lorsqu'il était parti, nous quittions l'Estérel

et, sous un ciel souvent couleur de sang, nous allions vers la mer. Tout au bord de l'eau nous marchions lentement, écoutant le bruit que font les vagues. Nous nous taisions, heureux, si heureux, que parfois ce grand bonheur me faisait peur. Alors, pour bien m'imaginer que je ne faisais pas quelque rêve délicieux, je regardais Guy, mon cher compagnon, mon mari, et mon bras, qu'il tenait bien serré, se rapprochait encore de lui. Alors mon grand fou se penchait vers moi et, tout bas, bien bas, il me parlait de nous, de notre amour. Et c'était charmant ces confidences que nous échangeions, bercés par le bruit monotone de la mer.

De temps en temps un couple d'oiseaux passaient rapides au-dessus de nous, ils passaient en lançant des notes claires, stridentes, troublant étrangement ce grand silence du soir, et nos yeux les suivaient jusque dans l'Estérel où ils disparaissaient. Guy disait : « Ce sont de petits amoureux. » Et moi je répétais avec extase, en pensant à nous : « Ce sont des amoureux ! »

Et la nuit venait, il fallait rentrer. Bien que la température à cette heure-là fût très fraîche, nous attendions toujours la première étoile. Elle apparaissait juste au-dessus d'une vieille église qui possède une tour carrée. Cette étoile est si belle, si claire, que je m'imagine n'en avoir jamais vu d'aussi brillante. Nous l'appelons « notre étoile » et le soir, ayant de nous coucher, tous les deux, nous la regardons.

Guy, je me souviendrai toujours de ces cinq jours de bonheur que nous venons de passer.

Aujourd'hui j'étais si paresseuse, qu'après le déjeuner, anéantie, éblouie, grisée par ce beau soleil, je n'ai pas voulu bouger de la terrasse de notre hôtel. Je voyais les roches roses, la mer bleue, et tout autour de moi les mimosas, en pleine fleur, embaumaient. A mes pieds des giroflées, des narcisses et des roses poussaient là, à la débandade, à peine cultivés.

Guy désirait aller à Cannes; moi, vraiment je n'avais pas envie de quitter ce coin de paradis, aussi j'ai envoyé mon mari seul à la ville. Je lui ai dit, pour le décider à partir : « Laissez-moi, je vais penser à notre bonheur; c'est le vivre doublement. »

Et depuis qu'il est parti, deux heures peut-être, je n'ai pas songé à autre chose. Il y a cinq jours que je suis mariée, cinq jours seulement, et je ne me reconnais pas, je ne suis plus grave, ni sérieuse, je ne pense à rien qu'à vivre avec ivresse ces jours qui s'enfuient.

Ce matin, Guy m'a dit en me regardant attentivement :

— Régine, comme vous êtes rose et rieuse; vous n'avez plus cet air sage qui m'effrayait ! Vous souriez tout le temps et cela vous va très bien, petite chérie.

La petite chérie s'est blottie contre son mari et a murmuré :

— C'est l'amour qui a fait ce miracle.

Puis, voulant constater que le cher mari n'avait pas menti, j'ai été me poser devant une grande glace qui tient tout un panneau de notre chambre, et j'ai regardé mon visage. Guy avait raison, je ne suis plus la même. Mes yeux sont brillants, mes lèvres n'ont plus ce sourire découragé qui faisait dire à Rosette : « Ne souris donc pas ainsi, on dirait que tu vas pleurer. » Maintenant j'ai l'air d'une personne très heureuse; j'ai la figure d'une petite fille contente, il me semble que j'ai étrangement rajeuni. Je ris souvent, je ris follement pour des bêtises. Il y a deux ans que je n'avais pas ri ainsi !

Tout à l'heure, lorsque Guy m'a quittée, je l'ai accompagné jusqu'au bout du sentier qui conduit à Cannes, je l'ai regardé descendre et il était déjà loin lorsque je l'ai rappelé pour m'embrasser une dernière fois. Il est revenu, très vite, heureux de cet enfantillage; et il m'a dit avec des yeux pleins de bonheur :

— Ce baiser-là, Régine, me semble meilleur que tous les autres.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est vous, c'est toi qui l'as désiré.

Malgré deux vieilles Anglaises qui passaient non loin de nous, il m'a prise dans ses bras et m'a mis des baisers sur tout le visage; et comme je le grondais en disant :

— C'est ridicule, nous scandalisons tout le monde.

Il m'a répondu en riant :

— Non, soyez tranquille, les gens nous regardent parce qu'ils nous envient. C'est terrible et très triste de vivre seul ici. C'est un pays, Régine, qui a été créé pour les amoureux.

Je l'ai renvoyé avec un sourire et je suis restée là, le regardant s'en aller. Lorsque je ne l'ai plus vu, je me suis sentie triste; il m'a semblé, tout à coup, que le soleil disparaissait. Cette impression a été si forte que j'ai regardé tout autour de moi. Le ciel était aussi bleu, le temps aussi clair, la mer aussi belle. Les fleurs embaumaient encore, mais leur parfum ne me grisait plus.

Me jugeant stupide, je me suis installée sur la terrasse, et j'étais... C'est encore une façon de vivre

mon bonheur. Maintenant j'attends Guy, il ne tardera pas. « Je serai là pour le thé, m'a-t-il dit, et puis après nous partirons nous promener. Vous ne serez plus paresseuse, je pense ? »

Non, je ne suis plus paresseuse. J'ai secoué cet engourdissement délicieux, je suis prête à partir, prête à aller voir le beau soleil se coucher.

On apporte le plateau du thé. La petite femme de chambre, une Anglaise, me regarde étonnée. Je suis seule, cela la surprend. Elle a très envie de me questionner, mais elle n'ose pas. Elle installe la table, tout est prêt, il y a même, entre la théière et le sucrier, un cornet de cristal plein de roses et d'anémones. Cette dinette préparée est charmante et la salle à manger digne d'un roi. Au-dessus de la table s'épanouissent des mimosas de toutes les sortes; il y en a dont les boules, toutes petites, semblent poudrées d'or, d'autres dont la fleur est longue et toute duvetée; leur feuillage aussi est différent. L'un ressemble, par sa délicatesse, à quelque algue marine d'un vert gris; l'autre, étrangement sombre, a la forme de petites feuilles de houx. Derrière ce buisson fleuri se dresse, superbe d'audace, un immense eucalyptus, et lorsque la brise qui vient de la mer agite ces grandes feuilles, il vous semble que de tout là-haut descend quelque parfum subtil, qui prend naissance dans le ciel.

La petite femme de chambre s'approche de la table où j'écris, elle ne veut pas s'en aller sans me questionner. Elle est là, devant moi, très embarrassée. Avec un accent amusant, elle me demande :

— Faut-il prévenir le monsieur ?

— Non, merci, je l'attends.

Elle s'en va après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la petite table, résignée à ne pas savoir où est « le monsieur ».

Il tarde vraiment, « le monsieur ». Les rôties refroidissent, le thé sera moins bon, que peut-il faire si longtemps à Cannes ? Voilà plus de deux heures qu'il est parti. Il sera grondé quand il reviendra. Le soleil baisse, ce soir nous ne le verrons pas partir, et pourtant, tous les deux, nous aimons ce moment-là. Nous avons découvert un coin charmant où jamais personne ne vient, nous l'appelons notre « observatoire » et nous croyons qu'il est à nous. D'ici, il faut une demi-heure pour y parvenir; ce soir nous ne pourrons pas y aller.

Mais que peut faire Guy ? les rôties ne sont plus mangeables, le thé froid. Si j'osais, j'appellerais pour qu'on desserve; il est trop tard pour goûter main-

D'où je suis j'aperçois le sentier par lequel Guy doit revenir, ce sentier qu'il a pris tout à l'heure. Je vois loin, très loin, mais il n'y a personne. Je commence à être inquiète. Le soleil va se coucher, j'ai froid, j'ai peur, et je n'ose bouger... Si je descendais à Cannes? Mais où irais-je? Guy m'a dit: Je vais faire un tour, chercher les journaux et je reviens. Et il y a bientôt trois heures qu'il est parti.

Je ne veux pas penser qu'il a pu lui arriver quelque accident. Non, il est étourdi, très peu attentif, mais dans Cannes les autos ne marchent pas vite. Je commence pourtant à être tourmentée, j'ai froid... Le soleil est couché, tout est sombre; je suis seule, j'ai peur...

Ah! je respire! Là-bas, tout là-bas, j'aperçois une silhouette que je connais bien, c'est lui, j'en suis sûre. Ah! le vilain, comme je vais l'embrasser! Il ne se doute probablement pas de mon inquiétude, il ne se presse aucunement, il marche même très lentement. Pourtant il approche, dans quelques minutes il sera là. Mais que son attitude est étrange, il a l'air triste, fatigué... A-t-il appris quelque mauvaise nouvelle qu'il vient m'annoncer? Non, ce matin nous avons eu des lettres de tous ceux qui nous sont chers; alors pourquoi cette figure?... Il croit que je ne suis plus sur la terrasse et s'arrête pour regarder la fenêtre de notre chambre. Il est tout près de moi, le buisson de mimosas me cache, je vois très bien son visage, un visage ravagé. Guy a de la peine. Je tremble de froid et d'inquiétude, je sens qu'une douleur approche, et je n'ose pas aller au-devant d'elle.

..

Mon grand enfant est couché et endormi; moi je viens de terminer les valises, les sacs, et de régler la note de l'hôtel. Nous partons demain matin à la première heure.

Nous partons. Ces deux mots-là sont affreux à écrire et cela me fait mal de les dire... Nous partons, il le faut, ce départ est obligatoire.

Le chagrin, je le pressentais: il est venu sous une forme à laquelle je ne m'attendais pas.

Lorsque tout à l'heure Guy m'a aperçue sur la terrasse, croyant que je ne l'avais pas vu, il s'est avancé vers moi en essayant de sourire.

— Je suis en retard, me dit-il, je ne sais pas pourquoi.

Comme il s'approchait pour m'embrasser, j'ai mis mes deux mains tremblantes sur ses épaules et, le forçant à me regarder, je l'ai interrogé:

— Qu'est-ce que vous avez ?

Il a détourné ses yeux, essayé de mentir.

— Mais rien, rien. Je suis vexé de vous avoir fait attendre.

— Guy, répondez-moi.

Il s'est un peu reculé de manière à me cacher son visage et, avec impatience, a repris :

— Mais je vous ai répondu, Régine. Voyons, ne restez pas ici, il fait froid, montons.

Comprenant qu'il ne voulait rien dire, résignée, j'ai pris mes affaires et nous sommes partis. Dans notre chambre, nerveux, il a jeté son chapeau sur le lit, et s'est assis dans un grand fauteuil de rotin, tout près de la fenêtre.

Incapable de faire quoi que ce soit, très inquiète, je le regardais. Cela l'ennuya et il me demanda :

— Pourquoi m'observez-vous ainsi ?

Alors je me rapprochai de lui et, m'appuyant au dossier de son siège, je lui dis :

— Parce que votre figure soucieuse me tourmente.

Il ne bougea pas, je continuai :

— Guy, certainement vous avez quelque chose, pourquoi ne pas me le raconter ? Que vous est-il arrivé depuis que vous m'avez quittée ? Avez-vous appris une mauvaise nouvelle ?

Sa main fit un geste négatif.

— Non, ce n'est pas cela. Qu'est-ce donc alors qui vous fait si différent de vous-même ?

Il se leva, fit quelques pas dans la chambre, puis revint vers moi.

— Régine, n'insistez pas... plus tard... demain, je vous dirai tout. Mais aujourd'hui je ne peux pas : non, vraiment, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Il avoua, très malheureux :

— J'ai beaucoup de chagrin.

Je m'approchai de lui et l'entourai de mes bras.

— Voyons, Guy, ne gardez pas pour vous tout seul ce chagrin. Un mari et une femme doivent partager les peines et les joies, dites vite ce qui vous rend si triste.

— Je n'ose pas.

— C'est donc bien grave

— Oui, et très triste surtout.

— Tant pis... Je suis prête à avoir de la peine : depuis une heure j'étais tellement inquiète.

— J'ai peur qu'après, lorsque vous saurez, vous ne m'aimiez plus.

— Si vraiment vous croyez ce que vous dites, notre amour est un triste amour

Il protesta avec violence

— Régine, non, ne pensez pas cela, je ne le veux pas... Vous m'excuserez, vous pardonnerez.

Etonnée, ne comprenant pas, je demande :

— J'ai donc à pardonner.

Alors, désireux d'en finir, il avoua :

— Oui, fit-il en s'éloignant.

— Dites tout de même.

— En bien... j'ai joué et j'ai perdu.

Stupéfaite, je m'écriai :

— Vous avez joué, mais où ?

— Au Casino, naturellement.

Ne saisissant pas les conséquences de cet acte, je répondis :

— Il vaut mieux que vous ayez perdu. Vous ne recommencerez plus pareille bêtise.

Il me regarda, surpris de mon calme.

— Régine, vous ne comprenez pas. J'ai perdu beaucoup, tout l'argent que mon parrain m'avait donné pour notre voyage.

J'eus un grand cri d'inquiétude.

— Mais alors, comment allons-nous faire ?

Malheureux, il murmura :

— Je ne sais pas... Demain matin je télégraphierai à maman pour lui demander de nous prêter une certaine somme.

Je protestai avec énergie.

— Non, je ne veux pas. D'abord votre mère refuserait ; et puis, que penserait-elle de nous, de notre ménage ?

— Oh ! maman a l'habitude, elle connaît mon défaut.

— Vous êtes joueur ?

— Oui.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Je me croyais guéri. Depuis que je vous aime, Régine, je ne jouais plus.

— Mais aujourd'hui, comment avez-vous été tenté ?

— Oh ! c'est bien simple. Je me suis promené dans les rues de Cannes, alors j'ai eu envie de vous acheter beaucoup de jolies choses... Je n'avais pas l'argent pour cela, mais j'ai pensé que si la chance ne favorisait je pourrais vous rapporter un souvenir de notre voyage ici... Je suis entré au Casino, tout de suite j'ai gagné. J'aurais dû partir, mais j'avais beaucoup d'ambition, je voulais une très grosse somme... J'ai joué au hasard comme un fou. J'ai commencé à perdre, j'ai voulu me rattraper, j'ai doublé, triplé mes mises et je me suis arrêté lorsque mon portefeuille était vide... Régine, le retour a été une terrible chose... Oh ! comme le chemin m'a paru court. J'aurais voulu ne jamais arriver... afin de ne

pas être obligé de vous avouer ce que je venais de faire. Maintenant vous êtes toute triste, toute différente... Vos yeux ne sont plus brillants, vous n'avez plus votre figure de bonheur, et c'est moi qui suis la cause de cela.

Guy était si lamentable, si malheureux, que je ne lui fis aucun reproche. Je dis simplement :

— Il faut partir.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas augmenter notre note. Nos billets sont payés, nous n'avons qu'à régler nos cinq jours d'hôtel.

Désolé, il reprit :

— Mais, Régine, je n'ai plus rien, rien; avec quoi voulez-vous que je la règle.

— J'ai un peu d'argent, je pense que cela suffira.

Mon pauvre mari rougit violemment et, tout honteux, il murmura :

— Non, je ne veux pas, laissez-moi télégraphier à maman.

— Cela, je m'y oppose. Si vous le faites malgré moi, j'aurai beaucoup de peine.

Comme un enfant il se plaignit.

— Mais c'est si dur de s'en aller, nous avons encore trois jours de vacances.

— Ce sera votre punition.

— Partagée par vous, ce n'est pas juste.

— Il faut bien que vous ayez des remords.

— Des remords, oh ! Régine, si vous saviez ce que je suis malheureux !

Je le regardai attentivement et il me sembla que ses yeux étaient pleins de larmes; alors je n'eus plus du tout envie de le gronder. Lasse, je m'assis dans un fauteuil en disant :

— Ce sera bientôt l'heure du dîner, après je ferai la malle.

Il ne répondit pas et s'approcha de la fenêtre; puis il souleva le rideau et murmura :

— Notre étoile n'est pas là.

Cette constatation augmenta ma tristesse. C'était ridicule, risible, enfantin, mais il y a des moments dans la vie où les plus petites choses font de la peine. Cette étoile, nous l'avions admirée le premier soir; elle nous semblait plus belle, plus claire, plus scintillante que les autres, et sa disparition, inexpliquée, m'impressionnait douloureusement. Pourquoi ce soir n'était-elle pas là ? Les étoiles font-elles des voyages ou là-haut, comme ici-bas, y a-t-il des morts inattendues ?

— ~~Après~~ L'heure du dîner, nous descendîmes. Ce

dernier repas fut triste. Notre petite table était fleurie comme d'habitude, les mets excellents, mais Guy mangea à peine, et moi j'avais la gorge serrée qu'aucun aliment ne pouvait passer.

Nous n'attendîmes pas la fin du diner et nous gagnâmes notre chambre. Là, Guy me prit dans ses bras et me supplia de ne pas être si sérieuse.

— Régine, je vous en prie, souvenez-vous encore. J'étais si content, si fier de vous voir heureuse, et j'espérais tant que cela durerait toujours.

— Ce soir, je ne peux pas. Demain, pour partir, j'aurai beaucoup de courage.

— C'est vrai, nous partons.

— Il le faut bien.

Il soupira longuement.

— J'ai du chagrin, surtout pour vous, Régine; je devine quelles sont vos pensées... Je sais pourquoi votre visage est sombre et grave.

— Si vous l'avez deviné, ne le dites pas, Guy.

— Pourquoi ?

— Il y a des choses qu'on a peur d'entendre.

Il se tut et, après un court silence, me demanda :

— Régine, voulez-vous que nous allions nous promener une dernière fois ?

Je n'avais aucune envie de sortir, je répondis :

— Il fait froid.

— Couvrez-vous bien et venez, je vous en prie.

Je ne résistai pas plus longtemps, nous descendîmes. Il faisait un temps calme, superbe. La lune éclairait la montagne et la mer, elle s'était levée juste au-dessus du port de Cannes et se reflétait dans l'eau. Les bateaux avaient des silhouettes fantastiques, les arbres paraissaient immenses; tout me semblait différent. Ce n'était plus le paysage de cet après-midi, paysage que le soleil rendait si magnifique; cette montagne boisée, belle et riante quelques heures auparavant, avait un air sévère et tragique.

Je me rapprochai de Guy, il me prit le bras et m'entraîna vers un petit sentier qui descendait à la mer.

— Venez, marchons un peu, le voulez-vous ?

— Oui, mais n'allons pas très loin, j'ai la malles à faire ce soir.

Plein de bonne volonté il me dit :

— Je vous aiderai.

— Merci, mais je refuse.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas confiance en votre savoir.

Tristement il reprit :

— Vous n'avez plus confiance en moi maintenant.

— Pas pour cela.

Silencieux, nous marchâmes; le grand calme de la nuit nous impressionnait. Autour de nous, dans la montagne, aucun bruit; parfois une légère brise remuait les branches des arbres et lorsque nous passions près d'un pin, nous entendions une musique étrangement douce. Le vent agitait les aiguilles qui leur servent de feuilles, et de cette agitation naissait une harmonie.

Prise par le charme de l'heure, deux fois je murmurai faiblement:

— Guy, il faut rentrer.

Il parut ne pas m'entendre et nous continuâmes notre promenade. Le but, c'était la mer, et je devinais que Guy, qui l'aime passionnément, tenait à la voir une dernière fois.

Arrivés au bord de la grève, nous nous arrêtâmes. Lentement, avec un murmure très doux, les vagues arrivaient, toutes petites, si légères qu'elles semblaient ne pas toucher les roches.

Guy m'attira vers lui.

— Régine, dit-il en m'embrassant, trouvez-vous cela beau?

— Oui, très beau.

— Alors, vous ne regretterez plus d'être venue jusqu'ici.

— Non, cette nuit est merveilleuse.

— Régine, je voudrais que vous ne regrettiez rien, je voudrais que vous me promettiez d'oublier ma folie.

— J'essaierai.

Ce mot ne lui plut pas, il implora:

— Dites que vous oublierez.

J'hésitais avant de répondre; mais Guy était tout près de moi, ses bras m'étreignaient et il m'embrassait sans répit. Grisée, je répondis:

— J'oublierai.

Alors, comme un enfant à qui on vient de pardonner, il s'écria joyeux:

— C'est fini, jamais nous ne reparlerons de ces vilaines heures que nous venons de vivre, Régine, nous ne nous souviendrons, tu ne te souviendras que des jours de bonheur et, lorsque nous serons riches, lorsque j'aurai gagné beaucoup d'argent, nous viendrons en pèlerinage ici. Ce sera un pèlerinage d'amour que nous ferons là.

Il m'était difficile de partager la gaieté de Guy; pourtant je lui répondis:

— Oui, un pèlerinage d'amour.

Content, joyeux, charmant, Guy continua à me parler de l'avenir. Je l'écoutai sans rien dire. Le joli sentier, le même que nous avions pris pour des-

endre, me sembla très dur à gravir. Je trébuchais sur ces pierres, j'étais lasse. Et pendant tout le trajet, non mari, mon enfant, riait de me voir si peu solide.

— Vous avez de trop petits pieds, madame Centrillon, me disait-il, ils sont si délicats, ces deux amours, qu'ils ne savent marcher que sur les tapis.

Arrivés dans notre chambre, très vite, Guy se coucha.

— Demain, faisait-il, les affaires sérieuses; demain, malles, valises, tout ce qui est triste; profitons de notre dernier soir.

Je ne l'écoutai pas et je fus raisonnable pour deux. Du reste, il s'endormit si vite qu'il ne me dit même pas bonsoir. Le sommeil d'un grand garçon qu'une journée de plein air a fatigué.

Moi je fis la malle, les valises; puis, cela fait, n'ayant aucune envie de dormir, je me suis assise devant ma table et j'écris. Je suis triste, très triste; je vois, je devine la vie qui m'attend. Peut-on guérir un joueur? N'est-ce pas une de ces maladies incurables?...

Hier j'envisageais la possibilité de quitter les affaires. Je me disais: Guy est intelligent, l'amour en fera un travailleur. Alors un jour viendra où je pourrai me consacrer à lui, à nos enfants, et n'être plus qu'une femme, qu'une maman.

C'était un rêve, ce pays est dangereux; sous ce beau soleil les rêves deviennent vite des réalités qu'on croit très prochaines.

Déjà je me voyais quittant la maison Régine, oubliant ces deux années d'épreuves. Je pensais: j'ai un mari maintenant, un mari qui m'aime et qui me protégera. Je n'ai plus besoin de m'inquiéter de la vie de chaque jour, lui s'en chargera.

Je faisais des projets d'avenir, je voulais être une femme aimante et aimée, je voulais faire à mon mari un intérieur délicieux!

Hélas! j'avais oublié que, par lassitude et par reconnaissance, j'avais épousé un charmant demi-fou.

Père, je le sais, n'aurait pas approuvé ce mariage, mais la situation dans laquelle il nous a laissés me l'a presque imposé.

Je n'ai pas voulu vivre seule et sans amour toute ma vie, et qui donc aurait eu le courage d'épouser une couturière!

Sans réfléchir Guy m'a fait sa femme. Une nouvelle, dit sa mère.

Cette fois elle a peut-être raison, puisque personne de sensé ne m'aurait offert son nom! J'étais une jeune fille « tarée » parce que je travaillais! Allons, allons, je dois oublier tout ce que j'avais espéré. Demain il

me faudra reprendre mon visage de « couturière », demain il me faudra lutter pour défendre l'argent que je gagne contre mon mari, un joueur, contre ma mère qui n'en connaît pas la valeur.

La lutte, la lutte... Ce mot-là me semble si peu fait pour les lèvres d'une femme; les miennes, depuis cinq jours, avaient pris, très vite, l'habitude de ne prononcer que des mots de tendresse et des mots d'amour... Maintenant c'est fini... fini. Nous rentrons à Paris, ma vie de travailleuse va me reprendre, tout va recommencer. Les déjeuners avalés, sur une table de restaurant, en quelques minutes; les longues journées où l'on piétine tant sur les tapis que, lorsque le soir arrive, il vous semble que vos pieds ne peuvent plus vous porter; les discussions perpétuelles pour les prix de revient, les inquiétudes au moment des échéances. Enfin, toujours, à chaque heure, à chaque minute, la lutte!

J'avais l'espoir de n'être que pour un certain temps « une transfuge », maintenant je sais que je le resterai toute ma vie. Régine de Bois-Mesnil couturière! Voilà ma destinée... Comme elle est étrange!

J'entrevois mon avenir, il est pareil à celui d'un homme, j'ai la responsabilité d'un ménage. Nous ne sommes que deux, si un troisième survenait, serais-je heureuse... Oui, je crois qu'un bébé amène toujours du bonheur et de la joie. Je me sens une âme très maternelle, très vaillante; j'aimerai mon enfant et je saurai le défendre.

Allons, dans mon avenir très gris, c'est un coin rose, un tout petit soleil qui se lève dans le lointain. La nuit est moins profonde, les étoiles disparaissent peu à peu, l'aube va bientôt venir, si radieuse, si belle ici.

Je suis moins triste, moins découragée, je pense à mon petit soleil, je le compare au grand, au splendide, qui, dans quelques instants, majestueux et superbe, va embellir d'une beauté incomparable tout ce qui m'entoure. Le mien, plus modeste et plus humble, mettra dans ma vie de la lumière et du bonheur. Sans chagrin, près de lui, je vieillirai; avec courage, pour lui, je travaillerai, ne trouvant plus l'existence dure si ceux que j'aime sont heureux!

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 2. *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 7. *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnettes, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM N° 8. *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 10. *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11 bis. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 12 *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 80. ★ Collection STELLA ★ 1^{er} juillet 1923

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

